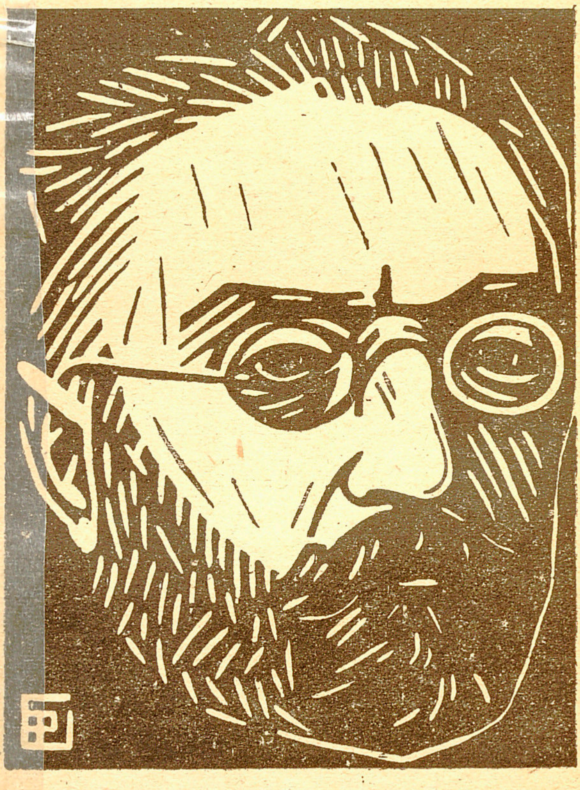
Miguel de Unamuno

ET LE

Sentiment tragique de la vie



MIGUEL DE UNAMUNO.

12792-70

Extraits essentiels des Penseurs et Moralistes
Publiés sous la direction de M. Henri Mazel

PAGES CHOISIES
DE
Miguel de Unamuno

Préface, Traduction et Notes
de Maurice VALLIS

FONDATION NATIONALE DES SCIENCES POLITIQUES

COLLECTION " LE SPHINX DE DELPHES "
J. POVOLOZKY ET Cie, ÉDITEURS
13, Rue Bonaparte, Paris (6e)

PRÉFACE [1]

Voici un auteur qui n'aime point la littérature pour la littérature : Miguel de Unamuno avoue nettement que les stylistes ont le don de l'exaspérer, et, pour rien au monde, il ne voudrait être classé dans cette catégorie d'écrivains. Il ne tient pas du tout à ce qu'on dise de lui : cet homme parle comme un livre; ce serait bien le pire compliment qu'on pût lui faire. S'il écrit, ce n'est pas pour flatter l'oreille du lecteur en ordonnant des phrases noblement cadencées, ni pour orner d'images imprévues ou étudiées ce qu'il a à dire; non, s'il écrit, c'est pour nous confier simplement, spontanément, souvent même avec rudesse ou brusquerie, ses amours ou ses haines, son exaltation ou son accablement. Ainsi qu'il le conseille à ses lecteurs familiers, ne faites donc pas attention à la forme de sa phrase, à la dureté des mots qui la composent, mais aux impressions ou aux sentiments, aux amertumes ou aux allégresses qu'elle est chargée de vous exprimer : que voulez-vous? il ne s'est pas fait grand écrivain par métier, il n'est pas devenu assembleur

---

(1) Dans cette brève préface, nous ne nous sommes proposé que de donner une impression sur la pensée de Miguel de Unamuno. Nous avons étudié d'une façon plus complète l'œuvre du grand écrivain dans le *Mercure de France* du 1er mai 1916 et dans la *Revue de Paris* du 15 octobre 1921.

de métaphores comme d'autres s'établissent notaires ou marchands de nouveautés. Quoi qu'en disent les professionnels, la pensée écrite, la vraie, celle qui révèle toutes les profondeurs ou les déchirements de la vie intérieure, ne saurait être prise pour l'équivalent d'une marchandise.

Dans un livre, Unamuno ne cherche qu'une chose, l'accent personnel et passionné; il veut entendre dans chaque phrase un écho profond révélant les sentiments, douleur ou joie, qu'éprouve l'écrivain. Ce qui l'intéresse, ce n'est pas l'auteur en tant qu'auteur, mais l'homme concret et vivant qu'il y a derrière, l'homme qui pense et agit, qui aime ou déteste. Il va sans dire que seuls aussi les hommes de foi, les enthousiastes, ont le privilège de retenir son attention et de provoquer sa sympathie : en revanche, les sceptiques sont assurés de son dédain.

On ne s'étonnera donc pas qu'il ait pris le parti de Don Quichotte contre les moqueries de Cervantès. Montrant tout ce qu'il y a de profondément national dans cette curieuse fiction, il a exprimé le désir de voir le quichottisme devenir la religion du peuple espagnol, il a défendu le haut idéal du chevalier errant contre l'assaut de toutes les dérisions et de tous les brocards. En d'autres termes, la cause qu'il plaide dans son œuvre, c'est celle du rêve, de la chimère, de l'illusion. Il proclame que la raison, la froide et triste raison, est incapable de faire faire le moindre progrès aux peuples; et il ajoute aussitôt que ces derniers ne doivent leurs progrès ou leur élévation qu'à cette chose si décriée et pourtant si exaltante : l'illusion. En hommes pour qui le bon sens est la seule règle dont il soit rationnel de faire état dans la vie quotidienne, nous reconnaissons volontiers que notre pensée ne se laisse pas abuser par des chimères; en supposant que ce soit toujours vrai, quel bienfait moral, quelle

joie profonde en retirons-nous? Ne dirait-on pas vraiment que nous avons voulu détruire tous les motifs de nous enthousiasmer qui se trouvaient sur notre route? Sans doute, nous ne prenons pas pour des géants les moulins à vent dont les grandes ailes tournantes nous menacent en vain; mais, pourrions-nous dire avec Unamuno, voilà une belle affaire! et qu'y gagnerons-nous, si le rationalisme nous ayant un jour emprisonnés dans le sens du réel, nous y perdons l'avantage de contempler le ciel merveilleux de l'irréel, le ciel du rêve, formé par l'ensemble de toutes nos aspirations et de tous nos vœux? C'est souvent de nos vœux irréalisables qu'est faite la poésie dont la trame de nos jours est embellie.

Notre sens pratique, c'est évident, nous préserve de toutes les véhémences de la passion; il ne nous permettrait jamais d'affirmer par exemple qu'un plat à barbe est devenu soudain l'armet de Mambrin et que notre mission est de le conquérir à tout prix. Mais si la raison raisonnante dont nous nous estimons pourvus nous met à l'abri de ces folies don quichottesques, s'ensuit-il que nous ayons plus de finesse ou de jugement? Pas le moins du monde, et Unamuno le sait bien, lui qui ne se laisse jamais prendre à nos avis entendus; le manque de foi n'est pas la sagesse. Pour sauvegarder notre bien-être ou notre quiétude morale, nous refusons lâchement de donner asile à l'idéal.

Ainsi que son commentateur le dit avec sa coutumière bienveillance, Don Quichotte a au moins un mérite, celui de proclamer son credo chevaleresque au grand dommage de ses côtes. C'est pour bien mettre en valeur ce beau trait de caractère, et aussi pour ramener sans doute notre attention sur notre propre pusillanimité, que Miguel de Unamuno nous prie de laisser de côté les ironies de Cervantès et d'oublier quels ridi-

cules furent infligés au loyal chevalier de la Triste-Figure. Il nous accordera volontiers que notre scepticisme, comme nous prenons la peine de le déclarer, est le résultat d'une sérieuse méditation sur le sens de la vie et sur les destinées de l'homme; il feindra même d'être un moment la dupe de notre affirmation; mais ensuite ne trouvez-vous pas qu'il sera bien inspiré de nous demander si notre scepticisme à l'égard des torts qu'il faut redresser ne viendrait pas de ce que nos côtes sont trop sensibles aux coups pour que nous les aventurions dans la défense du droit? Et puis il sait que nous avons grand'peur du ridicule, et que cette peur nous paralyse quand nous sommes sur le point de faire quelque chose d'inusité, d'accomplir un geste plus ou moins héroïque. Il n'ignore pas que nous sommes hésitants et craintifs jusque dans l'expression de notre amour, toujours par peur du ridicule. Voyez au contraire comment procède Don Quichotte quand il veut prouver la profondeur de sa tendresse : pour plaire à la dame de ses pensées, pour rendre hommage à Dulcinée d'une façon un peu inédite, il exécute des sauts périlleux dans l'espace, après avoir pris soin de se dévêtir à moitié. Nous voyez-vous souvent l'imiter, dans la vie courante, même quand l'amour fait tinter dans notre cervelle tous les grelots de la folie? Savez-vous un soupirant qui, de nos jours, ait projeté dans les airs sa substance étendue, et cela pour révéler à l'élue toute l'intensité de sa passion? Après tout, nous ignorons ce que les Dulcinées contemporaines penseraient de leurs amoureux, s'ils avaient le courage d'accomplir un acte de ce genre; peut-être trouveraient-elles un tel acte plus élégant et plus méritoire que toutes les fadeurs et toutes les galanteries dont on les accable.

D'ailleurs, ce qui compte le plus dans notre vie intellectuelle ou sentimentale, n'est-ce pas notre quo-

tidienne offrande, oserai-je dire, à ce qu'il y a souvent de plus illusoire autour de nous? Ce qui importe à notre pensée, ce qui donne à nos sentiments la noblesse ou la force, n'est-ce pas la foi dans un idéal, même faux, qui nous habitue, par le besoin où nous sommes de le défendre, à agir un peu comme Don Quichotte et à ne voir dans la réalité que l'ombre de nos rêves et de nos croyances?

C'est pour cela que Miguel de Unamuno nous conseille de croire à l'armet de Mambrin et non au plat à barbe, et de soutenir cette croyance contre tous les incroyants assez audacieux pour en contester la valeur. Il veut encore que les moulins à vent deviennent à nos yeux des géants authentiques, ne fût-ce que pour justifier le besoin de lutter contre quelque chose. Il ose espérer même que nous imposerons toujours à tous, aux ducs et aux chanoines, aux licenciés et aux barbiers, le respect que nous croyons dû à notre Dulcinée. Pour lui, comme pour tous les hommes de foi, l'image de Dulcinée telle que la conçoit Don Quichotte est la seule vraie, la seule qui ait un sens absolu, puisqu'elle est la création toute spirituelle d'un chevalier assez follement épris pour se faire rouer de coups en sa faveur. Je sais bien que Sancho est là, qu'il réserve à notre usage un discours regorgeant de bon sens en nous annonçant que son maître met une illusion charmante à la place d'une laide réalité; mais, au fond, ce n'est pas son maître qu'il faut désabuser, c'est lui, lui qui prend pour un fait précis le plus décevant des mirages : le philosophe Emerson n'a-t-il pas dit que le monde était l'ombre de notre âme?

Cette règle d'action, cette façon de projeter dans la réalité commune toutes les ardeurs et toutes les illusions suscitées par de nobles désirs, même si cela nous vaut de la part des autres, de la part des sceptiques et des rationalistes, la haine et la moquerie,

c'est ce que Miguel de Unamuno a appelé le « sentiment tragique de la vie », et s'il en a parlé avec tant d'éloquence, c'est qu'il l'a éprouvé plus souvent qu'à son tour, — avec enthousiasme d'ailleurs. C'est pourquoi il en a donné un jour une si belle définition dans la phrase suivante : « C'est le courage d'affirmer à haute voix, à la vue de tous, et de défendre au péril de sa vie ce qu'on affirme, c'est cela qui crée toutes les vérités. Les choses sont d'autant plus vraies qu'on y croit davantage, et ce n'est pas l'intelligence, mais la volonté, qui les impose. » Autrement dit, la vie n'est pas seulement godaille ou négoce, et elle vaut moins par elle-même, par les plaisirs qu'elle nous dispense ou les douleurs vulgaires qu'elle nous impose, que par les belles choses que nous lui faisons signifier. Tel sophiste dénigreur et malveillant ne manquera point de rappeler ici que l'homme est un « cloaque d'incertitude et d'erreur »; incapable de rien comprendre, de rien aimer au delà de son écritoire, il s'en rapportera à Pascal en nous prévenant des effets de mirage que nous pourrions prendre pour des réalités. Mais qu'en saura-t-il jamais, de ces effets de mirage, et de quelle autorité mépriserait-il notre vision de la vie? l'opinion d'Unamuno est la seule qui vaille : c'est Don Quichotte qui a raison contre la réalité.

Mais avoir le sentiment tragique de la vie, est-ce donc seulement chercher la chimère pour la chimère, sans poursuivre rien au delà? Que non pas, et Unamuno nous renseigne à chaque page de son œuvre sur cet état d'âme. Avoir le sentiment tragique de la vie, c'est d'abord ne prendre son parti d'aucune oppression ni d'aucune injustice, quelle que soit la valeur morale de ceux qui les subissent; c'est tenir compte de la beauté d'un acte ou d'un geste héroïque beaucoup plus que de sa propre quiétude ou de sa propre peur du ridicule; c'est ensuite réprouver la doctrine d'Epicure, dont le

principe est la recherche du plaisir pour le plaisir, aussi bien que la doctrine des stoïciens, dont le seul but est l'accomplissement du devoir pour le devoir; en un mot c'est se préoccuper de la finalité dans tout ce que l'on fait comme dans tout ce que l'on dit. Il faut assigner un but à nos rêves comme à nos actions si nous avons la conscience assez haute pour ne pas chercher dans le fait de vivre, de vivre pour vivre, le sens de notre destinée.

Miguel de Unamuno, en vrai mystique espagnol, veut que nous ayons précisément le souci de notre destinée au point de vue spirituel, que nous nous inquiétions de l'aspiration religieuse, que, dans ce domaine-là encore, le sentiment tragique de la vie caractérise nos attitudes et nos recherches. Il n'admet pas que nous nous proclamions détachés du problème de l'immortalité et que, mis en présence de la volonté de survivre, nous nous contentions de hausser les épaules en disant : « Puisque nous ne pouvons rien savoir à ce sujet, pourquoi nous tourmenter vainement l'esprit? » Il nous souhaite au contraire toutes les alternatives qui troublent sur ce point la conscience humaine : afin que celle-ci soit tout ce qu'elle doit être, il la désire tantôt déchirée par le doute et l'incertitude, tantôt ravie ou rassérénée par les mystérieux appels de la foi. A cet égard, il aime mieux les négateurs que les indifférents, pourvu qu'ils agissent, luttent et souffrent en affirmant leurs négations. Ayant senti passer sur elle les grands souffles du large, sans lesquels on ne comprend rien à la grandeur de l'homme épouvanté par l'infini, la pensée d'Unamuno a toujours considéré comme la plus béotienne du monde la fameuse foi du charbonnier. C'est qu'en effet le problème religieux emprunte toute sa beauté et toute sa valeur au douloureux conflit qu'il suscite entre notre cœur et notre raison, le premier affirmant

son besoin de croire et d'aimer, la seconde lui opposant son argumentation sur l'illogisme du sentiment religieux quand il est mis en présence du monde matériel. Ce conflit nous rappelle notre misère, mais il fait aussi notre grandeur. Le scepticisme est peut-être plus commode, il laisse le cœur paisible, il met la raison raisonnante au-dessus du sentiment, il démontrera même sur quelles contradictions le croyant essaye de fonder sa croyance; mais pour le spiritualiste « qui cherche en gémissant », dans quel vide affreux il se trouverait plongé soudain, l'âme éperdue, si on lui arrachait les aspirations religieuses dont se compose le meilleur de sa sensibilité!

Si c'est être sage que d'aimer la vie calme, de redouter tous les heurts de l'aventure, de croire que les seuls hommes heureux, à l'instar des peuples, sont ceux qui n'ont pas d'histoire, Miguel de Unamuno n'a pas droit à ce titre; son mysticisme effréné le lui interdit. Se claquemurer dans la sagesse — ou du moins ce que l'on désigne couramment sous ce nom — se garder de l'illusion séduisante, de l'illusion dangereuse, sous prétexte qu'elle risque de vous entraîner vers les folles aventures et de vous abandonner sur la route, un beau soir, avec un lourd fardeau d'espoirs flétris, n'est-ce pas là une règle de vie plus attristante et plus désespérante que toutes les tristesses et tous les désespoirs? C'est l'immobilité et la somnolence érigées en conditions de bonheur. C'est-à-dire, pour Unamuno, la plus vide et la plus atroce des quiétudes!

Miguel de Unamuno a choisi la meilleure voie, celle que Don Quichotte avait déjà suivie, celle de la chimère, celle qui oblige à combattre tous les scepticismes et toutes les bassesses, celle qui conduit aux aventures les plus merveilleuses aussi bien qu'aux désillusions amères. Mais tout est préférable à l'immo-

bilité et à la somnolence. Tous les remous et tous les ouragans valent mieux pour notre âme que la stagnation. C'est pourquoi Unamuno a voulu mettre au-dessus de toutes les manières de vivre, ou plutôt d'agir, celle qui accorde le plus de signification et d'intensité au sentiment tragique de la vie.

Comme on le voit, ce grand penseur n'aime point en effet la littérature pour la littérature. Il s'est imposé la mission d'en révéler au contraire la vanité : aussi trouvera-t-on dans les fragments qui suivent, un homme parlant aux autres hommes en toute sincérité et leur donnant simplement sa pensée telle quelle.

Maurice VALLIS.

Le Don Quichottisme religion de l'Espagne

LE DON QUICHOTTISME RELIGION DE L'ESPAGNE

Miguel de Unamuno a exprimé dans un livre fort curieux l'admiration passionnée que lui inspire l'héroïque figure de Don Quichotte. C'est un commentaire de l'œuvre de Cervantès, si nous en croyons la désignation de l'auteur et la disposition du texte; mais c'est en réalité un ouvrage original, très nourri de pensée et très savoureux de forme : il a la valeur d'une philosophie religieuse et morale dont le premier principe et la haute signification se trouveraient esquissés dans la vaillante et généreuse folie du chevalier de la Triste-Figure. Il ne rappelle en rien les dissertations érudites ni le ton doctoral dont les professionnels du commentaire et de la critique ont coutume de faire état : c'est une œuvre tout à fait personnelle, écrite en marge d'un chef-d'œuvre qui compte parmi les plus beaux de la littérature universelle.

Dans cette « Vie de Don Quichotte et de Sancho » expliquée et commentée, Unamuno considère l'œuvre de Cervantès comme quelque chose d'éternel, en dehors de toute époque et de tout pays, et auquel chaque lecteur est libre de donner une « interprétation pour ainsi dire mystique », comme cela se pratique pour la Bible. Du reste, voici ce que dit l'écrivain lui-même à ce propos : « J'ai écrit ce livre pour repenser le « Don Quichotte » contre les cervantistes et les érudits, pour faire une œuvre de vie de ce qui était et continue d'être, pour la plupart des gens, lettre morte. » C'est une exégèse passionnée de l'héroïsme espagnol vu à travers la plus

amusante — et aussi la plus mélancolique — des fictions.

Lorsque cet ouvrage a été réédité en 1914, l'auteur y a placé en guise de préface une étude qu'il avait publiée en 1906 dans une revue, sous ce titre : « Le tombeau de Don Quichotte ». C'est une page merveilleuse, remplie de cris émouvants et de nobles idées. Obligé de me borner dans le choix des morceaux, afin de ne pas dépasser le cadre de cette collection, j'ai voulu cependant reproduire ici deux fragments de cette étude. Unamuno, s'adressant à un ami, souhaite qu'un délire, une folie collective viennent animer et exalter « ces pauvres multitudes ordonnées et tranquilles qui naissent, mangent, dorment, se reproduisent et meurent ». Il se plaint de ce que rien de rien n'importe à personne. Il clame son indignation, à voir que les folies les plus désintéressées sont néanmoins mises sur le compte de l'intérêt et de l'ambition. Toute glose serait non seulement inutile, mais encore prétentieuse : laissons la parole à l'auteur, afin que rien d'étranger n'en vienne affaiblir l'accent personnel.

Pour racheter le tombeau de Don Quichotte.

Ne pourrait-on pas essayer d'une nouvelle croisade?

Hé bien, si ! je crois qu'on peut projeter une sainte croisade pour aller racheter le tombeau de Don Quichotte en l'ôtant au pouvoir des bacheliers, curés, barbiers, ducs et chanoines qui le détiennent. Je crois qu'on peut organiser la sainte croisade pour arracher le tombeau du chevalier de la Folie au pouvoir des chevaliers de la Raison.

Ils défendront ce qu'ils ont usurpé, c'est naturel ; ils essayeront de prouver par des raisons nombreuses et étudiées que la garde et la surveillance du tombeau

leur appartient. Ils le gardent afin que le Chevalier ne ressuscite point (1).

A de telles raisons il faut répondre par des insultes, par des coups de pierre, par des cris de passion, par des coups de lance. Il ne faut pas raisonner avec ces gens. Si tu essayes de raisonner contre leurs raisons, tu es perdu !

S'ils te demandent, comme c'est leur coutume : « De quel droit réclames-tu le tombeau? » ne leur réponds rien ; ils le verront bien par la suite. Par la suite... peut-être quand ni toi ni eux n'existerez déjà plus, dans ce monde des apparences tout au moins.

Et cette sainte croisade aura un grand avantage sur les autres saintes croisades dont naquit une vie nouvelle dans le vieux monde : les ardents croisés savaient où était le tombeau du Christ, où l'on dit qu'il était, tandis que nos nouveaux croisés ne sauront pas où se trouve le tombeau de Don Quichotte. Il faudra le chercher tout en combattant pour le racheter.

Ta folie don quichottesque t'a conduit plus d'une fois à me parler du quichottisme comme d'une nouvelle religion. Je dois te dire que cette nouvelle religion, que tu proposes et dont tu me parles, aurait, si elle réussissait, deux supériorités. L'une, c'est que son fondateur, son prophète, Don Quichotte — non pas Cervantès — nous ne sommes pas cer-

---

(1) Ce passage rappelle le mot d'un publiciste espagnol, Joachim Costa, qui, « à la vue des désastres qui accablaient sa patrie », avait dit : « qu'il fallait fermer à double tour le sépulcre du Cid pour l'empêcher de chevaucher encore. » (Cité par Ramon Menendez Pidal, dans son *Epopée castillane*, trad. Henri Mérimée, p. 279.)

tains qu'il ait été un homme réel, en chair et en os ; nous le soupçonnons plutôt d'avoir été une pure fiction. Son autre supériorité, c'est que ce prophète était un prophète ridicule, qui fut la risée, la dérision des gens.

C'est le courage qui nous manque le plus que celui d'affronter le ridicule. Le ridicule est l'arme que manient tous les misérables bacheliers, barbiers, curés, chanoines et ducs qui tiennent caché le tombeau du chevalier de la Folie. Chevalier qui fit rire tout le monde, mais qui ne lança jamais une plaisanterie ! Il avait l'âme trop grande pour dire des plaisanteries. Il fit rire par son sérieux.

Commence donc, ami, fais ton Pierre l'Ermite, appelle les gens pour qu'ils s'unissent à toi, pour qu'ils s'unissent à nous, et allons tous racheter ce tombeau dont nous ignorons l'emplacement. C'est la croisade elle-même qui nous révélera le lieu saint.

Tandis que le bataillon sacré se mettra en marche, tu verras apparaître au ciel une étoile nouvelle, visible seulement pour les croisés, une étoile resplendissante et sonore, qui chantera un chant nouveau dans la vaste nuit dont nous serons enveloppés ; l'étoile se mettra en marche en même temps que le bataillon des croisés ; et, lorsque ceux-ci auront vaincu dans leur croisade, ou quand ils auront tous succombé — ce qui est peut-être la seule manière de vaincre réellement — l'étoile tombera du ciel, et à l'endroit où elle tombera, là sera le tombeau. Le tombeau est là où meurt le bataillon.

Le vertige passionnel.

Tâche de vivre dans un continuel vertige passionnel, d'être dominé par une passion. Seuls les passionnés mènent à bien des œuvres vraiment

durables et fécondes. Quand tu entends dire de quelqu'un qu'il est impeccable, quel que soit le sens qu'on donne à ce mot stupide, fuis-le, surtout s'il est artiste. De même que l'homme le plus sot est celui qui, de sa vie, n'a fait ou dit une sottise, l'artiste le moins poète, le plus anti-poétique — et parmi les artistes les natures anti-poétiques abondent — c'est l'artiste impeccable.

Les sophismes de la couardise.

La plus misérable de toutes les misères, l'argutie la plus fétide et la plus répugnante de la couardise, c'est de dire que cela n'avance à rien de dénoncer un voleur, parce que d'autres continueront à voler ; c'est de dire que l'on n'obtient rien à traiter de sot celui qui est sot, sous prétexte que la sottise n'en diminuera pas pour cela dans le monde.

Pour remplir sa mission.

Prends garde, ami : si tu veux remplir ta mission et servir ta patrie, il faut te rendre odieux aux garçons sensibles qui ne voient l'univers qu'à travers les yeux de leur fiancée ; ou pis encore : il faut qu'à leurs oreilles tes paroles résonnent aigres et stridentes.

Il n'y a point d'avenir.

Comprendre, c'est pardonner, a-t-on dit. Et ces misérables (1) ont besoin de comprendre pour par-

---

(1) Les misérables dont parle ici Unamuno, ce sont les « stupides bacheliers, curés et barbiers d'aujourd'hui » qui, dès qu'ils se trouvent en présence d'un acte de générosité, ou d'héroïsme, ou même de

donner à celui qui les humilie, à celui qui, par des faits et des paroles, les met en face de leur propre misère, même en ne leur en parlant pas.

Ils en sont venus à se demander stupidement pourquoi Dieu a fait le monde et ils se sont répondu à eux-mêmes : Pour sa gloire ! et ils en sont restés vains et satisfaits, comme si les imbéciles savaient ce que c'est que la gloire de Dieu.

Les choses ont été faites d'abord, leur pourquoi est venu ensuite. Qu'on me donne une idée nouvelle, sur quoi que ce soit, et elle me dira ensuite à quoi elle sert.

Parfois, quand j'expose un projet, quelque chose qu'on devrait faire, surtout quelque chose qui devrait être dit, il ne manque jamais quelqu'un pour me demander : « Et après? » A de telles questions il sied de ne répondre que par une autre question. A cet « et après »? il n'y a qu'à répliquer par un : « Et avant? »

Il n'y a pas d'avenir ; il n'y a jamais d'avenir. Il n'y a pas de plus grand mensonge que ce qu'on appelle l'avenir. Le véritable avenir, c'est aujourd'hui. Qu'adviendra-t-il de nous demain? Mais il n'y a pas de demain ! Qu'advient-il de nous aujourd'hui, à présent? Voilà l'unique question.

Quant à aujourd'hui, tous ces misérables sont satisfaits d'exister, car exister leur suffit. L'existence, l'existence pure et nue remplit toute leur âme. Ils ne sentent pas qu'il y a quelque chose de plus que d'exister.

Mais existent-ils? existent-ils vraiment? Je crois que non ; parce que s'ils existaient, s'ils existaient vraiment, ils souffriraient d'exister, ils ne se conten-

---

folie, se demandent dans quel but plus ou moins intéressé cet acte a été accompli.

teraient pas de cela. S'ils existaient réellement et vraiment dans le temps et dans l'espace, ils souffriraient de ne pas être dans l'éternel et l'infini. Et cette souffrance, cette passion, laquelle n'est que la passion de Dieu en nous, de Dieu qui souffre en nous de se sentir pris dans le fini et le passager, cette divine souffrance leur ferait rompre tous ces stupides chaînons logiques avec lesquels ils essaient de rattacher leurs stupides souvenirs à leurs stupides espérances, de rattacher l'illusion de leur passé à l'illusion de leur avenir.

C'est la foi qui crée toutes les vérités.

Tout lecteur de « Don Quichotte » se rappelle la fameuse aventure au cours de laquelle le célèbre chevalier de la Manche s'empare du bassin de cuivre d'un barbier en le prenant pour l'armet de Mambrin. Je ne sais si cela tient à l'accent ironique de Cervantès, mais nous avons coutume de supposer, comme ses dires nous y invitent, que cet armet, dont se montre si fier Don Quichotte, n'est pas autre chose qu'un plat à barbe. Unamuno, au contraire, se sépare de l'opinion commune; il se range à l'avis de l'héroïque chevalier. On connaît l'amusante scène de l'hôtellerie : en présence de tous ceux que l'aventure a réunis autour du chevalier de la Triste-Figure, le barbier à qui fut dérobé le plat à barbe essaie de plaider sa cause en s'adressant au bon sens de tous.

Avec Unamuno citons le passage de Cervantès :

« Que pensez-vous, messieurs, dit le barbier, que pensez-vous de ces braves gens qui affirment effrontément que ceci n'est pas un bassin, mais un armet?

— A qui dirait le contraire, s'écrie Don Quichotte, je ferai bien connaître qu'il ment, s'il est chevalier, et qu'il rement mille fois s'il n'est qu'écuyer. »

Et Unamuno de commenter alors le passage :

C'est cela, c'est cela, seigneur Don Quichotte, c'est bien cela ; c'est le courage d'affirmer à haute voix, à la vue de tous, et de démentir au péril de sa vie ce qu'on affirme, c'est cela qui crée toutes les vérités. Les choses sont d'autant plus vraies qu'on y croit davantage, et ce n'est pas l'intelligence, mais la volonté qui les impose.

Ce sont les martyrs qui font la foi.

Il faut affirmer ici une fois de plus que ce sont les martyrs qui font la foi plutôt que la foi ne fait les martyrs.

La bonne et la mauvaise paix.

Il ne manque pas de sots pour nous chanter constamment le refrain : qu'on doit laisser de côté les questions religieuses, que ce qu'il faut d'abord, c'est être puissants et riches...

... Nous n'aurons pas de vie extérieure puissante, splendide, glorieuse et forte tant que nous n'aurons pas allumé dans le cœur de notre peuple le feu des éternelles inquiétudes. On ne peut être riche quand on vit de mensonge, et le mensonge est le pain quotidien de notre esprit.

N'entendez-vous pas cet âne qui ouvre gravement la bouche et qui dit : « Cela ne peut pas se dire ici »? N'entendez-vous pas parler de paix, d'une paix plus mortelle que la mort même, par tous ces misérables qui vivent la proie du mensonge? Et est-ce qu'il ne vous dit rien, cet article terrible, modèle d'ignominie pour notre peuple, qui figure dans le règlement de presque toutes les sociétés récréatives d'Espagne : « Les discussions politiques et religieuses sont interdites? »

Paix ! paix ! paix ! coassent en chœur les grenouilles et les têtards de notre mare.

Paix ! paix ! paix ! Oui, soit, paix ! mais sur le triomphe de la sincérité, sur la déroute du mensonge. Paix, oui ! mais non une paix de compromis, ni une paix de convention comme en négocient les politiciens, mais une paix de compréhension. Paix, oui, mais après que les soldats de l'Hermandad auront reconnu à Don Quichotte le droit d'affirmer que le plat à barbe est bien un armet ; mieux encore, après qu'ils auront confessé et affirmé qu'entre les mains de Don Quichotte le plat à barbe est réellement un armet. Et ces malheureux qui crient : « Paix ! paix ! » osent avoir sur les lèvres le nom du Christ. Et ils oublient ce que disait le Christ : qu'il ne venait pas apporter la paix, mais la guerre, et que par lui seraient divisés ceux de chaque maison, les pères ligués contre les fils, les frères contre les frères. Pour établir son règne, le règne de Jésus — qui est tout le contraire de ce que les jésuites appellent le règne social de Jésus-Christ — règne de la sincérité, de la vérité, de l'amour et de la paix véritables, pour établir ce règne de Jésus, il faut faire la guerre.

Stérilité du mensonge.

Mettez-vous en garde contre les Sanchos qui, tout en paraissant défendre et soutenir l'illusion et les visions, ne défendent en réalité que le mensonge et l'artifice. Quand on vous dit d'un imposteur qu'il finit par croire aux impostures qu'il ourdit, répondez carrément que non. L'art ne peut ni ne doit être l'entremetteur du mensonge ; l'art est la suprême vérité, celle qu'on crée à force de foi. Nul imposteur ne peut être poète. La poésie est éternelle et féconde comme la vision ; la menterie est stérile comme une mule et dure moins que la neige de mars.

Don Quichotte et l'âme espagnole.

Dans un autre de ses ouvrages, le Sentiment tragique de la Vie, *Unamuno revient sur cette fameuse question du Quichottisme et de son influence sur l'âme castillane. Il m'a paru intéressant de reproduire ci-dessous quelques fragments du chapitre par lequel se termine le livre et qui est intitulé :* « *Don Quichotte dans la tragi-comédie européenne.* »

La philosophie m'apparaît dans l'âme de mon peuple comme l'expression d'une tragédie intime, analogue à celle dont est le théâtre l'âme de Don Quichotte, comme l'expression d'une lutte entre ce qu'est le monde tel que la raison scientifique nous le montre et ce que nous voudrions qu'il fût, c'est-à-dire selon la foi de notre religion. Et dans cette philosophie est le secret expliquant que nous soyons irréductibles à la kultur, c'est-à-dire que nous ne nous y résignions point. Non, Don Quichotte ne se résigne ni au monde ni à sa vérité, ni à la science ou logique, ni à l'art ou esthétique, ni à la morale ou éthique.

« Mais avec tout cela — m'a-t-il été dit plus d'une fois et par plus d'un — vous n'obtiendrez en tout cas rien d'autre que de pousser les gens au catholicisme le plus fou. » Et on m'a traité de réactionnaire et même de jésuite. Soit. Hé bien, et puis après?

Oui, je le sais, je sais que c'est folie de vouloir faire remonter jusqu'à la source les eaux de la rivière, et que seul le vulgaire cherche la guérison de ses maux dans le passé ; mais je sais aussi que quiconque lutte pour un idéal, même s'il paraît être du passé, pousse le monde vers l'avenir, et que les seuls réactionnaires, ce sont ceux qui se trouvent bien du présent. Toute prétendue restauration

du passé a pour but de faire l'avenir, et si ce passé n'est qu'un rêve, quelque chose de mal connu... tant mieux ! comme toujours, on va vers l'avenir ; on y va, même quand on marche à reculons. Et qui sait si cela ne vaut pas mieux ainsi ?..

Je me sens une âme médiévale et je crois toute médiévale l'âme de ma patrie ; elle a traversé par force la Renaissance, la Réforme et la Révolution, apprenant quelque chose de chacune d'elles, certes, mais sans se laisser toucher, conservant l'héritage spirituel de ces temps qu'on appelle obscurs. Et le Quichottisme n'est que l'aspect le plus désespéré de la lutte du Moyen-Age contre la Renaissance, qui sortit de celui-ci.

Et si les uns m'accusent de servir à une œuvre de réaction catholique, peut-être que les autres, les catholiques officiels... Mais ceux-ci, en Espagne, ne s'arrêtent pas à grand'chose et ils ne s'entretiennent guère que de leurs propres dissensions et querelles. Et, outre cela, ils ont une comprenette, les pauvres !

Mais c'est que mon œuvre — j'allais dire ma mission — est de briser la foi des uns et des autres, et même de ceux qui ont foi en l'affirmation, ou foi en la négation, ou foi en l'abstention, et cela par la foi en la foi même ; c'est de combattre tous ceux qui se résignent soit au catholicisme, soit au rationalisme, soit à l'agnosticisme ; c'est de les faire vivre tous inquiets et haletants.

Sera-ce efficace? Mais est-ce que Don Quichotte croyait en l'efficacité immédiate, toute d'apparence, de son œuvre? C'est fort douteux, et il ne donna pas du moins, même par hasard, un second coup à sa salade. Nombreux sont les passages de son histoire disant qu'il ne croyait pas réussir à l'instant dans le projet de restauration de la chevalerie errante.

Et que lui importait s'il vivait et s'immortalisait ainsi?

Don Quichotte se couvrit de ridicule, mais connut-il le plus tragique ridicule, celui dont on se couvre soi-même, aux yeux mêmes de son âme? Transportez le champ de bataille de Don Quichotte dans son âme ; et, là, faites-le lutter pour sauver le Moyen-Age de la Renaissance, avec le dessein de ne pas perdre le trésor de son enfance ; faites de lui un Don Quichotte tout intérieur — avec son Sancho, un Sancho également intérieur et également héroïque — et parlez-moi de la tragédie comique.

Et qu'a donc laissé Don Quichotte? me direz-vous. Et je vous répondrai que c'est lui-même qu'il nous a laissé, et qu'un homme, un homme vivant et éternel, vaut toutes les théories et toutes les philosophies. Les autres peuples nous ont laissé surtout des institutions, des livres; nous autres, nous avons laissé des âmes. Sainte Thérèse vaut bien n'importe quel institut, n'importe quelle *Critique de la raison pure.*

Mais Don Quichotte s'est un jour converti. Oui, pour mourir, le pauvre ! Mais l'autre, le réel, celui qui reste et vit parmi nous en nous animant de son souffle, celui-là ne s'est pas converti, il continue à nous exciter afin que nous nous rendions ridicules ; celui-là ne doit pas mourir. Et l'autre, celui qui s'est converti au moment de mourir, il a pu se convertir parce qu'il était fou, et ce fut sa folie, non sa mort ni sa conversion, qui l'immortalisa, en lui méritant le pardon pour le crime d'être né (1) :

---

(1) Allusion aux deux vers suivants qui se trouvent dans *la Vie est un songe* de Calderon, à la scène II du premier acte ;

Félix culpa! Et il ne se guérit pas non plus, il changea seulement de folie. Sa mort fut sa dernière aventure chevaleresque ; avec elle il força le ciel, qui souffre la violence.

Ce Don Quichotte mourut et descendit aux enfers, il y entra la lance en arrêt, et délivra tous les condamnés, comme il avait fait autrefois pour les galériens, et en fermant les portes, il en arracha l'inscription, celle que Dante y avait lue, et il en mit une autre qui disait : « Vive l'espérance ! » Ensuite, escorté par ceux qu'il avait libérés, et qui se riaient de lui, il s'en alla au ciel. Et Dieu se rit paternellement de lui et ce rire divin lui remplit l'âme d'une félicité éternelle.

Et l'autre Don Quichotte resta ici, parmi nous, luttant de façon désespérée. Est-ce que sa lutte n'a pas son origine dans le désespoir? Parmi les mots que l'anglais a empruntés à notre langue tels que : *siesta*, *camarilla*, *guerrilla* et autres, pourquoi celui de *desperado* y figure-t-il? Ce Don Quichotte intérieur que je vous disais, conscient de son caractère tragi-comique, n'est-il pas un désespéré? Un *desperado*, oui, comme Pizarro et comme Loyola. Mais « le désespoir est le maître de l'impossible » nous apprend Salazar y Torrès, et c'est du désespoir et de lui seulement que naît l'espérance héroïque, l'espérance absurde, l'espérance folle. *Spero quia absurdum*, devrait-on dire, plutôt que *credo*.

Et Don Quichotte, qui était seul, cherchait plus de solitude encore, il cherchait les solitudes de la Roche Pauvre pour s'y abandonner, seul et sans

---

Pues el delito mayor
Del hombre es haber nacido.

(Le plus grand crime de l'' omme, c'est d'être né.)

témoins, aux plus grandes extravagances, dans lesquelles s'allégeait son âme. Mais il n'était pas si seul, puisque Sancho l'accompagnait, Sancho le bon, Sancho le croyant, Sancho l'ingénu. Si, comme le disent certains, Don Quichotte est mort en Espagne et que Sancho y reste, nous sommes sauvés, parce que Sancho se fera, son maître étant mort, chevalier errant. Et en tout cas, il attend un autre chevalier, un chevalier fou, pour le suivre de nouveau.

Seul erra Don Quichotte, seul avec Sancho, seul avec sa solitude. N'errerons-nous pas seuls nous aussi, nous qui l'aimons, nous forgeant une Espagne quichottesque qui n'existe que dans notre imagination?

On va nous redemander : « Qu'a donc laissé Don Quichotte à la kultur ? » Et je dirai : « Le Quichottisme, et certes ce n'est pas peu de chose ! » Toute une méthode, toute une épistemiologie, toute une esthétique, toute une logique, toute une éthique, toute une religion surtout, c'est-à-dire toute une économie de l'éternel et du divin, toute une espérance dans l'absurde rationnel.

Pourquoi Don Quichotte a-t-il combattu? Pour Dulcinée, pour la gloire, pour survivre. Non pas pour Yseult, qui est la chair éternelle; non pas pour Béatrice, qui est la théologie ; non pas pour Marguerite, qui est le peuple ; non pas pour Hélène, qui est la culture. Il combattit pour Dulcinée, et il la conquit, puisqu'elle vit.

Et ce qu'il y a de plus grand en lui, c'est d'avoir été raillé et vaincu, parce que c'est en étant vaincu qu'il était le plus vainqueur : il dominait le monde en le faisant rire de lui.

Et aujourd'hui? Aujourd'hui il sent son propre comique et la vanité de son effort quant au temporel ; il se voit de l'extérieur — la culture lui a appris à

s'objectiver — et en se voyant de l'extérieur, il se rit de lui-même, mais amèrement. Le personnage le plus tragique serait peut-être un Margutte intime qui, comme celui de Pulci, mourrait en éclatant de rire, mais en riant de soi-même. *E riderà in eterno*, il rira éternellement, dit de Margutte l'ange Gabriel. N'entendez-vous pas le rire de Dieu?

Don Quichotte le mortel, en mourant, comprit tout le comique qu'il y avait en lui et pleura ses péchés, mais Don Quichotte l'immortel, tout en le comprenant, surpasse ce comique et sait le vaincre sans le repousser.

La nouvelle mission de Don Quichotte.

Quelle est donc la nouvelle mission de Don Quichotte en ce monde d'aujourd'hui? C'est de crier, de crier dans le désert. Le désert entend, si les hommes n'entendent pas, et peut-être qu'un jour il se changera en une forêt sonore, et cette voix solitaire qui se répand dans le désert comme une semence, donnera un cèdre gigantesque dont les cent mille langues chanteront un hosannah éternel au Seigneur de la vie et de la mort.

Et vous maintenant, bacheliers, Carrascos de la régénération européisante, jeunes gens qui travaillez à l'européenne, avec méthode et critique... scientifiques, faites de la richesse, faites de la patrie, faites de l'art, faites de la science, faites de l'éthique, faites ou plutôt traduisez la kultur ; vous tuerez ainsi la vie et la mort. Pour ce que tout cela doit durer !.. (1)

---

(1) On remarquera que cette attaque endiablée contre la kultur est de 1913 et que c'est bien naturellement qu'Unamuno, en 1914, s'est prononcé pour *nous* contre *eux*.

DE L'HOMME

Miguel de Unamuno s'étonne de ce qu'on appelle l'homme un animal raisonnable au lieu de l'appeler un animal affectif ou sentimental : car il pense que ce qui distingue l'homme des autres animaux, c'est plutôt le sentiment que la raison. Parti de cette idée, dont on reconnaîtra la justesse, il en arrive à cette fameuse question de la philosophie, des doctrines qui dirigent les hommes vers un point plutôt que vers un autre, et il se dit que ce qui importe le plus, ce n'est pas tant le philosophe que l'homme en chair et en os caché derrière lui, souffrant comme nous, aimant ou haïssant comme nous aimons ou haïssons. Il cherche donc à dégager la personnalité de ses aspects factices, de ses formes extérieures et accidentelles, qui parfois la limitent dans son expression, et il pénètre au plus profond de son intimité pour y découvrir l'aspiration salvatrice, l'aspiration à la vie spirituelle, sans laquelle Unamuno ne conçoit pas la possibilité d'être pleinement heureux. Les systèmes de philosophie ne signifient rien, quoi qu'on en dise. Derrière les principes qu'ils mettent en valeur, ce qui nous peut intéresser, ce qui nous enchante ou nous rebute, c'est le caractère de l'homme qui les a exprimés, son caractère et ses actions, ses vertus et ses vices. Les doctrines ne sont rien en elles-mêmes; les hommes sont tout, qu'ils les suivent ou s'en détournent.

L'homme en chair et en os (1).

Homo sum, nihil humani a me alienum puto, dit le comique latin. Et moi je dirais plutôt : *nullum hominem a me alienum puto*; je suis homme, aucun homme ne saurait m'être étranger. Car l'adjectif *humanus* m'est aussi suspect que le substantif abstrait *humanitas*. Ni l'humain ni l'humanité; ni l'adjectif simple, ni le substantif abstrait, mais le substantif concret : l'homme. L'homme en chair et en os, celui qui naît, souffre et meurt — surtout meurt — celui qui mange, boit, joue, dort, pense et aime, l'homme qu'on voit et qu'on entend, le frère, le véritable frère.

Car il y a autre chose qu'on appelle aussi l'homme, et qui est le sujet de nombreuses divagations plus ou moins scientifiques. C'est le bipède sans plumes de la légende, « l'animal politique » d'Aristote, le « contractant social » de Rousseau, l'*homo economicus* de l'école de Manchester, *l'homo sapiens* de Linné, ou, si l'on veut, le mammifère vertical. Un homme qui n'est ni d'ici ni de là-bas, ni de telle époque ni de telle autre, qui n'a ni sexe ni patrie, une idée enfin. C'est-à-dire un non-homme.

Le nôtre, c'est celui de chair et d'os ; moi, toi, lecteur ; cet autre là-bas ; nous tous qui pesons sur la terre.

Et cet homme concret, de chair et d'os, c'est le sujet et le suprême objet en même temps de toute philosophie, que le veuillent ou non certains soi-disant philosophes.

Dans la plupart des histoires de la philosophie

(1) Tous les fragments dont se compose cette série sont extraits du premier chapitre du « Sentiment tragique de la Vie ».

que je connais, on nous présente les systèmes comme naissant les uns des autres, et leurs auteurs, les philosophes, ne nous apparaissent que comme de purs prétextes. La biographie intime des philosophes, des hommes qui font de la philosophie, occupe la place secondaire. Et c'est elle, cependant, c'est cette biographie intime qui nous explique le plus de choses.

Philosophie, science et poésie.

Il nous faut dire, avant tout, que la philosophie s'allie plutôt à la poésie qu'à la science. Tous les systèmes philosophiques qu'on a forgés comme le couronnement suprême des résultats derniers des sciences particulières, ont eu en toute période moins de consistance et moins de vitalité que ceux qui représentaient l'aspiration intégrale de l'esprit de leur auteur.

Et c'est que les sciences, qui ont tant d'importance pour nous et sont indispensables à notre vie et à notre pensée, nous sont, en un certain sens, plus étrangères que la philosophie. Elles tendent à une fin plus objective, c'est-à-dire, plus en dehors de nous. Elles sont, au fond, choses d'économie. Une nouvelle découverte scientifique, de celles que nous appelons théoriques, est, de même qu'une découverte mécanique telle que celle de la machine à vapeur, le téléphone, le phonographe, l'aéroplane, une chose qui a une utilité pratique. Ainsi le téléphone peut nous servir à communiquer à distance avec la femme aimée. Mais celle-ci, à quoi nous sert-elle? On prend le tramway électrique pour aller entendre un opéra, et l'on se demande : quel est, dans ce cas, la chose la plus utile, le tramway ou l'opéra?

La philosophie répond à notre besoin de nous

former une conception unitaire et totale du monde et de la vie, et comme conséquence de cette conception, un sentiment qui engendre une attitude intime et même une action. Mais il arrive que ce sentiment, au lieu d'être la conséquence de cette conception, en est la cause. Notre philosophie, c'est-à-dire notre manière de comprendre ou de ne pas comprendre le monde et la vie, jaillit de notre sentiment à l'égard de la vie elle-même. Et celle-ci, comme tout ce qui est affectif, a des racines subconscientes, peut-être inconscientes.

L'homme est un animal affectif.

Ce n'est pas nos idées qui nous rendent optimistes ou pessimistes, mais c'est notre optimisme ou notre pessimisme, d'origine physiologique ou pathologique, autant l'un que l'autre, qui fait nos idées.

L'homme, dit-on, est un animal raisonnable. Je ne sais pas pourquoi l'on n'a pas dit que c'est un animal affectif ou sentimental. Et peut-être ce qui le différencie le plus des autres animaux est le sentiment plutôt que la raison. J'ai vu plus souvent un chat raisonner que rire ou pleurer. Peut-être pleure-t-il ou rit-il en dedans, mais peut-être le crabe résout-il aussi en dedans des équations du second degré.

Les méfaits du positivisme.

L'homme, cette chose, est-il une chose? Pour si absurde que paraisse la question, il y en a qui se la sont posée. Il n'y a pas longtemps circulait à travers le monde certaine doctrine appelée positivisme, qui fit beaucoup de bien et beaucoup de mal. Entre les maux qu'elle fit, il y eut celui de nous

apporter un genre d'analyse tel qu'avec lui les faits se pulvérisaient, se réduisant à une poussière de faits. La plupart des faits, ceux du moins que le positivisme nommait ainsi, n'étaient alors que des fragments de faits. En psychologie son action fut délétère. Il y eut même des scolastiques déguisés en littérateurs — je ne dis pas des philosophes déguisés en poètes, parce que poète et philosophe sont frères jumeaux, sinon une même chose — qui transportèrent l'analyse psychologique et positiviste dans le roman et dans le drame, là où il faut camper en pied des hommes concrets, de chair et d'os ; si bien qu'à force d'états de conscience, les consciences disparurent. Il leur arriva ce qui arrive fréquemment, dit-on, dans l'examen et l'essai de certains corps composés, chimiques, organiques et vivants : c'est que les réactifs détruisent le corps même qu'il s'agit d'examiner. Ce que nous obtenons alors n'est que le produit de sa décomposition.

Partant de ce fait évident que dans notre conscience défilent des états contradictoires entre eux, ils en sont venus à ne plus voir clairement la conscience, le moi. Interroger quelqu'un sur son moi, c'est comme le questionner sur son corps. Et remarquez qu'en parlant du moi, je parle du moi concret et personnel ; non pas du moi de Fichte, mais de Fichte lui-même, de l'homme Fichte.

Unité et continuité de l'homme.

Tout ce qui en moi conspire à rompre l'unité et la continuité de ma vie conspire à me détruire et par cela même, à se détruire. Tout individu qui, dans un peuple, conspire à rompre l'unité et la continuité spirituelles de ce peuple, tend à le détruire et à se détruire en tant que partie de ce peuple.

Tel autre peuple est meilleur, dites-vous? Parfaitement, quoique nous n'entendions pas bien ce qui est meilleur et ce qui est pire. Il est plus riche? Je vous l'accorde. Il est plus civilisé? Je l'accorde encore. Il vit plus heureux? Cela peut être... mais enfin, passons ! Il sait vaincre, ce qui s'appelle vaincre, tandis que nous sommes vaincus? A la bonne heure ! Tout cela est très bien, mais tout cela est autre. Et cela suffit. Car pour moi, me faire autre, en rompant l'unité et la continuité de ma vie, c'est alors cesser d'être qui je suis, c'est-à-dire simplement cesser d'être. Et de cela, non ! tout plutôt que cela !

Un autre remplirait aussi bien ou mieux le rôle que je remplis? Un autre accomplirait ma fonction sociale? Oui, mais ce ne serait pas moi.

« Moi, moi, moi, toujours moi ! — dira quelque lecteur — et qui es-tu? » Je pourrais ici lui répondre avec Obermann, avec l'homme immense Obermann : « pour l'univers rien, pour moi, tout ». Mais non, je préfère lui rappeler une doctrine de l'homme Kant, d'après laquelle nous devons considérer nos proches, les autres hommes, non comme des moyens, mais comme des fins. Car il ne s'agit pas seulement de moi ; il s'agit de toi, lecteur, qui grognes ainsi; il s'agit de tel autre, il s'agit de tous et de chacun. Les jugements singuliers ont la valeur des jugements universels, disent les logiciens. Le singulier n'est pas particulier, il est universel.

L'homme est une fin, non un moyen.

L'homme est une fin, non un moyen. La civilisation entière s'adresse à l'homme, à chaque homme, à chaque moi. Oh bien, quelle est cette idole, qu'elle s'appelle humanité ou autrement, à laquelle doivent

se sacrifier tous les hommes, chacun d'eux? Car je me sacrifie pour mon prochain, pour mes compatriotes, pour mes enfants, et ceux-ci à leur tour pour les leurs, en une série infinie de générations. Et qui reçoit le fruit de ce sacrifice?

Les mêmes qui nous parlent de ce sacrifice fantastique, de ce don de soi-même tenu pour sans objet, ont aussi coutume de nous parler du droit à la vie. Mais qu'est-ce que le droit à la vie? On me dit que je suis venu pour réaliser je ne sais quelle fin sociale ; mais je sens que moi, de même que chacun de mes frères, je suis venu pour me réaliser, pour vivre.

Oui, oui, je le vois : une énorme activité sociale, une puissante civilisation, beaucoup de science, beaucoup d'art, beaucoup d'industrie, beaucoup de morale, et puis, quand nous aurons rempli le monde de merveilles industrielles, de grandes usines, de routes, de musées, de bibliothèques, nous tomberons épuisés au pied de tout cela, et cela restera pour qui? L'homme a-t-il été fait pour la science ou la science pour l'homme?

« Alors — s'écriera de nouveau le même lecteur — retournons à l'explication du catéchisme : D. Pourqui Dieu a-t-il fait le monde? R. Pour l'homme. » C'est cela, très bien ; c'est ainsi que doit répondre l'homme qui est homme. La fourmi, si elle s'en rendait compte, et qu'elle fût consciente d'elle-même, répondrait : pour la fourmi, et elle répondrait bien. Le monde est fait pour la conscience, pour chaque conscience.

Le monde et la conscience humaine.

Une âme humaine vaut tout l'univers, a dit je ne sais qui, mais qui l'a dit excellemment. Une âme

humaine, hein? Non pas une vie. Non pas cette vie. Et il arrive qu'à mesure qu'on croit moins en l'âme, c'est-à-dire en son immortalité consciente, personnelle et concrète, on s'exagère davantage la valeur de la pauvre vie passagère. De là toutes les sensibleries efféminées contre la guerre. Oui, on ne doit pas vouloir la mort, mais l'autre mort. « Celui qui veut sauver sa vie la perdra », dit l'Évangile ; mais il ne dit pas : celui qui veut sauver son âme, son âme immortelle, celle que nous croyons et désirons telle.

Et tous les définisseurs de l'objectivisme ne s'arrêtent point ou, pour mieux dire, ne veulent pas s'arrêter à ceci : qu'en affirmant son moi, sa conscience personnelle, l'homme affirme l'homme, — l'homme concret et réel, il affirme le véritable humanisme — qui n'est pas celui des choses particulières à l'homme, mais celui de l'homme — et en affirmant l'homme, affirme la conscience. Car la seule conscience que nous connaissions est celle de l'homme.

Le monde est pour la conscience. Ou, pour mieux dire, ce *pour*, cette notion de finalité, qui est sentiment plus encore que notion, ce sentiment téléologique ne naît que là où il y a conscience. Au fond, conscience et finalité sont la même chose.

Si le soleil avait conscience, il penserait sans doute qu'il vit pour illuminer les mondes ; mais il penserait aussi et surtout que les mondes existent pour qu'il les illumine, pour qu'il se réjouisse de les illuminer et rire de cela. Et il penserait bien.

... Si la conscience n'est, comme l'a dit un penseur inhumain, qu'un éclair entre deux éternités de ténèbres, alors il n'y a rien de plus exécrable que l'existence.

DE L'AMOUR ET DE LA DOULEUR

Dans la peinture qu'il fait de l'amour, on peut dire qu'Unamuno ne laisse dans l'ombre aucun détail pathétique : ne reculant pas devant les mots qui lui servent à exprimer vivement sa pensée, il commence par décrire les brutalités et les rudesses sauvages qui durent présider à l'étreinte du couple primitif. Puis il dénonce les fins profondes de l'amour, rejoignant la doctrine de Schopenhauer sur la perpétuation de l'espèce, disant les délices et les amertumes de cette servitude réciproque par laquelle sont unis les amants. Il faudra la douleur commune, les déchirements de l'âme éprouvés en même temps, pour que l'amour se spiritualise : dans la primitive exaltation, les sens ne permettent pas au couple de voir le but réel de l'étreinte. Ainsi l'espèce est perpétuée, et la consécration de ce sentiment embelli par tous les poètes se trouve reportée dans les lointains obscurs de l'avenir, sous la forme de nouvelles générations humaines.

Quant à la douleur, Unamuno nous en proclame la puissance régénératrice, il nous en découvre les formes les plus torturantes afin de nous convaincre de sa nécessité. Etalant soudain notre faiblesse, — d'ailleurs sans la déplorer le moins du monde, — il nous enseigne que, sans la douleur, nous n'aurions pas une conscience aussi claire et aussi nette de notre personnalité et de ce qui l'entoure, de ce qui l'émeut ou de ce qui l'apaise. Notre formation intellectuelle et morale s'effectuerait-elle avec autant de rapidité, dans certains cas, si nous ne connaissions jamais la douleur, depuis la douleur physique sous laquelle se révolte notre corps, jusqu'à

l'angoisse qui tient notre âme sous sa griffe en présence du néant? Miguel de Unamuno ne le croit point, et c'est le sujet qu'il traite dans quelques-unes des pages qui suivent.

L'amour (1).

L'amour, lecteurs mes frères, est ce qu'il y a de plus tragique dans le monde et dans la vie ; l'amour est fils de l'illusion et père de la désillusion ; l'amour est la consolation dans la désolation, c'est l'unique remède contre la mort, dont il est le frère.

Fratelli, a un tempo stesso, Amore e Morte
Ingenerò la sorte,

comme chanta Leopardi.

L'amour recherche avec fureur, à travers l'objet aimé, quelque chose qui est au delà, et, comme il ne le trouve pas, il désespère.

Quand nous parlons d'amour, nous avons toujours présent à la mémoire l'amour sexuel, l'amour entre homme et femme pour perpétuer la lignée humaine sur la terre. Et cela fait que l'on ne parvient pas à réduire l'amour ni à sa forme purement intellectuelle, ni à sa forme purement volitive, en en laissant de côté la forme sentimentale, ou, si l'on veut, sensuelle. Car l'amour n'est au fond ni idée ni volition ; il est plutôt désir et sentiment ; c'est quelque chose de charnel même dans l'esprit. Grâce à l'amour nous sentons tout ce que l'esprit a de chair.

L'amour sexuel est le type générateur de tout autre amour. Dans l'amour et par l'amour nous cherchons à nous perpétuer et nous ne nous perpétuons sur la terre qu'à la condition de mourir, de

---

(1) Tous les fragments qui suivent sont empruntés au *Sentiment tragique de la vie chez les hommes et chez les peuples.*

donner à d'autres notre vie. Les plus humbles animalcules, les plus infimes des êtres vivants, se multiplient en se divisant, en se séparant, chacun cessant d'être ce qu'il était.

L'amour est une lutte.

Il y a, sans doute, quelque chose de tragiquement destructeur au fond de l'amour, tel qu'il se présente à nous sous sa forme primitive et animale, dans l'instinct invincible qui pousse un mâle et une femelle à confondre leurs entrailles en une étreinte furieuse. De même qu'il fait se confondre leurs corps, il sépare leurs âmes, à certain égard : en s'embrassant ils se haïssent autant qu'ils s'aiment, et surtout ils luttent ; ils luttent pour un tiers encore sans vie. L'amour est une lutte. Dans certaines espèces animales, le mâle maltraite la femelle tandis qu'il s'unit à elle, comme, dans certaines autres, la femelle dévore le mâle après que celui-ci l'a fécondée.

Les amants à la fois tyrans et esclaves.

On a dit de l'amour qu'il était un égoïsme mutuel. De fait, chacun des deux amants cherche à posséder l'autre, et, cherchant à se perpétuer sans toutefois le penser ni se le proposer d'abord, il cherche par conséquent sa jouissance. Les amants sont l'un pour l'autre : immédiatement, un instrument de jouissance ; médiatement, un moyen de se perpétuer. Et ainsi ils sont tyrans et esclaves. Chacun d'eux est à la fois tyran et esclave de l'autre.

L'amour charnel et l'avarice.

Est-il donc si étrange que le sentiment religieux le plus profond ait condamné l'amour charnel en

exaltant la virginité? L'avarice est la source de tous les péchés, disait l'Apôtre, et c'est parce que l'avarice prend, pour fin, la richesse, qui n'est qu'un moyen ; et c'est bien là le fond même du péché : prendre les moyens pour fin, méconnaître et mépriser la fin. Et l'amour charnel qui prend pour fin la jouissance, laquelle n'est qu'un moyen, et non le fait de se perpétuer, qui est la véritable fin, est-ce autre chose que de l'avarice? Et il est possible que, pour mieux se perpétuer, quelqu'un garde sa virginité. Et cela pour perpétuer quelque chose de plus humain que la chair.

Le désespoir dans l'amour.

Car ce que les amants perpétuent sur la terre, c'est la chair de douleur, c'est la douleur, c'est la mort. L'amour est à la fois frère, fils et père de la mort, qui est sa sœur, sa mère et sa fille. Et c'est ainsi qu'il y a dans la profondeur de l'amour un désespoir profond et éternel, d'où jaillissent l'espérance et la consolation. Parce que de cet amour charnel et primitif dont je parle, de cet amour de tout le corps avec ses sens, qui est l'origine animale de la société humaine, surgit l'amour spirituel et douloureux.

L'amour spirituel.

Cette autre forme de l'amour, cet amour spirituel, naît de la douleur, naît de la mort de l'amour charnel ; il naît aussi du sentiment de compassion et de protection qu'éprouvent les pères devant leurs fils délaissés. Les amants n'arrivent à s'aimer jusqu'à l'oubli d'eux-mêmes, jusqu'à la véritable fusion de leurs âmes et non pas seulement de leurs corps, que lorsque le pilon puissant de la douleur a trituré

leurs cœurs dans un même mortier de peine. L'amour sensuel confondait leurs corps, mais il séparait leurs âmes ; il maintenait celles-ci étrangères l'une à l'autre ; mais ils eurent de cet amour un fruit de chair, un fils. Et ce fils engendré dans la mort tombe malade peut-être et meurt. Et il arrive que sur le fruit de leur fusion charnelle et de leur séparation spirituelle, leurs deux corps séparés et froids de douleur, mais leurs âmes confondues dans la douleur, les amants, les parents, s'embrassent dans une étreinte de désespoir; et alors, de la mort du fils charnel est né le véritable amour spirituel. Ou bien encore, rompu le lien de chair qui les unissait, ils soupirent de délivrance. Car les hommes ne s'aiment d'un amour spirituel que lorsqu'ils ont souffert ensemble d'une même douleur, lorsqu'ils ont labouré pendant quelque temps la terre pierreuse, attachés au joug d'une douleur commune. Alors, ils se sont connus, ils se sont sentis, ils se sont con-sentis en leur commune misère, ils ont eu compassion l'un de l'autre et se sont aimés. Parce qu'aimer, c'est compatir, et si la jouissance unit les corps, la peine unit les âmes.

Aimer en esprit, c'est compatir, et celui qui compatit le plus aime le plus. Les hommes brûlés d'une ardente charité envers leur prochain, s'ils se montrent tels, c'est parce qu'ils sont arrivés au fond de leur propre misère, de leur propre superficialité ou apparentialité, de leur néant, et que tournant alors leurs yeux, ainsi ouverts, vers leurs semblables, ils les ont vus également misérables, apparentiels, anéantissables, et ils les ont plaints, et ils les ont aimés.

Amour et compassion.

L'homme aspire à être aimé ou, ce qui est la même chose, il veut être plaint. Il veut qu'on sente et qu'on

partage ses peines et ses douleurs. Il y a quelque chose de plus qu'un artifice pour obtenir l'aumône dans le fait que les mendiants, au tournant du chemin, montrent au passant leur plaie ou leur moignon gangrené. L'aumône, plus encore qu'un secours pour alléger les tourments de la vie, est une compassion. Le miséreux n'est pas reconnaissant de l'aumône à celui qui la lui donne en détournant le visage pour ne pas le voir et pour l'écarter ; il lui sera plus reconnaissant de le plaindre sans le secourir que de le secourir sans le plaindre, quoique, d'autre part, il préfère ceci. Voyez avec quelle complaisance il conte ses chagrins à quiconque s'émeut en les écoutant. Il veut être plaint, aimé.

L'amour de la femme, surtout, est toujours au fond compatissant, maternel. La femme se livre à l'amant parce qu'elle le sent souffrir sous le désir. Isabelle a de la compassion pour Lorenzo, Juliette pour Roméo, Francesca pour Paolo. La femme semble dire : « Viens, pauvre ami, et ne souffre pas tant à cause de moi ! » A cause de cela, son amour est plus amoureux et plus pur que celui de l'homme, il est plus vaillant et plus durable.

La compassion est donc l'essence de l'amour spirituel humain, de l'amour qui a conscience d'être bien l'amour, de l'amour qui n'est pas purement animal, de l'amour, enfin, d'une personne rationnelle. L'amour compatit, et il compatit d'autant plus qu'il aime davantage.

La douleur.

La douleur est la substance de la vie et la racine de la personnalité, car c'est seulement en souffrant que l'on est une personne. Et elle est universelle,

et ce qui nous unit à tous les êtres, c'est la douleur, le sang universel ou divin qui en tous circule. Ce que nous appelons la volonté, est-ce autre chose que douleur?

Et la douleur a ses degrés ; depuis cette douleur qui flotte sur la mer des apparences jusqu'à l'éternelle angoisse, source du sentiment tragique de la vie, qui va se loger dans les profondeurs de l'éternel et y réveiller la consolation ; depuis cette douleur physique qui tord notre corps jusqu'à l'angoisse religieuse, laquelle nous couche dans le sein de Dieu pour y re evoir la rosée des divines larmes.

L'angoisse est quelque chose de plus profond, de plus intime et de plus spirituel que la douleur. On se sent angoissé même au milieu de ce que nous appelons le bonheur et par le bonheur même, auquel on ne se résigne pas et devant lequel on tremble. Les hommes heureux qui se résignent à leur félicité apparente, à un bonheur passager, on croirait que ce sont des hommes sans substance, ou, pour le moins, qui ne l'ont pas découverte en eux, qui ne l'ont pas touchée. De tels hommes sont, d'habitude, impuissants à aimer et à être aimés ; et ils vivent, au fond, sans peine ni gloire.

Il n'y a de véritable amour que dans la douleur, et, dans ce monde, il faut choisir entre l'amour, qui est la douleur, et la félicité. Et l'amour ne nous mène pas à une autre félicité que celle de l'amour même, et à sa tragique consolation : l'espérance incertaine. Du moment où l'amour devient heureux et où il se satisfait, il ne désire plus, et il n'est plus l'amour. Les satisfaits, les heureux n'aiment pas ; ils s'endorment dans l'habitude, voisine de l'anéantissement. S'habituer, c'est déjà commencer à ne pas être. L'homme est d'autant plus homme, c'est-à-dire d'autant plus divin, qu'il a plus de capacité pour la

souffrance ou, pour mieux dire, pour l'angoisse.

Quand nous venons au monde, le choix nous est donné entre l'amour et le bonheur et nous voulons — pauvres petits ! — l'un et l'autre : le bonheur d'aimer et l'amour du bonheur. Majs noos devons demander qu'on nous donne l'amour et nons le bonheur, qu'on ne nous laisse pas endormir dans l'habitude, parce que nous pourrions peut-être nous endormir tout à fait, sans nous réveiller jamais, perdre la conscience pour ne plus la recouvrer. Demandons à Dieu que chacun se sente soi-même, dans sa douleur.

Qu'est-ce que le Destin, la Fatalité, sinon la fraternité de l'amour et de la douleur, et ce terrible mystère dans lequel l'amour tendant au bonheur, il se meurt dès qu'il le touche, et se meurt le vrai bonheur avec lui? L'amour et la douleur s'engendrent mutuellement, et l'amour est charité et compassion; un amour qui n'est pas charitable et compatissant n'est pas un amour vrai. L'amour, c'est un désespoir résigné.

Douleur et conscience.

La douleur est quelque chose de spirituel ; c'est la révélation la plus immédiate de la conscience ; peut-être le corps ne nous fut-il donné que pour offrir à la douleur l'occasion de se manifester. Qui, peu ou prou, n'a jamais souffert, n'a pas conscience de soi. La première plainte de l'homme à sa naissance vient de ce que, l'air lui entrant dans la poitrine et le limitant, il semble lui dire : Tu dois me respirer si tu veux vivre !

Esprit et matière.

L'esprit se trouve limité par la matière dans laquelle il doit vivre et prendre conscience de soi,

de la même façon que la pensée est limitée par la parole, qui est son corps social. Sans matière il n'y a pas d'esprit, mais la matière fait souffrir l'esprit en le limitant. Et ce n'est pas la douleur, mais l'obstacle que la matière oppose à l'esprit, c'est le choc de la conscience avec l'inconscient.

La Douleur, en effet, est la barrière que l'inconscience, ou, si l'on veut, que la matière oppose à la conscience, à l'esprit ; c'est la résistance à la volonté, la limite que l'univers visible assigne à Dieu, c'est le mur contre lequel se heurte la conscience, quand elle veut s'élargir aux dépens de l'inconscience, c'est la résistance que met cette dernière à se faire conscience.

Bien que nous le croyions par autorité, nous ne savons pas que nous avons un cœur, un estomac et des poumons tant qu'ils n'ont senti la douleur, l'oppression ou l'angoisse. C'est la douleur physique qui nous révèle l'existence de nos propres entrailles. Il en est de même pour la douleur spirituelle, pour l'angoisse ; nous ne sentons l'existence de notre âme que quand elle nous fait mal.

C'est l'angoisse qui fait que la conscience fait retour sur soi. Celui qui n'est pas angoissé connaît ce qu'il fait et ce qu'il pense, mais il ne connaît pas vraiment qu'il le fait et le pense. Il pense, mais il ne pense pas qu'il pense ; et ses pensées sont comme si elles n'étaient pas siennes ; et lui-même n'est pas à soi. C'est que seule l'angoisse, la passion de ne jamais mourir, fait que tout esprit humain est maître de soi.

VICE ET VERTU

Nous avons pour les défauts et les qualités de l'homme, pour ses vices et ses vertus, des classifications toutes prêtes. Nous avons coutume de trancher avec rigueur ce qui entraîne le mérite ou le démérite, sans nous demander si l'erreur ne nous abuse point par ses mirages flatteurs; au surplus, l'opinion commune, ou, pour mieux dire, le consentement universel nous vient encourager dans notre attitude. Le lieu commun est une plante qui a vite fait de s'enraciner profondément dans notre esprit; pour l'arracher d'un seul coup, il faut déployer une énergie rare. Et l'effort nous paraît vraiment trop considérable.

Et pourtant, sommes-nous bien certains de définir le sens des mots vice et vertu quand nous le faisons selon l'usage courant? Dans les deux fragments qui suivent, Unamuno pense le contraire : il fait le procès de l'homme qui désire inspirer à son prochain la sympathie la plus banale, celle qu'on obtient en renonçant à être soi; ensuite, il présente la défense de la fainéantise, qui passe injustement pour être la mère de tous les vices, alors qu'elle a contribué à fonder ce qu'on appelle la civilisation.

Dans la pensée d'Unamuno, ce qui semble un vice, c'est donc souvent ce que nous prenons pour une vertu; ce qui nous apparaît comme une qualité y est considéré au contraire comme un défaut. C'est une idée peut-être moins paradoxale qu'elle n'en a l'air. Pour la présentation des extraits, j'ai dû forcer un peu le sens de la rubrique ci-dessus; le lecteur comprendra qu'avec un écrivain comme Unamuno, les rôles sont souvent renversés et que l'ordre régulier n'est pas de mise.

PLAIDOYER POUR L'ANTIPATHIE (1)

Oui, oui, je le sais ; je ne suis pas sympathique à tous ceux qui me lisent, je ne le suis pas même à la plupart d'entre eux. Mais qu'y faire? pourvu qu'ils me lisent... Car j'aime mieux cela, ne pas leur être sympathique et qu'ils continuent à me lire, que si, le leur étant, ils ne me lisaient plus. La sympathie s'acquiert souvent aux dépens de l'autorité et du respect. Je vous avoue que se faire écrivain sympathique est une chose à mon avis peu désirable. C'est quelquefois le commencement du discrédit le plus profond, qui, pour être doré ou dissimulé, n'en est pas moins le discrédit.

Hé oui, je le sais bien que je ne suis pas sympathique ! que je me suis rendu même antipathique à mes lecteurs, lesquels, malgré cette antipathie, ou plutôt à cause d'elle, continuent à me lire.

Un compatriote et ami, un basque, m'écrivait récemment que, tout en ne partageant pas souvent mes opinions, il me lisait néanmoins parce que j'excitais ses idées par réaction. Or je m'estime très satisfait de susciter des idées chez ceux qui me lisent, quoique ces idées soient contraires à celles que j'expose et que je défends.

---

(1) Les deux morceaux qui suivent sont extraits d'un recueil d'articles intitulé : *Soliloques et conversations.*

Mais il y a des lecteurs, beaucoup de lecteurs, qui n'aiment point qu'on les oblige à penser : ils veulent qu'on leur dise seulement ce qu'ils savent déjà, ou ce qu'ils ont déjà pensé. Pour se faire écrivain sympathique, il faut caresser et corroborer les préjugés de ses lecteurs et leur river dans l'esprit les lieux communs qui y sont collés. C'est la manière dont on se rend sympathique, mais c'est aussi une manière qui fatigue vite et qui fait dire : « Ah ! oui, un tel : un écrivain très sympathique, très intelligent !.. » Et on cesse de le lire.

Une chose qui me rend antipathique, et cela, je le sais aussi, c'est le manque d'impersonnalité, c'est l'incapacité où je suis de faire ce qu'on appelle un travail objectif, c'est le fait de me mettre, plus ou moins, dans tous mes écrits, ce qu'on nomme mon égotisme. Comment faire? J'admire ceux qui savent se détacher d'eux-mêmes, je les admire, mais je ne les imite point, ni ne veux les imiter.

Oui, oui, c'est très bien de faire un usage discret de ses connaissances, comme il est bien de faire un usage discret de ses richesses. Mais c'est que ni les connaissances ni les richesses ne font partie de nous-mêmes ; c'est quelque chose qui va et vient, quelque chose qu'on peut prendre ou laisser. Tandis que je ne puis faire un usage discret de moi-même. Si l'on m'enlève une piécette ou un écu, je puis bien me résigner ; mais je me résignerai plus difficilement si c'est un bras que l'on m'ôte, et plus difficilement encore si c'est un morceau de mon âme. Une piécette ou un écu, je puis le donner avec discrétion. Mais un bras, mais un morceau de mon âme, cela, je ne puis me l'arracher et le donner qu'avec passion, c'est-à-dire indiscrètement. Or je ne donne ni des idées ni des connaissances, je donne des morceaux de mon âme. Les idées que j'expose m'importent moins,

beaucoup moins que la manière dont je les expose.

Ne vous arrêtez pas à la piécette que je vous donne, mais à la chaleur qui vient de ma main.

***

Quoi qu'en disent ceux qui ne voient que la superficie, les antipathies que je provoque viennent, je le sais bien, de ce que je ne suis pas un intellectuel, mais un passionné. Presque toutes les choses que j'ai dites, on les a dites cent fois, mille fois avant moi : je ne suis ni un érudit, ni un savant, et il n'y a pas grande originalité dans mes idées. D'où vient donc que, grâce à Dieu, mes idées aient été si efficaces? d'où viennent ces antipathies et ces sympathies qui témoignent que, grâce à Dieu encore, je ne suis jamais indifférent à mes lecteurs? Mais cela vient de la passion, cela vient du ton.

Non, non, ami, je ne suis pas un philanthrope. Je sens trop la faim et la soif de Dieu pour aimer les hommes à la manière philanthropique. Il faut semer parmi les hommes des germes de doute, de méfiance, d'inquiétude et même de désespoir — pourquoi non? oui, même de désespoir ! — et s'ils perdent ainsi ce qu'ils appellent le bonheur, et qui en réalité n'est point le bonheur, rien n'est perdu.

Et surtout et avant tout ne vivons pas en paix avec tout le monde. Vivre en paix avec tout le monde? Horreur, horreur, horreur ! Non, non, il ne faut pas vivre en paix ! La paix, la paix intellectuelle, veux-je dire, n'est que mensonge et somnolence. Je ne veux vivre en paix ni avec les autres ni avec moi-même.

La vérité plutôt que la paix, telle est ma devise.

***

Et surtout, mon ami, il y a une chose que j'ai haïe toute ma vie et que j'espère bien haïr jusqu'à ma mort, c'est le fait de devenir le prisonnier de mon public, le fait que le chemin à suivre me soit marqué par mes lecteurs. Je ne veux pas sacrifier mon indépendance, je ne veux pas, surtout, hypothéquer mon avenir. Vous entendez? Je ne veux pas hypothéquer mon avenir. Je le veux ouvert, libre.

Que je m'aliène ainsi des sympathies ?.. Qui sait? Ce que je ne veux pas, c'est être indifférent au public. Sympathies ou antipathies, c'est peut-être la même chose. L'antipathie — et en avant le paradoxe ! — est une forme de la sympathie. Celui qui me lit pour s'irriter ou se dégoûter de ce que je dis ou de ma manière de le dire vaut celui qui me lit pour m'approuver. Combattre quelqu'un est une façon de l'animer et de l'appuyer.

J'ai mis dans mes livres la chaleur et la vie ; et c'est pour cette chaleur et cette vie que vous les lisez. J'ai mis, dans mes livres, de la passion. Passion de haine, de dédain, passion de mépris très souvent, je ne le nie point ; mais est-ce que la chaleur vient seulement de ce qu'on appelle amour et qui, quatre-vingt-dix fois sur cent, n'est que veulerie ou faiblesse d'esprit? Et j'ai mis aussi dans mes livres mes amours, ces amours qui me font m'indigner, qui me rendent si souvent âpre, rebutant, dédaigneux. Oui, c'est par amour que je me rends antipathique, par un amour plus grand et plus pur que cette trompeuse sympathie que quelques-uns me conseillent de rechercher.

Jamais ! jamais ! jamais ! Que ces apostolats restent à d'autres. Chacun a sa destinée.

Connais-tu, mon ami, le *Brand* d'Ibsen, cet admirable, ce grandiose Brand? Il ne te paraîtra pas sympathique, sûrement, et tu t'expliqueras que son

peuple, le peuple dont il était pasteur, ait fini par le laisser seul. Et dans quelle solitude !

Et ce n'est pas présomption de supériorité, non, ne crois pas cela. Si tu soupçonnes une telle chose, c'est que tu ne me connais pas. Non, ce n'est pas cela. Je ne condamne pas ta doctrine, je n'estime pas comme mauvais les conseils que tu me donnes ; ce que je te dis, c'est qu'ils ne me servent de rien. Ce que je te dis, c'est que tu t'es trompé à mon égard. Et non pas faute d'intelligence, non, non, mille fois non ! Tu t'es trompé parce que nous sommes partis de points de vue très différents, ou, mieux, de points de sentiments très distincts. Tu me parais être un optimiste ou, pour le moins, un homme qui croit le progrès capable d'alléger les peines humaines ; tu parles avec une certaine onction de la noble croisade de l'esprit et de la grande entreprise de la culture, et moi je crois que le meilleur de cette entreprise c'est de nous faire oublier que nous sommes nés et que nous devons mourir. Je te le confesse, j'ai un sentiment tragique de la vie. Je te l'assure sans présomption ni pédanterie, parce que je sais que tu ne douteras point de ma loyauté.

Cette âcreté qui te déplaît si fort dans mes écrits, je l'ai accrue en l'exerçant contre moi-même. Je suis l'épée et la meule et j'aiguise mon épée sur moi-même. C'est ainsi que je me consume autant à jouer de l'épée qu'à aiguiser l'épée dont je me sers.

S'il faut te dire la vérité, ce qui me peine et me blesse, c'est de voir que les hommes marchent avec autant de confiance que s'ils marchaient sur un sol ferme, les uns pleins de foi en leurs préjugés ou anti-préjugés religieux, les autres esclaves de la science, d'autres encore esclaves de l'ignorance, tous esclaves. Je veux qu'ils doutent, je veux qu'ils souffrent, je veux surtout qu'ils désespèrent, je veux qu'ils soient

des hommes et non des amateurs de progrès. Le désespoir, quoique résigné, est peut-être l'état le plus élevé de l'homme.

Dieu, mon ami, ne m'a pas mis au monde pour être un apôtre de la paix, ni pour récolter des sympathies, mais pour semer les inquiétudes et l'irritation et pour supporter l'antipathie. Celle-ci, l'antipathie, est le prix de ma rédemption.

ÉLOGE DE LA FAINÉANTISE

Miguel de Unamuno passe couramment pour se plaire dans le culte du paradoxe : nombre de lecteurs considèrent son originale façon de voir la vie et les hommes comme une attitude voulue, qu'il se serait composée à plaisir, dans le seul but d'agacer les bonnes gens qui pensent trop bourgeoisement. Une opinion semblable ne fait pas beaucoup d'honneur à ceux qui l'ont émise, car, s'il est un écrivain sincère, épris du vrai, passionné pour les grandes idées, même quand elles contrarient son propre idéal, c'est bien Unamuno : il va sans dire maintenant que, n'ayant pas la bosse du respect, il ne se gêne point pour prendre le contre-pied de l'opinion commune, laquelle est souvent plus soucieuse d'ordre et de quiétude qu'amoureuse de vérité ou de grandeur.

Un jour, ainsi que je l'ai déjà dit, peut-être pour se couler définitivement dans l'esprit des gens compassés et rigoristes, Unamuno ne s'est-il pas avisé de plaider la cause d'un vice qu'il considère comme très utile : la fainéantise? Dans un soliloque tout orné de jolis aperçus, il se propose de louer comme elle le mérite cette aimable calomniée ; il veut nous convaincre d'une vérité mal comprise, pour ne pas dire obscurcie, c'est que les paresseux sont indispensables au progrès scientifique. Et pourquoi pas, après tout? Pour s'exercer, l'activité humaine affecte les aspects les plus divers. Ne lui arrive-t-il pas de cacher souvent son effort sous une apparente paresse? C'est du moins ce qu'Unamuno a voulu nous persuader, avec beaucoup de logique, d'ailleurs. Nous donnons l'essentiel de ce curieux plaidoyer :

L'oisiveté facteur de civilisation.

Il y a des formes d'activité très intense qui peuvent s'exercer sous une apparente paresse.

Après tout, c'est aux paresseux, aux oisifs que l'on doit la civilisation. La civilisation a commencé le jour où un homme, ayant soumis un autre homme à l'esclavage en l'obligeant à travailler pour deux, le premier, enfin délivré de l'effort pour gagner son pain, put contempler les étoiles et se demander :

— Pourquoi tournent-elles ainsi? pourquoi sont-elles ici maintenant? pourquoi seront-elles là-bas tout à l'heure?

Dans ma ville natale, à Bilbao, on a un certain culte pour l'activité, pour le travail, et cependant il y a beaucoup de flâneurs — comme il est naturel qu'il y en ait dans une ville si laborieuse. Mais ces flâneurs, pour faire croire qu'ils travaillent, ont l'air toujours pressé, quand ils passent dans les rues. Lorsque vous en voyez un qui marche à toute vapeur, bousculant tous les gens qu'il croise, vous pouvez être certain que c'est un paresseux. Il veut faire croire qu'il est très occupé.

Si, dans quelques peuples travailleurs, surgissent certaines formes élevées de la culture, dans l'art, dans la science, dans les lettres, ce n'est pas précisément parce qu'ils sont plus travailleurs, mais parce qu'ils comptent plus d'oisifs, plus de paresseux. Un certain nombre de paresseux sont nécessaires au développement d'une haute culture. Les bourdons forment l'aristocratie de la ruche.

Le travail pour le travail.

Nombre de gens censurent ceux qui ne se proposent pas un but dans la vie ; mais eux, à leur tour, ne

s'en proposent pas un non plus ; ils travaillent pour travailler, pour ne pas s'ennuyer. Une fois, dans un cercle dont je faisais partie, on critiquait quelqu'un quand un assistant prit sa défense en disant : « Ce qu'on ne peut nier, après tout, c'est qu'il soit un homme très travailleur. Il est toujours à étudier... » Mais un autre lui répliqua aussitôt : « Évidemment, il n'a pas autre chose à faire ! »

Une chose qui m'a toujours indigné, c'est la fameuse fable de la cigale et la fourmi. L'égoïsme et l'inhumanité de celle-ci sont bien manifestes : car le fait est que, tandis qu'elle travaillait, elle se récréait avec le chant de la cigale.

Je ne sais qui a dit : « Les plus grandes prouesses du courage sont filles de la peur » ; et si personne ne l'a dit avant, moi je le dis, et c'est la même chose. On peut dire de même que les efforts les plus féconds de l'esprit humain sont fils de la paresse, de la fainéantise. L'homme travaille pour s'éviter du travail, il travaille pour n'avoir pas à travailler. Car c'est incroyable le nombre de travaux auxquels l'homme se soumet pour ne point travailler.

Et puis après tout qui sait ce que c'est que de travailler ou de ne pas travailler?

L'art de consommer.

Pour qu'un peuple se civilise et pour qu'il augmente sa culture, il importe plus qu'il apprenne à consommer qu'à produire. J'ai un ami très cultivé, de goûts très raffinés, à la fois délicat et subtil, qui passe sa vie à voyager, à lire, à entendre de la musique, à visiter des musées, etc. Quand on lui jette à la face son apparente inutilité en lui disant : « Et vous, qu'est-ce que vous produisez? » il répond, imperturbable : « Moi? Je ne produis pas, je consomme. »

Et quand on lui demande s'il n'écrit pas : « Non, répond-il, je n'écris point. Mais j'admire ceux qui écrivent bien. Mon métier, c'est celui d'admirateur, ou, si vous voulez, de lecteur. » Or, cet homme pousse les autres à l'activité et il en a orienté plus d'un. Ses conversations sont un enchantement et un excitant. Moi du moins je lui dois beaucoup.

Le fainéant Socrate.

Et Socrate? qu'était-il de plus qu'un fainéant? On n'a pas souvenir d'une seule œuvre de sculpture laissée par lui, bien qu'il ait été sculpteur. S'il n'écrivit jamais rien, je tiens pour moi que ce fut par fainéantise, pour n'avoir pas la peine de saisir la plume. Le temps qu'il aurait pu employer à écrire, il l'employait à rêver, en quête d'un jeune homme avec qui causer de tout le divin, de tout l'humain. S'il vivait de nos jours, vous le verriez constamment dans quelque café, en train de bavarder avec d'autres fainéants comme lui. Et combien de Socrates ne meurent-ils pas sans que nous sachions rien de leur énorme labeur, faute d'un Platon ou d'un Xénophon qui nous le conserve par écrit !

LE PROBLÈME DE LA DESTINÉE

Le problème de la destinée inquiète peu ceux qui n'en ont jamais compris l'importance et la haute valeur, et dont la sagesse, faite de modération dans la pensée et dans les actes, s'accommode sans peine de la banale réalité, de toutes les torpeurs quotidiennes, sans chercher au delà quoi que ce soit de vivifiant et d'exaltant pour la conscience. Miguel de Unamuno se passionne au contraire pour toutes les illusions spirituelles au travers desquelles il voit poindre le mirage réconfortant d'une survie. Ce n'est pas qu'il ne se laisse jamais visiter par le doute, et qu'une intime tragédie ne se déroule parfois dans son âme, mettant aux prises les aphorismes décourageants de la raison et le « désir de persévérer dans son être » si souvent proclamé par Spinoza. Seulement, Unamuno fait sienne la maxime d'Obermann : *« L'homme est périssable. — Il se peut; mais périssons en résistant, et, si le néant nous est réservé, ne faisons pas que ce soit une justice ». On en pressent toutes les conséquences pour la théorie de l'écrivain sur notre destinée, sur le « problème pratique », théorie qui néglige et dédaigne toutes les affirmations rationalistes afin de chanter comme le seul but digne de l'homme la soif d'immortalité.*

Le sentiment tragique de la vie.

Un pédant, voyant Solon pleurer la mort de son fils, lui dit : « Pourquoi pleures-tu ainsi, si cela ne sert à rien? » Et le sage de lui répondre : « Mais

pour cela précisément, parce que cela ne sert à rien. » Il est clair que pleurer sert à quelque chose, ne serait-ce qu'à notre soulagement; mais on voit bien le sens profond de la réponse de Solon à l'impertinent. Je suis convaincu que nous résoudrions beaucoup de choses si, sortant tous dans la rue et mettant en lumière nos peines (qui formeraient alors une seule peine commune), nous nous mettions à les pleurer en commun et à crier vers le ciel et à appeler Dieu. Ce qu'il y a de plus sacré dans un temple, c'est que c'est le lieu où l'on va pleurer en commun. Un *Miserere* que chante en commun une multitude fouettée par le destin vaut autant qu'une philosophie. Il ne suffit pas de soigner la peste, il faut savoir la pleurer. Oui, il faut savoir pleurer! C'est peut-être la suprême sagesse. Pourquoi? Demandez-le à Solon.

Il y a quelque chose que, faute d'un autre nom, nous appellerons le sentiment tragique de la vie, qui entraîne après soi toute une conception de la vie même et de l'univers, toute une philosophie plus ou moins formulée, plus ou moins consciente. Et ce sentiment, non seulement peuvent l'avoir et l'ont des individus, mais aussi des peuples entiers. Et ce sentiment, plus qu'il ne jaillit des idées, détermine celles-ci, même quand ces idées réagissent sur lui en le corroborant. Parfois il peut provenir d'une maladie adventice, d'une dyspepsie, par exemple; mais d'autres fois il est constitutionnel. Et il ne sert de rien de parler, comme nous le verrons, d'hommes sains et malades. A part que nous n'avons pas de notion de la santé qui serve de norme, personne n'a prouvé que l'homme doive être naturellement joyeux. Il y a plus : l'homme, par ce fait qu'il est homme, qu'il a conscience, est déjà, par rapport à un âne ou à un crabe, un animal malade. La conscience est une maladie.

Il y a eu, parmi les hommes en chair et en os, des exemples typiques de ceux qui ont le sentiment tragique de la vie. Je me rappelle maintenant Marc-Aurèle, Saint Augustin, Pascal, Rousseau, *René*, *Obermann*, Thomson, Léopardi, Vigny, Lenau, Kleist, Amiel, Quental, Kierkegaard, tous hommes chargés de sagesse bien plus que de science.

Il y aura bien quelqu'un pour croire que l'un quelconque de ces hommes adopta son attitude — comme si on pouvait adopter une attitude de ce genre comme on adopte une posture du corps ! — pour attirer l'attention ou peut-être pour flatter les puissants ou même ses chefs, car il n'est rien de plus sot que l'homme quand il se met à supposer des intentions étrangères. Mais *honni soit qui mal y pense !*

Le Paradis perdu.

Peut-être les réflexions que je fais paraîtront-elles avoir un caractère morbide. Morbide? Mais qu'est-ce que la maladie? Qu'est-ce que la santé?

Et peut-être que la maladie elle-même est la condition essentielle de ce que nous appelons progrès, et le progrès lui-même une maladie.

Qui ne connaît la tragédie mythique du Paradis? Nos premiers parents vivaient dans celui-ci en état de parfaite santé et de parfaite innocence. Jahwé leur permettait de manger les fruits de l'arbre de vie ; il avait tout créé pour eux ; il leur défendit seulement de toucher à l'arbre de la science du bien et du mal. Mais eux, tentés par le serpent, modèle de prudence suivant le Christ, goûtèrent le fruit de l'arbre de la science du bien et du mal. Alors ils furent sujets à toutes les maladies et à celle qui est le couronnement et l'achèvement de toutes, la mort ;

et au travail, et au progrès. Car, selon cette légende, c'est dans le péché originel que le progrès aurait sa racine. Ainsi la curiosité de la femme, d'Eve, la créature la plus soumise aux nécessités organiques et conservatrices, entraîna la chute et, avec la chute, la rédemption, qui nous mit dans le chemin de Dieu, nous permettant d'aller à Lui, d'être en Lui.

D'après une autre version de notre origine.

Voulez-vous une autre version de notre origine? Soit. Suivant celle-ci, l'homme n'est en réalité qu'une espèce de gorille, orang-outang, chimpanzé ou quelque chose de semblable. Un jour un singe anthropoïde eut pour progéniture un être qui, au point de vue strictement animal, ou zoologique, était malade, vraiment malade ; or, cette maladie devint, outre un signe de faiblesse, un avantage pour la persistance, pour l'existence. Le seul mammifère vertical, l'homme, finit par se tenir droit. La station droite l'affranchit du besoin de s'appuyer sur les mains pour marcher ; il put ensuite opposer le pouce aux quatre autres doigts, il parvint à saisir les objets et put se fabriquer des ustensiles ; car on sait que les mains sont de grandes forgeuses d'intelligence. Et cette même attitude donna aux poumons, à la trachée, au larynx et à la bouche l'aptitude au langage articulé ; et la parole est intelligence. Et cette position faisant aussi que la tête est placée verticalement sur le tronc, elle permit d'avoir plus de poids et un plus grand développement à celle-ci, qui est le siège de la pensée. Mais cela nécessitait des os pelviens plus résistants et plus durs que dans les espèces où le tronc et la tête reposent sur les quatre extrémités ; et alors la femme, auteur de la chute selon la Genèse, dut, dans l'enfantement,

donner issue, entre des os plus durs, à un être de tête plus grosse. C'est ainsi que Jahwé la condamna, pour avoir péché, à enfanter dans la douleur.

L'homme est un être malade.

Le gorille, le chimpanzé, l'orang-outang et leurs congénères doivent considérer l'homme comme un pauvre animal malade, qui emmagasine même ses morts. Pourquoi?

Et cette maladie première, et toutes les maladies qui s'ensuivent, ne sont-elles donc pas le principal élément du progrès? L'arthritisme, par exemple, infecte le sang, y introduisant des cendres, des scories d'une imparfaite combustion organique ; mais cette impureté même ne rend-elle pas par hasard ce sang plus excitant? Ce sang impur, et précisément à cause de son impureté, ne provoque-t-il donc pas une cérébration plus aiguë? L'eau chimiquement pure est impotable. Et le sang physiologiquement pur, n'est-il peut-être pas inapte également au travail cérébral chez le mammifère vertical, qui ne vit que de la pensée?

L'histoire de la médecine, d'autre part, nous enseigne que le progrès ne consiste pas tant à expulser de nous-mêmes les germes de la maladie, ou plutôt les maladies elles-mêmes qu'à les adapter à notre organisme, l'en enrichissant parfois, à les macérer dans notre sang. Quelle autre chose signifient la vaccination et tous les sérums, et quelle autre chose signifie l'immunisation par le cours du temps?

Si cette question de la santé n'était pas une catégorie abstraite, quelque chose qui ne rentre pas dans les faits donnés, nous pourrions dire qu'un homme parfaitement sain ne serait pas un homme, mais un animal irrationnel. Irrationnel faute de

quelque maladie qui anime sa raison. Et c'est une véritable maladie, et tragique certes, que celle qui nous donne l'appétit de connaître, par goût de la connaissance même, et pour la volupté de savourer le fruit de l'arbre de la science du bien et du mal.

« Tous les hommes tendent naturellement à connaître » ; ainsi commence la Métaphysique d'Aristote, et, depuis lors, on a répété des milliers de fois que la curiosité ou le désir de savoir qui, suivant la Genèse, poussa notre première mère au péché, est l'origine de la science.

Le duel entre la vie et la raison.

L'accord et l'harmonie ne peuvent persister entre la raison et la vie, entre la philosophie et la religion. Et la tragique histoire de la pensée humaine n'est au fond que celle d'une lutte entre la raison et la vie, celle-là s'efforçant de rationaliser celle-ci en la faisant se résigner à l'inévitable, à la mortalité ; celle-ci, la vie, s'efforçant de vitaliser la raison en l'obligeant de servir d'appui à ses aspirations vitales. Et c'est l'histoire de la philosophie, inséparable de l'histoire de la religion.

Le sentiment du monde, de la réalité objective, est nécessairement subjectif, humain, anthropomorphique. Et toujours, en face du rationalisme, se lèvera le vitalisme ; toujours la volonté se dressera contre la raison. D'où le rythme de l'histoire de la philosophie et la succession de périodes où la vie s'impose en produisant des formes spiritualistes, et d'autres où la raison s'impose en produisant des formes matérialistes, bien que l'une et l'autre de ces formes de croyances se déguisent parfois sous d'autres noms. Ni la raison ni la vie ne se donnent jamais pour vaincues.

Comme le penseur, malgré tout, ne laisse pas d'être homme, il met la raison au service de la vie, qu'il le sache ou non. La vie trompe la raison et la raison trompe la vie. La philosophie scolastico-aristotélicienne, au service de la vie, forgea un système téléologico-évolutionniste de métaphysique, en apparence rationnel, qui pût servir d'appui à notre aspiration vitale. Cette philosophie, base du surnaturalisme orthodoxe chrétien, soit catholique soit protestant, n'était au fond qu'une ruse de la vie pour obliger la raison à l'appuyer. Mais celle-ci l'appuya tant qu'elle finit par la pulvériser.

J'ai lu que l'ex-carmélite Hyacinthe Loyson disait qu'il pourrait se présenter tranquillement à Dieu, parce qu'il était en paix avec sa conscience et avec sa raison. Avec quelle conscience? avec la conscience religieuse? Alors je ne comprends pas. Car on ne peut servir deux maîtres, et moins que jamais lorsque ces deux maîtres, bien qu'ils signent des trêves et des armistices et des compromis, sont ennemis parce que leurs intérêts sont opposés.

Il ne manquera pas quelqu'un pour répondre à tout cela que la vie doit se soumettre à la raison ; à quoi nous répondrons que personne ne doit ce qu'il ne peut, et la vie ne peut se soumettre à la raison. « Elle le doit, donc elle le peut », répliquera quelque kantien. Et nous lui contre-répliquerons : « Elle ne le peut, donc elle ne le doit. » Et elle ne le peut pas parce que le but de la vie est de vivre et non de comprendre.

La salvatrice incertitude.

Rigoureusement parlant, ce n'est pas que la raison nous conduise au scepticisme. Non ! La raison ne me conduit ni ne peut me conduire à douter de

son existence ; mais où la raison me conduit, c'est au scepticisme vital ; mieux encore, à la négation vitale ; non pas à douter, mais à nier que ma conscience survive à ma mort. Le scepticisme vital vient du choc entre la raison et le désir. Et de ce choc, de cette étreinte entre le désespoir et le scepticisme, naît la sainte, la douce, la salvatrice incertitude, notre suprême consolation.

Dans un recoin, le plus caché de son esprit, sans qu'il le sache peut-être lui-même, celui qui pense qu'avec sa mort finissent pour toujours sa conscience personnelle et sa mémoire, dans ce recoin, il lui reste une ombre, une ombre vague, l'ombre d'une ombre d'incertitude, et tandis qu'il se dit : « Allons ! il faut vivre cette vie passagère, puisqu'il n'y en as pas d'autre ! » le silence de ce recoin caché lui dit : « Qui sait? » Il croit ne pas l'entendre, mais il l'entend tout de même. Et dans un repli de l'âme du croyant qui garde le plus de foi dans la vie future, il y a aussi une voix étouffée, voix d'incertitude, qui lui chuchote à l'ouïe spirituelle : « Qui sait?... » Ces voix sont peut-être comme le bourdonnement d'un insecte quand le vent mugit dans les arbres de la forêt ; nous ne nous rendons pas compte de ce bourdonnement, et cependant, joint au fracas de la tourmente, il arrive jusqu'à notre oreille. Sinon, comment pourrions-nous vivre sans cette incertitude?

Le « Cela est-il? » et le « Cela n'est-il pas? » sont les bases de notre vie intime. Peut-être y a-t-il un rationaliste qui n'a jamais vacillé dans sa conviction de la mortalité de l'âme, et un vitaliste qui n'a jamais vacillé dans sa foi en l'immortalité ; mais cela veut dire seulement que, de même qu'il y a des monstres, il y a aussi des stupides affectifs ou de sentiment, si intelligents qu'ils soient, et des stupides

intellectuels, pour si grande que soit leur vertu. Mais je ne puis croire ceux qui m'assurent que jamais, pas même durant l'espace d'un rapide clin d'œil, ni dans les heures de solitude ou de tourment, cette rumeur de l'incertitude n'a effleuré leur conscience. Je ne comprends pas les hommes qui me disent n'avoir jamais été tourmentés par la perspective de l'au delà de la mort, ni par l'inquiétude de leur propre anéantissement ; et pour ma part je ne veux pas mettre la paix entre mon cœur et ma tête ; j'aime mieux qu'ils luttent entre eux.

LA FOI RELIGIEUSE

Miguel de Unamuno est un catholique, mais un catholique dont l'audace religieuse libère la foi de toutes les timidités : son credo n'a jamais asservi, ni ligoté sa pensée, il ne l'a jamais gêné dans sa recherche mystique. Pour bien définir la qualité de sa croyance, il montre que le problème de l'immortalité et du salut de l'âme, tel qu'il est posé par la religion, ne peut satisfaire la raison raisonnante : du reste, il avoue que la théologie dogmatique n'a point pour but de convaincre l'homme par des vérités plus ou moins rationnelles. La raison est une ennemie de la foi; quand on la consulte pour lui demander un appui dans l'explication du sens religieux, on se heurte à un mur sur lequel ne viennent se projeter que les reflets de la vérité scientifique et de la froide sagesse matérialiste. C'est dire qu'Unamuno est un catholique de sentiment. Il traite librement le dogme; il ne laisse pas enfermer son esprit dans une formule étroite, qui l'empêcherait de voir au delà du catholicisme les aspects divers du sentiment religieux. Mais le principe sur lequel il a fondé sa manière de voir, dans le domaine mystique, c'est que le cœur seul fait la foi : le sentiment est ici le maître de la raison.

Dieu.

Ce n'est point par la voie de la raison qu'on arrive au Dieu vivant, au Dieu humain, mais par celle de l'amour et de la souffrance. La raison nous éloigne plutôt de lui. Il n'est pas possible de le connaître

pour l'aimer ensuite ; il faut commencer par l'aimer, par le désirer, par avoir faim de lui, avant de le connaître. La connaissance de Dieu procède de l'amour de Dieu, et c'est une connaissance qui n'a rien, ou peu de chose, de rationnel. Dieu est indéfinissable. Vouloir le définir, c'est prétendre le limiter dans notre pensée, c'est-à-dire le tuer. Quand nous essayons de le définir, c'est le néant qui surgit devant nous.

Dans la prétendue théodicée rationnelle, l'idée de Dieu n'est qu'une hypothèse, telle que l'idée de l'éther, par exemple.

Celui-ci en effet, l'éther, n'est qu'une entité supposée et cette entité n'a de valeur qu'en tant qu'elle explique ce que, par elle, nous essayons de nous expliquer : la lumière, ou l'électricité, ou la gravitation universelle, et cela seulement parce que l'on ne peut s'expliquer ces faits d'une autre manière. Ainsi l'idée de Dieu est elle-même une hypothèse ; et elle n'a de valeur qu'en tant que, grâce à elle, nous nous expliquons ce que nous essayons de nous expliquer : l'existence et l'essence de l'Univers, et cela tant qu'elles ne peuvent s'expliquer d'une autre manière. Et comme en réalité nous ne nous l'expliquons ni mieux ni plus mal avec cette idée que sans elle, l'idée de Dieu, suprême pétition de principe, subit un échec.

Mais si l'éther n'est qu'une hypothèse pour expliquer la lumière, l'air, par contre, est une chose immédiatement sentie ; et bien que, par lui, nous ne nous expliquions pas le son, nous aurions toujours sa sensation directe, surtout celle de son défaut, dans les moments d'oppression, quand nous avons faim d'air. Et de la même façon, Dieu même, et non pas l'idée de Dieu, peut devenir une réalité immédiatement sentie ; et quoique nous ne nous expliquions

avec cette idée ni l'existence ni l'essence de l'Univers, nous avons parfois le sentiment direct de Dieu, surtout dans les moments d'oppression spirituelle. Et ce sentiment, — qu'on y porte attention, parce que c'est sur cela que repose tout ce qu'il y a de tragique en lui et que repose aussi le sentiment tragique de la vie, — c'est le sentiment de la faim de Dieu, du manque de Dieu. Croire en Dieu, c'est, en première instance, vouloir qu'il y ait un Dieu, c'est ne pouvoir vivre sans lui.

C'est l'amour qui crée la foi en Dieu...

Et on crée Dieu, c'est-à-dire Dieu se crée lui-même en nous par la compassion, par l'amour. Croire en Dieu, c'est l'aimer et le craindre avec amour, et on commence de l'aimer avant même de le connaître, et c'est en l'aimant qu'on finit par le voir et par le découvrir dans tout.

Ceux qui disent croire en Dieu, et qui cependant ne l'aiment ni ne le craignent, ne croient pas en lui, mais en ceux qui leur ont enseigné que Dieu existe, lesquels, à leur tour, ne croient pas non plus en lui. Ceux qui, sans passion de l'âme, sans angoisse, sans incertitude, sans doute, sans le désespoir dans la consolation, croient croire en Dieu, ne croient qu'en l'idée-Dieu, mais non en Dieu même. Et de même qu'on croit en Lui par amour, on peut y croire aussi par crainte, et même par haine, comme croyait en Lui ce voleur, Vanni Pucci, dont Dante nous dit que, de l'Enfer, il insultait Dieu avec des gestes honteux (*Inf.* xxv, 1, 3). Car les démons croient aussi en Dieu, et beaucoup d'athées.

N'est-ce donc pas une manière de croire en lui que cette furie avec laquelle le nient et même l'insultent ceux qui ne veulent pas qu'il existe, bien qu'ils

ne réussissent pas à croire en Lui? Ils veulent qu'il existe comme le veulent les croyants ; mais étant des hommes faibles et passifs ou méchants, en qui la raison a plus de pouvoir que la volonté, ils se sentent entraînés par elle, malgré une intime souffrance, ils se désespèrent et nient par désespoir, et, en niant, ils affirment ce qu'ils nient, et Dieu se révèle en eux en s'affirmant par la négation de lui-même.

A tout cela on me répliquera qu'enseigner que la foi crée son objet, c'est enseigner que cet objet ne l'est que pour la foi, qu'il manque de réalité objective en dehors de la foi même ; comme, d'autre part, soutenir qu'il faut la foi pour contenir ou pour consoler le peuple, c'est déclarer illusoire l'objet de la foi. Il est certain que croire en Dieu c'est, aujourd'hui, avant tout et par-dessus tout, pour les croyants intellectuels, vouloir que Dieu existe.

Vouloir que Dieu existe et se conduire et sentir comme s'il existait. Et, par ce chemin, en voulant son existence et en agissant conformément à ce désir, c'est ainsi que nous créons Dieu, c'est-à-dire que Dieu se crée en nous, c'est ainsi qu'il se manifeste, s'ouvre et se révèle à nous. Car Dieu vient à la rencontre de celui qui le cherche avec amour et par amour, mais il s'écarte de celui qui le cherche par froide raison non amoureuse. Dieu veut que le cœur se repose, et non la tête, quoique dans la vie physique dorme et se repose parfois la tête, et que le cœur soit aiguillonné par la veille ou le travail. Et ainsi la science sans amour nous éloigne de Dieu, et l'amour, même sans science et peut-être mieux sans elle, nous conduit à Dieu, et, par Dieu, à la sagesse. Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu !

Et si l'on me demande comment je crois en Dieu,

c'est-à-dire comment Dieu se crée en moi-même et comment il se révèle à moi, j'aurai occasion de faire sourire, peut-être, ou rire, ou se scandaliser celui à qui je le dirai.

Je crois en Dieu comme je crois en mes amis, parce que je sens le souffle de sa tendresse et sa main invisible et intangible qui m'attire, me porte et me presse, parce que j'ai la conscience intime d'une providence particulière et d'un esprit universel qui me trace mon propre destin. Et le concept de loi — qui n'est qu'un concept après tout ! — ne me dit ni ne m'enseigne rien.

Raison et imagination.

La raison est une force analytique, c'est-à-dire dissolvante, quand cessant d'agir sur la forme des intuitions, que ce soient celles de l'instinct individuel de conservation ou celles de l'instinct social de perpétuation, elle agit sur leur fond, sur leur matière même. La raison ordonne les perceptions sensibles qui nous donnent le monde matériel ; mais quand son analyse s'exerce sur la réalité des perceptions elles-mêmes, elle nous les dissout et nous enfonce dans un monde d'apparences, d'ombres sans consistance, parce que la raison, en dehors du formel, est nihiliste, anéantissante. Et le même terrible office s'accomplit lorsque, la tirant de son terrain propre, nous la portons à scruter les intuitions imaginatives qui nous donnent le monde spirituel. Car la raison annihile, et l'imagination *complète*, intègre ou totalise ; la raison tue par elle seule et c'est l'imagination qui donne la vie. S'il est certain que l'imagination par elle seule, en nous donnant une vie sans limites, nous conduit à nous confondre avec tout, et nous tue aussi en tant qu'individus, elle nous tue par

excès de vie. La raison, la tête, nous dit : rien ! l'imagination, le cœur, nous dit : tout ! Et entre rien et tout, le tout et le néant se fondant en nous, nous vivons en Dieu, qui est tout, et Dieu vit en nous qui, sans lui, ne sommes rien. La raison répète : vanité des vanités, et tout est vanité ! Et l'imagination réplique : plénitude des plénitudes, et tout est plénitude ! Et ainsi nous vivons la vanité de la plénitude, ou la plénitude de la vanité.

Et c'est si bien des entrailles de l'homme que s'élance ce besoin vital de vivre un monde illogique, irrationnel, personnel ou divin, que ceux qui ne croient pas en Dieu ou croient ne pas croire en Lui, croient en quelque dieu minime, ou bien en quelque minime démon, ou en un présage, ou en un fer à cheval qu'ils rencontreront au hasard des chemins et qu'ils garderont sur leur cœur pour qu'il leur porte bonheur et les défende de cette même raison dont ils s'imaginent être les fidèles et dévots serviteurs.

Notre Dieu.

Le Dieu dont nous avons faim est le Dieu que nous prions, le Dieu du *Pater noster*, de l'oraison dominicale ; le Dieu à qui nous demandons avant tout et par-dessus tout, sciemment ou non, de nous infuser la foi en Lui, de nous faire croire en Lui, de se faire Lui-même en nous ; le Dieu à qui nous demandons que son nom soit sanctifié, que sa volonté soit faite — sa volonté et non sa raison — sur la terre comme au ciel ; tout en sentant que sa volonté ne peut être que l'essence de notre volonté, le désir de persister éternellement.

Tel est le Dieu de l'amour, sans qu'il serve à rien

de nous demander comment il est ; que chacun consulte son cœur et laisse sa fantaisie le lui peindre dans les lointains de l'Univers, tandis qu'il nous regarde par ses millions d'yeux que sont les astres du ciel nocturne. Celui en qui tu crois, lecteur, celui-là est ton Dieu : celui qui a vécu avec toi et en toi, qui est né avec toi et fut enfant quand tu étais enfant, qui s'est fait homme en même temps que tu te faisais homme, qui se dissipe quand tu te dissipes; qui est ton principe de continuité dans la vie spirituelle, parce qu'il est le principe de solidarité entre tous les hommes et en chaque homme, et des hommes avec l'Univers, et qui est, comme toi, une personne. Et si tu crois en Dieu, Dieu croit en toi, et en croyant en toi, il te crée constamment. Car tu n'es au fond que l'idée que Dieu a de toi ; mais une idée vivante, comme étant une idée de Dieu vivant et conscient de soi, de Dieu conscience ; et en dehors de ce que tu es dans la société, tu n'es rien.

Raison, foi, espérance.

Non seulement on ne croit pas à la raison, ni même au-dessus ou au-dessous d'elle, mais on croit contre la raison. La foi religieuse, il faut le dire une fois de plus, n'est pas seulement irrationnelle, elle est contre-rationnelle. « La poésie est l'illusion avant la connaissance ; la religiosité, c'est l'illusion après la connaissance. La poésie et la religiosité suppriment le vaudeville de la sagesse mondaine de la vie. Tout individu qui ne vit pas poétiquement ou religieusement, est un sot. » Ainsi nous le dit Kierkegaard, le même qui nous dit aussi que le christianisme est une sortie désespérée. Et c'est ainsi, mais c'est grâce seulement à cette sortie désespérée que nous pouvons

arriver à l'espérance, à cette espérance dont l'illusion vitalisatrice (1) surpasse toute connaissance rationnelle, en nous disant qu'il y a toujours quelque chose d'irréductible à la raison. Et de celle-ci, de la raison, on peut dire ce qu'on a dit du Christ, que celui qui n'est pas avec elle est contre elle. Ce qui n'est pas rationnel est contre-rationnel : ainsi est l'espérance.

Par tout ce chemin nous arrivons toujours à l'espérance.

Hier, aujourd'hui et demain.

Le mystère de l'amour, qui est celui de la douleur, a une forme mystérieuse, qui est le temps. Nous attachons l'hier au lendemain avec des chaînes d'anxiété, et l'aujourd'hui n'est pas autre chose que l'effort de l' « avant » pour devenir l' «après». L'aujourd'hui est un point qui, mal défini, se dissipe, et cependant en ce point est toute l'éternité, substance du temps.

Tout ce qui a été ne peut être autrement qu'il ne fut, et tout ce qui est ne peut être autrement qu'il n'est ; le possible reste toujours relégué dans l'avenir, seul règne de la liberté, où l'imagination, puissance créatrice et libératrice, véritable chair de la foi, se meut avec aisance.

L'amour et l'espérance.

L'amour regarde et tend toujours vers l'avenir, parce que son œuvre est l'œuvre de notre perpétuation ; le propre de l'amour est d'espérer ; seules

(1) On excusera ce néologisme : l'espagnol dit *vitalizadora*, et ce terme est trop précis pour qu'on puisse le remplacer par un équivalent.

les espérances le maintiennent. Et à mesure que l'amour voit se réaliser son aspiration, il s'attriste et découvre que ce à quoi il tendait n'est pas sa fin, mais bien un appât posé par Dieu pour l'entraîner à l'œuvre, que sa fin est au delà, et il recommence alors sa fatigante carrière d'illusions et de désillusions à travers la vie. Et il va, changeant en souvenirs ses espérances déçues, et tirant de ces souvenirs de nouvelles espérances. La mine qui contient les visions de notre avenir se trouve dans les souterrains de notre mémoire ; c'est avec des souvenirs que l'imagination nous forge des espérances. L'humanité est comme une adolescente surchargée de désirs, affamée de vie, assoiffée d'amour, qui tisse ses jours de songeries, et espère, espère toujours, espère sans cesse l'amant éternel, qui, lui ayant été destiné dans le passé le plus lointain (bien avant le temps de ses souvenirs les plus reculés, avant même celui de sa naissance) doit vivre avec elle et pour elle jusque dans un avenir allant au delà de ses plus lointaines espérances, jusqu'à la tombe. Et le souhait le plus charitable qu'on puisse faire pour cette énamourée, comme pour l'adolescente qui attend toujours son amant, c'est que les douces espérances du printemps de sa vie se changent, dans son hiver, en souvenirs plus doux encore et en souvenirs dont naîtront de nouvelles espérances. Quel suc de tranquille félicité, de résignation au destin doit nous donner, pendant nos jours de soleil plus court, le souvenir des espérances qui ne se sont pas réalisées et qui, pour ne s'être pas réalisées, conservent toute leur pureté !

L'amour espère, il espère toujours sans se fatiguer jamais d'espérer ; et l'amour de Dieu, notre foi en Dieu, c'est avant tout l'espoir en Lui. Dieu ne meurt pas, et qui espère en lui vivra toujours. Et

notre espérance fondamentale, la racine et la tige de toutes nos espérances, c'est l'espoir en la vie éternelle.

L'espérance forme de la foi.

Et si la foi est la substance de l'espérance, celle-ci est à son tour la forme de la foi. Avant de nous donner l'espoir, la foi est une foi informe, chaotique, vague, potentielle, elle n'est que la possibilité de croire, le désir de croire. Mais il faut croire en quelque chose, et on croit en ce qu'on espère, on croit en l'espérance. On se souvient du passé, on connaît le présent, on ne croit qu'en l'avenir. Croire ce que nous n'avons pas vu, c'est croire ce que nous verrons. La foi est donc, je le répète, la foi en l'espérance ; nous croyons ce que nous espérons.

L'amour nous fait croire en Dieu, en qui nous espérons, et de qui nous espérons la vie future ; l'amour nous fait croire en ce que crée pour nous le rêve de l'espérance.

La foi est notre aspiration vers l'éternel, vers Dieu, et l'espérance c'est le besoin de Dieu, de l'éternel, de notre divinité, qui vient à la rencontre de notre foi et nous élève. L'homme aspire à Dieu par la foi, et lui dit : « Je crois ; donne-moi, Seigneur, en quoi croire ! » Et Dieu, sa divinité, lui envoie l'espoir en une autre vie afin qu'il croie en elle. L'espérance est la récompense de la foi. Seul celui qui croit espère vraiment, et seul croit celui qui vraiment espère. Nous ne croyons que ce que nous espérons, nous n'espérons que ce que nous croyons.

CONSIDÉRATIONS SUR LA FEMME

M. Vergara Biedman avait publié dans un journal sud-américain un article très élogieux sur les vertus de la femme argentine; Unamuno lui répondit par un article sur la femme en général, et la femme espagnole en particulier, dont nous donnons ci-après la plus grande partie :

Ce que M. Vergara Biedma dit de la femme argentine est exactement ce que disent dans tous les pays, de leurs femmes respectives, les hommes galants et estimés d'elles. C'est la rhétorique obligée ; cela est de toujours et de partout ; ce sont les lieux communs à la louange de la femme, d'où qu'elle soit. Les vertus qui égaient, parfument en réchauffant et colorant le foyer, nous avons entendu tout cela déjà mille fois, et à force de l'entendre, cela sonne à nos oreilles, comme la pluie au printemps. Je ne souris pas de l'ingénuité de M. Vergara, comme il le suppose. Je ne souris d'aucune ingénuité, et cela n'en est pas une.

Laissant de côté les aimables et vagues généralités, il dit que là-bas, dans l'Argentine, et principalement dans les classes cultivées, l'adultère est quelque chose d'exceptionnel et de très rare. Je le crois sans qu'il en jure. Je le crois comme le croirait tout savant européen — je certifie que je ne suis pas savant, mot bien laid, et je ne certifie pas que je sois

européen — quelqu'un de ces savants européens dont M. Vergara se fait une idée aussi divertissante que fantastique. N'importe quel savant européen le croira et aussi tout européen qui connaît le monde, et il le croira pour la raison bien simple que l'adultère est ici même, en Europe, beaucoup plus rare et exceptionnel que ne peuvent le croire les Américains qui voient l'Europe à travers les romans français ou les déformations littéraires.

Je crois que l'adultère est en Espagne plus rare que dans les autres nations de l'Europe, et cependant il ne m'arrivera jamais de fonder là-dessus la supériorité de la femme espagnole sur les femmes des autres nations. Ce n'est pas que je croie que l'adultère n'est pas un mal.

Ici, en Espagne, j'entends faire l'apologie de notre femme presque dans les mêmes termes qu'emploie M. Vergara Biedma pour faire l'apologie de la femme dans son pays.

Une femme peut être une épouse fidèle et aimante, être bonne maîtresse de maison, souveraine de son foyer, très dévouée à ses enfants, et être cependant une citoyenne imparfaite et un élément de stagnation sociale. C'est parmi les femmes les plus honorables et les plus chargées de vertus, vertus que leur confesseur leur inculque, qu'on rencontre habituellement les esprits les plus mesquins et les plus pitoyablement attachés à la terre.

Il n'y a rien dont on doive plus se défier que de la prétendue religiosité de la femme. Elle va à la messe comme elle va au théâtre, et elle règle ses dévotions sur la loi de la mode. Dans les pays catholiques, c'est pour être de bon ton. Elle joue au jeu masculin des comités et des assemblées en formant des associations où l'une remplit le rôle de présidente et l'autre celui de secrétaire. Et elle a coutume de porter dans

ces sociétés et confréries toute la mesquinerie étroite d'un esprit borné.

Il ne suffit pas que la religiosité d'une femme — ou d'un homme — soit sincère pour qu'elle mérite nos éloges. Chez beaucoup de Boschimans, le fétichisme, lui aussi, est sincère!

Vient ensuite le lieu commun de la charité, c'est ainsi qu'on appelle le sport de la bienfaisance. Je connais un pays où la majorité des dames de la bonne société passent une grande partie de leur temps à ce qu'elles appelent « la conférence », accordant des secours aux nécessiteux et visitant les pauvres, s'adonnant enfin à la bienfaisance. C'est leur manière de se divertir, qu'elles combinent avec d'autres distractions, organisant des loteries, des kermesses ou des représentations théâtrales au bénéfice de tel ou tel asile. On appelle cela charité et l'on dit de ces dames qu'elles sont charitables.

Je ne sais pas ce qui se passe, là-bas, dans les sociétés où, sous le manteau de la religion, les femmes jouent à la bienfaisance, mais je sais qu'ici elles exigent d'un pauvre meurt-de-faim le billet de communion, avant de satisfaire sa faim, que, dans les asiles, il y a des vieillards qui tombent malades parce que les religieuses les obligent à se lever trop tôt pour aller à la messe, et que les Enfants de Marie retirent le litre de lait ou le kilo de pain à celui ou à celle dont elles apprennent qu'il ou elle ne s'acquitte pas de ses devoirs chrétiens. Et il n'est pas rare qu'elles mettent les commandements de leur Sainte Mère l'Eglise au-dessus des commandements de la Loi de Dieu et qu'elles estiment le fait de ne pas entendre la messe un péché plus grave, chez une servante, que celui de mentir à sa maîtresse ou de faire danser l'anse du panier.

Et ces dames si bienfaisantes, présidentes ou secrétaires de telle ou telle société, ces femmes ornées de toutes les vertus du foyer découvrent leur manque de charité quand il s'agit de juger les défauts d'autrui, de souffrir patiemment les faiblesses des autres femmes, de fréquenter qui s'est laissé entraîner dans ce qu'on nomme une chute.

La mesquinerie de l'esprit est, chez nos femmes, les Espagnoles, le corrélatif du manque d'ambitions nobles et élevées chez les hommes. A des hommes irréligieux, je veux dire à des hommes superficiels qui repoussent les plus profondes inquiétudes spirituelles et qui réduisent leur désir à acquérir la fortune ou la renommée, quand ce n'est pas de passer leur vie sans cassement de tête, à de tels hommes correspondent des femmes fétichistes. Quand le mari n'a pas de plus haute ambition que celle d'être ministre ou millionnaire, jugez quelle peut être la plus haute ambition de la femme ?

Du reste, sans que tout cela ait rien à voir avec l'honnêteté. Il n'est pas nécessaire d'être une Dalila pour couper les cheveux à Samson. A plus d'un Samson lui a coupé, non la chevelure, mais les ailes, sa propre femme, sa femme fidèle et affectueuse, une épouse modèle pour la fidélité et la soumission, pour la tendresse et pour tout ce que nous appelons vertus domestiques. Et en revanche plus d'une Dalila a été une source d'énergie, d'ambition et de hautes aspirations pour quelque Samson.

Nous faisons de la femme un grand enfant. Elle lit des puérilités, elle apprend des puérilités, elle répète des puérilités et de puérilités elle vit. Il suffit de voir quels sont les écrivains préférés des femmes. Le type de littérateur qu'on appelle confesseur laïque des femmes est le type le plus ridicule qu'on puisse

trouver. Qu'est-ce qu'une jeune fille doit lire ? me demandait un jour un ami, et je lui répondis ce que je réponds à ceux qui me demandent ce que doit lire un enfant : Les mêmes choses que lit son père !

Quand un père cache un livre pour que ses filles ne le lisent point, neuf fois sur dix il insulte ainsi ses filles, non l'auteur du livre. Et l'autre fois, la dixième, il se rabaisse lui-même en lisant des livres semblables.

Je terminerai par un souvenir évangélique. Tout le monde sait avec quelle douceur et quelle indulgence le Christ traita la femme adultère, et l'on sait aussi ce qu'il disait de Madeleine : « qu'il lui serait beaucoup pardonné pour avoir beaucoup aimé ». Il convient de ne pas oublier, à côté de cela, la dureté avec laquelle, suivant le quatrième évangile, il traita sa propre mère quand elle annonçait, aux noces de Cana, que le vin manquait ; et qu'il lui répondit : « Qu'y a-t-il de toi à moi, ô femme ? » Et, dans une autre occasion, quand sa mère s'en alla le chercher suivie de ses frères, qui le disaient fou, et qu'on lui annonça que sa mère et ses frères étaient là à l'attendre, il répondit : « C'est vous qui êtes ma mère et mes frères, vous tous qui écoutez ma parole ». Et cependant il s'agissait, dans l'un et l'autre cas, de sa mère, le modèle séculaire de toutes les vertus.

LA FEMME DE LETTRES

Une lectrice sud-américaine, désireuse de se consacrer au métier des lettres, avait sollicité l'avis d'Unamuno, qui lui répondit par un article dont on trouvera ci-dessous la plus grande partie. Dans son préambule il disait nettement que la position d'une femme se destinant aux lettres lui paraissait très difficile et très délicate, parce que « la civilisation, avec tout ce qu'elle a de bon et de mauvais, est éminemment masculine ». Pour lui, le champ d'action de la femme est dans la vie domestique, et non dans la civilisation, « qui est la civilité, la vie civile. Cette vie civile a des origines militaires et une constitution politique, et l'armée est masculine comme est masculine la politique. La femme n'a été ni guerrière ni citoyenne ».

La langue littéraire est un produit de la civilisation. Remarquez bien, Mademoiselle, que je dis la langue littéraire. Je le fais pour l'opposer en quelque sorte à la langue populaire, vulgaire, courante, domestique. Il est évident que la langue qui sert à rédiger les lois, les dogmes religieux, les documents publics, les œuvres d'art et de science jaillit de la langue dont se servent les amoureux pour se dire des tendresses, les époux pour se quereller, et chacun pour demander son déjeuner : mais dans ce que cette langue littéraire a de particulier, elle est le produit d'une

civilisation surtout masculine. Vous devrez donc vous servir d'un instrument fait par des hommes pour des hommes.

Ce que je trouve de pire dans le mouvement qu'on nomme féministe, c'est que les femmes entraînées par lui protestent contre les hommes en hommes et non en femmes et qu'elles prétendent s'opposer aux abus évidents et aux brutalités de ces derniers en se servant d'armes masculines, faites par des hommes, et pour des hommes. Elles jouent, par exemple, au système représentatif et démocratique, qui est un système éminemment masculin. La démocratie représentative est un fruit de l'esprit grégaire de l'homme, de son instinct d'animal vivant en troupeau. Et il me semble que la femme est plus radicalement indépendante et beaucoup moins moutonnière, malgré les apparences.

Vous aurez donc à vous servir d'un instrument étranger. Pour une femme, écrire en vue du public et dans une langue littéraire masculine, c'est quelque chose comme porter pantalon. Car la langue littéraire est « pantalonique ». Et de fait il y a eu plusieurs cas où les femmes écrivains ont fini par s'habiller en hommes... Il est évident qu'il reste toujours un recours : celui de modifier la langue littéraire et de la faire féminine. J'entends bien cela. Mais je dois vous dire que c'est bien plus difficile que vous ne vous le figurez, et que je le considère même comme impossible pour une seule femme. C'est dans les lettres privées, où la langue et le style sont plus familiers, que la femme triomphe comme écrivain. Le génie de M^{me} de Sévigné est le génie purement féminin. Les lettres de sainte Thérèse sont un bon exemple. Cette femme admirable, sainte Thérèse, eut une langue littéraire et pourtant féminine ; mais c'est une merveille dont je parlerai une autre fois. Toutes les œuvres de sainte

Thérèse paraissent être des lettres; toutes s'adressent personnellement à celui qui la lit, à une personne, à chacun des lecteurs et non à l'ensemble. Et c'est qu'en réalité toute son œuvre fut une continuelle correspondance privée et amoureuse avec son Dieu, avec le Jésus de Thérèse.

Il y a une autre chose dont vous aurez à tenir compte : de même que la femme s'habille plutôt pour les autres femmes que pour les hommes, de même, quand elle se met à écrire en vue du public, elle écrit plutôt pour les hommes que pour les autres femmes. La femme, en effet, s'habille surtout pour les autres femmes. Quand elle va au théâtre ou à la promenade, c'est pour voir comment sont vêtues ses amies et connaissances, pour critiquer leurs robes et leurs coiffures, et pour être admirée par elles. Le jugement des autres femmes lui importe plus sur ce point que celui de son fiancé ou de son mari, et l'on n'a point souvenir d'un exemple où la femme se soit habillée suivant le goût de son fiancé, si amoureuse qu'elle fût de lui, si, en agissant de la sorte, elle avait dû paraître désuète ou ridicule aux yeux de ses compagnes.

Comme elle s'habille pour les autres femmes et non pour les hommes, pas même pour celui qu'elle aime le plus, ainsi quand elle écrit, elle écrit pour les hommes et elle sacrifie les critiques de ses compagnes à l'éloge d'un homme qu'elle estime intelligent. Le public que la femme écrivain aspire à conquérir est un public masculin, non un public féminin. Nous ne parlerons pas ici de ces dames et demoiselles qui écrivent des livres pour les personnes de leur sexe ou qui dirigent des revues de mode ou de lecture pour les jeunes filles de familles appartenant à la bonne société. On ne peut les considérer comme des écrivains.

Et cela entraîne une conséquence très féconde, à son tour, en conséquences. Quand il écrit, un homme ne se rappelle pas, en règle générale, qu'il est homme et non femme, mais en revanche, il est difficile, très difficile, presque impossible, à une femme qui écrit d'oublier qu'elle est femme et non homme. Et alors de deux choses l'une : ou elle ne tente pas de le cacher, et elle se laisse aller à son inspiration féminine, accentuant dans ce cas sa féminité ; ou bien elle essaie de le cacher et elle feint d'être masculine, grâce à quoi elle ne fait que ressortir davantage ce qu'elle a de féminin.

Ajoutez autre chose, Mademoiselle : il y a certains sentiments intimes dans l'expression desquels il est presque impossible qu'une femme excelle parmi nous. Ou elle dit tout ce qu'elle sent, et comme elle le sent, et elle paraît impudique même sans l'être et partant insincère, ou elle garde, cache et voile ces sentiments, et elle paraît encore insincère. De là vient que le genre lyrique est le plus difficile pour une femme. Cela ne veut pas dire qu'elle ne puisse y exceller cependant sous certains aspects. Il y a, par exemple, sainte Thérèse, déjà citée, qui fut surtout une puissante lyrique, et il y a, dans une époque plus récente, la très douce, très tendre et très délicate Christine Rossetti, dont les chants sont l'un des plus exquis régals auxquels nous convie la littérature anglaise. Mais les chants de Christine, même ceux où résonne la plainte de l'amour humain insatisfait, sont des chants religieux, profondément religieux.

Prenez une autre poétesse, une compatriote et contemporaine de Christine Rossetti, Elisabeth Barrett Browning. Les admirables « *Sonnets portugais* » adressés à son mari, le grand et subtil poète Robert Browning, sont l'une des œuvres poétiques les plus

remplies de chaleur humaine et de passion brûlante, mais en général la supériorité d'Elisabeth sur Christine éclate dans ce fait que la première, ayant plus de savoir, put se tourner davantage vers le dehors et faire œuvre plus objective. Christine était une âme angélique et douce, recluse et timide, c'était une femme de célébrité restreinte et surtout religieuse tandis qu'Elisabeth était une femme érudite, très versée dans des connaissances variées, et qui traduisait le grec. Et ainsi il arrive que Christine tombe dans la monotonie et Elisabeth dans le pédantisme ; les plaintes mélodieuses et angéliques de Christine se réduisent à très peu de notes et les thèmes se répètent forcément, tandis que les dissertations poétiques et même philosophiques d'Elisabeth deviennent parfois fastidieuses, à cause de leur impertinence.

En général la femme réussit beaucoup mieux dans un genre objectif que dans un genre subjectif — acceptons pour plus de commodité ces expressions imparfaites et capables d'induire en erreur — elle réussit mieux dans le genre épique que dans le genre lyrique, dans le genre narratif que dans le genre sentimental. Elle raconte bien mieux ce qu'elle voit et entend que ce qu'elle sent, elle reproduit mieux le fait extérieur que l'impression qu'il a faite sur elle. Je ne sais si cela vient, comme le dit un de mes amis, de ce que la femme est un être « a-psychologique ». C'est peut-être pour cela que les actrices sont meilleures que les acteurs, et c'est parce que, faute d'avoir une âme bien définie, elles peuvent se prêter à la représentation d'une grande variété d'âmes. Le fait est qu'une femme écrivain arrive à raconter avec une réelle précision artistique un événement dont elle a été témoin, et, cependant, à peine si elle réussit à donner une forme adéquate aux sentiments que l'événement a suscités en elle. Quand elle ne tombe

pas dans la minutie, la femme conte très bien. Quand elle a le sentiment de la perspective, qu'elle sait sacrifier les détails accessoires et qu'elle parvient à situer chaque circonstance à sa vraie place, — mais elle y arrive rarement, — la femme conte mieux que l'homme. C'est que l'homme confond davantage les événements avec les propres sentiments qu'il éprouve en leur présence; l'homme est plus lyrique, plus égoïste; l'homme se met lui-même dans le récit.

Bien que cela vous paraisse un paradoxe, je vous dirai, Mademoiselle, que la femme, parce qu'elle est plus capable de s'objectiver, de sortir de soi, est plus indépendante. Ce qui rend l'homme plus moutonnier, c'est qu'il est bien plus individualiste que la femme.

Et, contrairement à une idée très courante, je dois vous dire que, pour moi, la femme a encore plus d'aptitudes pour la science que pour l'art. Je crois qu'il est certains champs de la science où les qualités féminines doivent porter grand fruit. Et il ne sert à rien de dire que, pour cultiver la science, il faut une sérénité de jugement et une absence de passion dont manque la femme, puisque l'homme est plus passionné que la femme, et que le genre de passion de la femme est précisément celui requis par la culture des sciences.

La femme, Mademoiselle, est avant tout et surtout mère. L'instinct de la maternité est beaucoup plus fort chez elle que celui de la sexualité. Comme je parle à une personne qui pense se consacrer au métier d'écrivain, je me permettrai de vous rappeler à cet égard que l'homme devient père en quelques secondes, tandis que la femme a besoin de neuf mois de gestation, d'au moins un an d'allaitement et bien

plus d'années encore de soins et de sollicitude. La femme est mère avant tout.

Et elle l'est toujours. Elle aime son amant ou son mari d'un amour maternel, et son amour s'accroît quand elle le sent faible, quand elle sent qu'il faut le défendre, si fort qu'il apparaisse sous d'autres rapports.

On dit que les femmes sont amoureuses des hommes forts, mais je crois deviner qu'elles s'éprennent des hommes forts à cause de quelque faiblesse qu'elles découvrent en eux, quelque faiblesse qu'ils laissent seulement transparaître devant l'amante. Et celle-ci se dit : « Cet homme qui vous domine, qui pour vous est fort et brave, est faible et doux avec moi ; ce lion est pour moi un agneau ; moi seule connais sa faiblesse; moi, moi seule connais son tendon d'Achille.» Il n'y a pas de légende plus symbolique que celle de Samson et Dalila.

L'HISTOIRE ET LE ROMAN

Unamuno reçoit fréquemment de la République Argentine des livres d'histoire, et plus rarement des romans, et il avoue que les livres d'histoire sont en général bien supérieurs aux romans. Et c'est de cette observation qu'il part pour examiner les deux genres, l'histoire et le roman, et pour mettre bien en valeur la préférence marquée des peuples américains pour l'histoire. Il pense que cette préférence s'explique par le désir qu'ont les peuples jeunes d'avoir vite un passé historique afin d'en célébrer les grands événements et les principaux héros.

Imaginer ce qui est réellement arrivé exige une plus grande contention de l'esprit que d'inventer des événements fantastiques, et les romans qui durent sont ceux qui d'une manière ou d'une autre ont un fond historique ou autobiographique. Cela quand la nouvelle n'est pas seulement un prétexte à dissertations philosophiques, sociologiques ou morales.

Il y a des romans, en effet, où le roman lui-même, le conte, ce qu'on appelle l'argument, est ce qui occupe le moins de place : tout le reste est dissertations. Et il y a, en revanche, ce qu'on appelle le roman romanesque, le roman pour le roman, le conte pour le conte, telles les Mille et une nuits. Ces écrits sont les plus populaires, mais, en général, ils n'entrent pas dans le domaine de la haute littérature.

On a pu observer que le roman et l'histoire tendent à se rapprocher l'un de l'autre, c'est-à-dire qu'à mesure que le roman se fait plus documenté, plus historique, l'histoire va se faisant plus imaginée, plus reconstructive, plus romanesque. Et c'est ainsi qu'on arrive à ce résultat : que l'histoire a autant et même plus d'attrait qu'un roman.

L'Histoire du peuple anglais, de Green ; *l'Histoire de la Révolution française*, de Carlyle ; celle de la *Décadence et de la ruine de Rome*, de Gibbon ; celle de l'Angleterre, de Macaulay, — pour ne m'en tenir qu'à la littérature anglaise, que j'estime la littérature modèle, — sont des livres aussi agréables que les romans de Walter Scott et tout aussi imaginatifs. Et la même chose peut se dire de Michelet, de Taine, de Boissier, etc..., comparés à Zola, à Daudet ou aux Goncourt. J'ai trouvé, je ne dirai pas seulement plus d'enseignement, mais plus de plaisir et d'agrément dans les travaux historiques de Gaston Boissier que dans n'importe quel roman français, surtout s'il s'agit de ces mauvais romans à la mode du boulevard avec toute leur sauce d'artificieuses voluptés.

Il est clair que ce qui contribue beaucoup à cet effet, c'est l'idée que nous lisons quelque chose qui s'est réellement passé, que ces hommes dont on nous raconte les paroles et les actes ont existé en chair et en os et qu'ils ont dit et fait ce qu'on nous conte d'eux.

On a dit que le goût de l'histoire est un goût tardif et qu'il ne se développe qu'avec la maturité de l'esprit. Les jeunes gens aiment mieux le roman, les personnes âgées se délectent davantage avec l'histoire. Je puis dire moi-même que, dans ma jeunesse, la lecture de l'histoire me plaisait très peu, — mais il est certain que la plupart des livres d'histoire tombés alors entre mes mains étaient détestables.

Aujourd'hui la lecture des romans me coûte chaque fois plus, ils m'ennuient vite, et je trouve plus de plaisir à lire des ouvrages historiques. Je lis en ce moment le *Port-Royal* de Sainte- Beuve, et je vous assure que je ne serais pas capable de lire un des romans de Zola que je n'ai point lus.

Le roman est un genre moderne, a-t-on dit, et l'histoire un genre ancien, classique. En réalité, le roman est un genre passager, et l'histoire un genre permanent. En effet, c'est à peine si le roman donna lieu, dans l'antiquité, à quelques essais indécis, l'épopée y suppléait. A côté des noms d'Hérodote, de Thucydide, de Xenophon, de Tite-Live et de Tacite, on ne peut mettre les noms de romanciers qui les égalent. Je ne veux pas écrire un essai sur l'origine et les vicissitudes du roman, Dieu m'en préserve ! mais indiquer que le rôle peut-être le plus profond qu'il ait été donné au roman de jouer dans le progrès littéraire, c'est celui de pousser le genre historique vers une forme plus imaginative.

Il est évident que je fais exception pour ces romans où le conte sert de support à des pensées plus profondes, comme cela se produit dans *Don Quichotte*. Quiconque lit avec une admiration et une ferveur croissantes cette œuvre immortelle pourra-t-il supporter le *Persiles y Sigismonda* du même auteur, exemple typique du roman romanesque ?

Je crois peu à l'histoire comme science, et je ne serais pas loin de penser comme Schopenhauer, lequel estimait que qui a lu Hérodote n'a plus besoin de lire l'histoire, si je ne croyais qu'il y a quelque chose de plus que la science proprement dite et que l'histoire est peut-être la plus profonde, la plus intense et la plus dramatique poésie.

Il est indubitable qu'un livre d'histoire peut ne

contenir ni une seule donnée fausse, ni une référence erronée, et être cependant un pur mensonge dans son ensemble, et qu'au contraire, il peut nous donner un fidèle reflet de la vérité tout en étant rempli d'inexactitudes. Cela ne veut pas dire qu'on défende ces dernières.

Dans cette sorte de préférence que les écrivains américains semblent montrer à l'histoire par rapport au roman, — bien que le public préfère celui-ci à celle-là, — doit entrer, en outre de la tendance spéciale de leur genre d'imagination, le désir d'avoir une histoire qui domine les peuples jeunes. Ici, où le poids de l'histoire en vient à nous accabler et où les souvenirs sont plus nombreux et plus forts que les espoirs, nous oublions la mémoire d'un certain nombre de nos héros, tandis que dans cette Argentine, qui ne compte guère qu'un siècle d'existence comme nation indépendante, on exalte même des figures de second ordre, on met en relief les mérites des plus modestes lutteurs combattant pour la patrie et on recherche leurs moindres actions. Et cela est sans doute très louable.

Là-bas on remarque la soif de l'histoire, la soif des gloires historiques, le besoin d'avoir des héros, au moins chez ceux qui ont une noble et féconde notion de la patrie. On nous répète tous les jours que les peuples de demain, de l'avenir, ce sont les peuples sur lesquels ne pèsent point les traditions ; mais il est de fait que nulle part on ne recherche avec plus de sollicitude que chez ces peuples le passé, l'hier, et nulle part on ne fouille davantage dans les souvenirs. Plus qu'un instinct sain, une claire vision de ce qu'est la vie d'une nation avertit les directeurs spirituels de ces peuples jeunes, — ceux qui sont quelque chose de plus que des politiciens, — qu'ils ont besoin de tirer d'une tradition nationale, plus ou

moins étendue et plus ou moins formée, un idéal collectif. Une nation subsiste comme telle quand elle se forme une conception de son rôle dans le monde. Un fait dans l'ordre de la culture intellectuelle a plus de signification pour la garantie de l'Argentine qu'une bonne récolte de blé, quoi qu'en pensent les matérialistes qui ne voient le progrès d'une nation que dans ses améliorations matérielles.

Carlyle disait que l'Angleterre devait laisser perdre l'empire des Indes plutôt que Shakespeare — bien que celui-ci ne puisse se perdre, et c'est le privilège des choses de l'esprit — et moi j'ai dit, en le paraphrasant, que le *Don Quichotte* a plus servi à l'Espagne que l'île de Cuba aujourd'hui perdue pour elle. Et maintenant je dis : à l'Argentine a mieux valu le « fou » Sarmiento que quelques lieues carrées de plus dans la Patagonie. Il est plus facile d'obtenir de la terre avec l'esprit, que l'esprit avec de la terre.

L'influence des lectures historiques sur la formation des caractères est très grande. Quiconque a lu l'histoire de la Révolution française n'a-t-il pas vu l'énorme influence qu'a eue sur elle le souvenir de l'histoire romaine ? Et, dans les mouvements révolutionnaires actuels, combien est grande l'influence de la révolution française !

Les romans exercent aussi une influence, sans doute, mais ils dissuadent de l'action et de la vie publique plutôt qu'ils n'y poussent. De même que chez un jeune homme se lançant dans la vie publique, désireux de faire quelque chose pour sa patrie et d'en augmenter la gloire, vous trouverez un être fanatisé par l'histoire, de même, dans le jeune misanthrope qui méprise les hommes, prêche la vanité des vanités et l'inutilité de tout effort, vous trouverez fréquemment un grand liseur de romans.

Il me semble que, en règle générale, les romans nous portent à la rêverie vague et inactive, aux projets indéterminés, à la misanthropie, et que l'histoire nous porte à l'action virile.

TAINE CARICATURISTE

Dans un numéro de la Revista de letras y ciencias sociales *de Tucuman, un rédacteur avait commenté, en faisant des réserves, l'opinion d'Unamuno d'après laquelle Taine n'aurait été «qu'un prodigieux falsificateur et un caricaturiste systématique». La rédacteur disait : « Taine fut un généralisateur et un philosophe et non un biographe, un modèle comme philosophe de l'histoire. » Il donnait tort à Unamuno d'attribuer à la synthèse de Taine le défaut d'avoir dépouillé le pittoresque, l'irrégularité des impressions concrètes, à quoi Unamuno répondit par un article dont voici l'essentiel :*

Non, ce n'est pas cela. Taine ne synthétise pas, mais il choisit les traits qui concordent avec l'idée *a priori* qu'il s'est forgée d'un individu, et il les met en relief, laissant les autres dans la pénombre ou dans l'ombre. Les hommes ne sont pas pour Taine des hommes, mais des cas servant d'exemples à des théories abstraites. Son livre *De l'Intelligence* est la clef de ses travaux historiques et critiques.

Rigoureusement parlant, Taine ne croyait pas à l'individualité ni à l'âme personnelle, et ses personnages, si on y regarde bien, manquent d'âme.

Il n'y a qu'à les comparer avec ceux de Michelet, ce prodigieux historien, visionnaire et enthou-

siaste, ou avec ceux de Carlyle. Michelet, oui, Michelet sentait les hommes et les ressuscitait sous nos yeux. C'est évident, et elle est bien sienne, cette énergique et intime exclamation : « Mon moi ! qu'on m'arrache mon moi ! »

Presque aucun des philosophes de l'histoire n'est bon historien. Pour faire de l'histoire, il faut laisser de côté la philosophie, il faut que ce soient les faits qui parlent et philosophent d'eux-mêmes, et bien plus encore quand il s'agit d'une philosophie aussi sèche, aussi géométrique, aussi froidement cartésienne, aussi peu historique que l'était celle de Taine. Caricaturiste, oui ! Quel est le propre de la caricature? C'est d'accentuer les traits qui différencient un individu de l'autre en atténuant et même en faisant disparaître les autres. Et cependant un homme n'est humain et vivant que par ce qu'il a de commun avec les autres. L'homme triste sans ses moments de joie ne serait pas un homme ; de même l'homme gai ne le serait pas sans ses tristesses. Les faiblesses des forts, les décisions des indécis, les traits de valeur des poltrons et les moments de peur des vaillants, les niaiseries des génies et les traits de génie des niais, tout cela, les contradictions des hommes, est ce qui fait qu'ils nous paraissent des frères et s'attirent notre sympathie. Jamais notre cœur ne bat avec plus d'amour pour le Christ que lorsque nous lisons le récit de sa défaillance au jardin des Oliviers. Il ne serait pas un homme sans cela.

Chez les personnages de Taine ces différences ont coutume d'être systématiquement exclues. Ils lui servent à démontrer une thèse. Ses biographies, ses portraits de personnes, forment parallèle avec les travaux de psychologie de Ribot. C'est le même mécanisme rigide et implacable, la même logique de concepts abstraits. Les faits qu'expose Taine

servent à couvrir des idées préconçues : les idées ici ne sortent pas des faits, ce sont ces derniers, habilement choisis, qui viennent corroborer les idées.

Et ce n'est pas qu'y fasse défaut le pittoresque ni le concret, non. Taine, qui était un grand artiste à sa manière, savait donner le coup de pinceau pittoresque et reproduire l'impression concrète. Mais c'est lorsqu'ils concouraient à corroborer sa thèse ; en tout autre cas, il les omettait.

Taine nous a laissé de magnifiques sculptures littéraires, mais la sculpture n'est pas la vérité. La sculpture nous présente un homme à une seule époque de sa vie, dans telle position, avec tel geste, à tel moment. Et l'homme passe par divers âges, diverses positions, divers gestes, et divers moments. Il est certain que Taine trace la vie de ses personnages en les suivant à travers leurs vicissitudes, mais si on le lit attentivement on verra qu'il cherche à les fixer dans une seule attitude et à un moment donné. Ses hommes sont des idées incarnées, des idées plus ou moins complexes, mais enfin des idées.

Le rédacteur de la revue de Tucuman cite un jugement de Lacombe disant de Taine qu'il est le prosateur le plus animé et le plus imaginatif qu'il y ait parmi les écrivains français. Imaginatif, oui, beaucoup mais... animé ? Je trouve que ce qui manque le plus à ses personnages, c'est l'âme. Ils parlent, ils raisonnent — ils raisonnent même un peu trop — ils agissent, mais on ne leur découvre point d'âme.

« Il est en prose l'équivalent d'Hugo », ajoute Lacombe. Pour Dieu ! non, pas autant ! En s'y prenant avec prudence, on peut se fier à Taine, mais à Hugo, non ! Taine déformait par système, Hugo par ignorance. Je suis précisément en train de lire la *Légende des Siècles* et de m'amuser de l'accumulation d'absurdités historiques du père Hugo. Il avait une

impuissance radicale à comprendre l'histoire. Il avait une prédilection pour les sujets espagnols et, en effet, il ne peut pas parler de l'Espagne sans lâcher quelque sottise. Sa géographie, son histoire, sa toponymie espagnoles sont divertissantes à force d'être extravagantes. Il mélange les noms, les événements et les lieux avec une ignorance remarquable. Et au fond Hugo est aussi froid et aussi systématique que Taine, quoique le premier soit ignorant et que le second ne le soit pas. C'est que Taine se renseignait avant de parler de quelque chose, et que Hugo ne se donnait pas la peine de le faire.

Personne ne met en doute les sincères vertus de Taine comme savant et comme homme, ni la sincérité de ses idées. Un homme peut être savant, sincère et ami de la vérité, et être cependant falsificateur et caricaturiste. Son génie même l'y poussait. Je ne crois pas que Taine ait mis à dessein des lunettes vertes ou rouges pour voir les objets de l'une ou l'autre couleur, non ; mais je crois que son daltonisme spécial le poussait à voir comme il voyait. C'est un écrivain profondément subjectif, malgré son objectivisme professionnel. La même chose est arrivée à Flaubert.

Et cela est très fréquent chez les écrivains français. Préoccupés de « n'être pas dupes », de voir les choses sans illusions ni préjugés passionnels, de sortir d'eux-mêmes, de faire œuvre sévèrement impersonnelle et scientifique, ils tombent dans un profond préjugé et sont la proie d'une illusion : l'illusion de l'objectivité. Leur faculté hypercritique finit par détruire la réalité concrète, et, au lieu de faits, ils nous donnent ou des lois congelées ou une poussière de faits.

FLAUBERT

Unamuno, plaidant un jour la cause de la vie en province, loin des grandes voies de communication, mettait au premier rang des avantages qu'on y trouve celui de pouvoir se retirer chez soi et d'y feuilleter les œuvres des grands écrivains de tous les temps. C'est ainsi qu'il en vint à dire son admiration pour l'un de nos plus nobles ouvriers littéraires, Gustave Flaubert.

Un bon liseur doit lire à la fois trois, quatre ou cinq livres, se reposant de la lecture de l'un par la lecture des autres. C'est ainsi que ces jours derniers j'ai lu à la fois du Xénophon, du Tacite, une histoire de la religion chrétienne, en allemand, un livre portugais, un livre d'histoire du grand historien nord-américain Parkman, j'ai lu et relu Flaubert, surtout les cinq volumes de sa correspondance.

Flaubert est une de mes vieilles faibleses. Moi, qui ne pense pas relire aucun roman de Zola, j'ai lu jusqu'à trois fois tel roman de Balzac, je relirai peut-être quelque roman des Goncourt et j'ai relu ceux de Flaubert. C'est que Zola, comme le fait très bien remarquer Flaubert, s'est préoccupé à peine de l'art, de la beauté. La prétention de faire du roman expérimental et son scientisme de cinquième classe le perdaient. Il avait une foi vraiment puérile dans la science de son temps, sans arriver à la comprendre.

Mais Flaubert, ce pur artiste, est plein d'enthousiasme pour l'art et en même temps plein de scepticisme, de désespoir intime.

J'ai relu *l'Education sentimentale, les Trois Contes* ; je me propose de relire *Madame Bovary* ; hier j'ai terminé *Bouvard et Pécuchet* ; mais surtout la Correspondance ! Là est l'homme, cet homme dont on dit — il le disait lui-même — qu'il n'apparaît point dans ses œuvres. Ce qui n'est pas sûr, et ce qui ne peut l'être, quand il s'agit d'un grand artiste.

C'est seulement dans les œuvres d'auteurs médiocres qu'on ne remarque pas leur personnalité, mais c'est qu'ils n'en ont point. Celui qui en a une la met partout où il met la main, et d'autant plus peut-être qu'il veut plus la cacher. On voit Flaubert dans ses œuvres, et non pas seulement dans le Frédéric Moreau de *l'Education sentimentale*, mais même dans Emma Bovary, dans Saint Antoine et jusque dans Pécuchet. Oui, dans Pécuchet.

Flaubert lui-même disait que l'auteur doit être dans ses œuvres comme Dieu dans l'Univers, présent partout, mais visible nulle part. Cependant il y a des personnes qui assurent qu'elles voient Dieu dans ses œuvres. Et je vous assure que je vois Flaubert, le Flaubert de la correspondance intime, dans beaucoup de personnages de ses œuvres.

Combien je me plaisais à suivre ces jours-ci les vicissitudes sentimentales de cet homme qui avait de fréquents hauts et bas, des enthousiasmes et des abattements, des déceptions et des désenchantements. Il y a surtout une chose qui m'a toujours attiré vers lui, c'est qu'il souffrait de la bêtise humaine.

... En 1880, il écrivait à son amie M^me^ Roger des Ginettes : « J'ai passé deux mois et demi absolument seul, pareil à l'ours des cavernes, et en somme parfaitement bien ; ne voyant personne, je n'entendais

pas dire de bêtises. L'insupportabilité de la sottise humaine est devenue chez moi une *maladie* et le mot est faible. Presque tous les humains ont le don de *m'exaspérer* et je ne respire librement que dans le désert.» Je le comprends et je dirai même plus, bien que cela paraisse une impertinence : je connais cette maladie.

C'est douloureux, très douloureux, je le comprends bien, et peut-être n'est-ce pas très bon ; cela a quelque chose d'orgueilleux, de ce que l'on voudra, mais il m'arrive ce qui arrive au pauvre Flaubert : je ne puis supporter la sottise humaine, si enveloppée de bonté qu'elle paraisse. Dieu me pardonne s'il y a là quelque chose de pervers, mais je préfère l'homme intelligent et mauvais à l'homme bête et bon. S'il est vrai toutefois que la bonté, la vraie bonté, et la sottise, la vraie sottise, soient toujours réunies, et s'il n'est pas vrai que tout sot est envieux, niais et mesquin. Sa bêtise peut empêcher au sot de faire du mal, mais il ne désire pas le bien.

Je pardonne plutôt un mauvais tour qu'on me joue qu'une sonore vulgarité, si on vient me la dire comme quelque chose qui vaille la peine d'être entendu. La médiocrité et la routine mentales me font mal même physiquement. Il y a des amis que j'ai cessé de fréquenter pour ne plus les entendre répéter les mêmes éternels lieux communs, qu'ils soient catholiques ou anarchistes, croyants ou incrédules, optimistes ou pessimistes. Et la vulgarité la plus moderne, celle qui est à la mode, m'agace plus que l'ancienne, la traditionnelle. Le lieu commun de demain m'irrite plus que celui d'hier, parce qu'il se donne des airs de nouveauté et d'originalité. C'est à cause de cela que la sottise anarchiste m'agace plus que la sottise catholique.

Le livre des niaiseries et des déceptions de Bouvard

et Pécuchet est un livre douloureux. Il est douloureux jusque dans la manière dont il est écrit, cette manière d'écrire sèche, courte, comme par à-coups, avec de féroces sarcasmes de temps à autre. Et il y a dans ces deux pauvres imbéciles — mais pas aussi imbéciles cependant qu'il le semble à première vue — quelque chose de don Quichotte, qui était un des héros et une des grandes admirations de Flaubert, quelque chose de Flaubert lui-même. Et, comme don Quichotte et Sancho, Bouvard et Pécuchet — inspirés en partie, cela ne fait pas de doute, par les deux premiers — ne sont comiques qu'à première vue et surtout aux yeux des sots, dont le nombre est infini suivant Salomon; dans le fond, ils sont tragiques, profondément tragiques.

Le *Don Quichotte* était une des grandes admirations de Flaubert. En 1852, à trente et un ans, il écrivait à Louise Colet, la Muse : « Ce qu'il y a de prodigieux dans le *Don Quichotte*, c'est l'absence d'art et cette perpétuelle fusion de l'illusion et de la réalité qui en fait un livre si comique et si poétique. Quels nains que tous les autres à côté ! Comme on se sent petit, mon Dieu ! comme on se sent petit ! » Le *Don Quichotte* laissa dans l'esprit de Flaubert une marque indélébile ; sa production littéraire est profondément quichottesque. Cervantès était avec Shakespeare et Rabelais, et peut-être avec Gœthe, le génie qu'il admirait le plus. Et ce fut Cervantès peut-être qui l'amena à contracter cette « maladie de l'Espagne » dont il parle dans une de ses lettres. Il n'arriva jamais, en revanche, à bien sentir Dante, ce formidable Florentin, qui est une de mes faiblesses. Mais je me l'explique par cela même qu'il éprouvait pour Voltaire une admiration que je ne puis partager, bien que je reconnaisse toute sa grandeur. C'est une question de sentiment, ou, pour mieux dire,

une question d'éducation, et celle de Flaubert ne fut pas très catholique.

Mais il sentait la force du catholicisme. En 1858, il écrivait à M[lle] Leroyer de Chantepie, une femme travaillée par les inquiétudes religieuses — *rara avis!* — en lui disant : « Dans cent ans d'ici, l'Europe ne contiendra plus que deux peuples, les catholiques d'un côté et les philosophes de l'autre ».

Et lui, le pauvre Flaubert, ne pouvait aller ni d'un côté ni de l'autre. La foi religieuse lui manquait ; mais il n'était pas cependant un de ces esprits simples qui peuvent s'enthousiasmer pour la philosophie, la science, le progrès ou le machinisme.

En 1884, il écrivait à M[me] Roger des Genettes : « La recherche de la cause est antiphilosophique, antiscientifique et les religions en cela me déplaisent encore plus que les philosophies, puisqu'elles affirment la connaître. Que ce soit un besoin du cœur, d'accord. C'est ce besoin-là qui est respectable, et non des dogmes éphémères. » Que de fois n'ai-je pas dit la même chose !

Mais voyez cet autre paragraphe d'une lettre qu'il écrivait en 1861 à la même personne : « Vous avez raison, il faut parler avec respect de Lucrèce ; je ne lui vois de comparable que Byron et Byron n'a pas sa gravité, ni la sincérité de sa tristesse. La mélancolie antique me semble plus profonde que celle des modernes, qui sous-entendent tous plus ou moins l'immortalité au delà du *trou noir*. Mais, pour les anciens, ce trou noir était l'infini même ; leurs rêves se dessinent et passent sur un fond d'ébène immuable. Pas de cris, pas de convulsions, rien que la fixité d'un visage pensif. Les Dieux n'étant plus et le Christ n'étant pas encore, il y a eu, de Cicéron à Marc-Aurèle, un moment unique où l'homme seul a été. Je ne trouve nulle part cette grandeur, mais ce qui

rend Lucrèce intolérable, c'est sa physique qu'il donne comme positive. C'est parce qu'il n'a pas assez douté qu'il est faible ; il a voulu expliquer, conclure ! » Voyez-vous l'homme ? Non seulement je le vois, moi, mais je le sens, et je le sens au-dedans de moi !

Lisez la correspondance de Flaubert et vous verrez l'homme, l'homme dont la terrible ironie était un cri de vaincu, l'homme qui souffrit avec Madame Bovary, avec Frédéric Moreau, avec Mme Arnoux, avec Saint-Antoine, avec Pécuchet... Vous verrez l'homme, dont la religion était celle du désespoir, et dont l'aversion allait au bourgeois satisfait de lui-même qui croit connaître la vérité et jouir de la vie et qui vous dit toujours quelque niaiserie au nom de la foi ou de la raison, en s'appuyant sur la religion ou sur la science. Qu'y a-t-il d'étrange à ce qu'un homme comme Flaubert, le solitaire de Croisset, ait connu la douleur à cause de l'insupportabilité de la sottise humaine ? Et pour n'avoir pas à supporter celle-ci, il s'enterrait avec les livres, allégeant sa douleur dans ses œuvres immortelles.

Comment sortirais-je de chez moi ces jours-ci ? Et à quoi bon ? Pour me rendre malade à force d'entendre la sottise monarchiste ou la sottise républicaine, la conservatrice ou la libérale, la carliste ou la socialiste ? Pourquoi irais-je écouter le conseil de l'imbécile croyant qui n'a jamais douté, ou celui du libre penseur, non moins imbécile qui n'a jamais douté non plus ? Non, non ! Il vaut mieux que je reste chez moi, que je me fortifie contre le destin, en lisant les grands désillusionnés et les grands illusionneurs, les apôtres du désespoir et ceux de l'immortelle espérance, ceux qui veulent cesser d'être et ceux qui veulent être toujours.

SOLILOQUE

Dans le soliloque ci-dessous, Miguel de Unamuno s'adresse plaisamment à lui-même ; dans un court préambule, il suppose que ses lecteurs habituels lui permettront bien de parler à haute voix avec lui-même et de se soulager le cœur. « C'est une si rude servitude que celle de la publicité! » s'écrie-t-il. Et il continue de la manière suivante, non sans quelque fantaisie et quelque humour :

Tu l'as voulu ! Sans doute : tu t'es établi écrivain pour le public, et tu dois supporter patiemment les conséquences de ce premier acte. Mais sommes-nous donc aussi libres que nous le croyons de nous consacrer à telle ou telle profession ?

Tu aimes la retraite, le calme et le silence, afin de pouvoir te consacrer à un labeur lent et solide, loin de la lutte dont le bruit étourdit les oreilles et loin du nuage de poussière qu'elle soulève et qui te trouble la vue : ton cœur épris de solitude se tourne, avec amour, vers ces hommes du temps passé qui, hors du trafic mondain, des disputes et anxiétés du jour qui passe, se donnaient à des œuvres durables : tu soupires après le classique, l'éternel classique Mais le vertige de la vie t'emporte et tu te vois engagé dans les dissensions ardues de ceux qui t'entourent. Tu ne peux vivre parmi les morts; tu dois vivre parmi les vivants.

Et pourtant, mon cher Miguel, quelle source de consolations et de hardiesses n'est-ce pas que la fréquentation des glorieux morts dont l'œuvre est immortelle ! Quels vivifiants effluves pour la paix de l'âme que ceux dont rayonnent des esprits qui, comme ceux d'Homère, de Platon, de Virgile, de Saint Augustin, de Shakespeare, de Descartes, de Spinoza, de Dante, de Kant, de Gœthe et de tant d'autres, vivent parmi nous leur vie la plus profonde !

Oui, c'est indubitable : ce désir malsain de savoir ce que disent ou répètent ceux qui vivent autour de nous nous empêche de suivre le progrès de l'âme humaine chez ses fils éternels, ces colonnes érigées pour les siècles. Que t'importe, dis-le-moi, ce que dit ton voisin ? Ne vas pas faire comme ceux qui perdent leur temps et leur âme à écouter toutes les paroles superficielles de leurs contemporains et à qui il ne reste pas de temps pour jouir du legs permanent de l'humanité. Cette forme de modernité ne fait que diminuer les hommes et les peuples. Défie-toi, Miguel, des nouveautés et tiens pour certain qu'il n'y a rien de plus nouveau que ce qui est de toujours ; Homère et Shakespeare sont plus modernes que la plupart des écrivains vivants qui passent pour les plus modernes: tu apprendras plus dans Platon que dans l'auteur du dernier volume de la Bibliothèque de philosophie contemporaine publié à Paris par l'éditeur Alcan. Moderne vient de mode et tu dois fuir les modes.

Tu as rêvé d'un travail de longue haleine, pour une grande durée, et tu te vois contraint au labeur fragmentaire et passager du journalisme. Tu ne dois pas te chagriner pour cela !

Et fais bien attention qu'au fond cette œuvre lente et cachée de solitaire, excluant la collaboration du public, est peut-être une œuvre égoïste.

La collaboration de ton public, dis-je. Car à l'œuvre de tout publiciste collabore son public d'une manière plus ou moins ostensible, tantôt par son approbation, tantôt par sa critique. Les lettres que tu reçois de temps à autre venant de lecteurs inconnus, surtout d'Amérique, te fournissant des suggestions et des indications utilisables, influent sur ton labeur, je le sais bien ; mais en outre, tu reçois par ricochet, sans le savoir peut-être, l'empreinte de ton public, de ceux qui suivent ton labeur, et tu agis conformément à cette empreinte soit pour t'accommoder au sentiment de ton public, soit pour y résister et pour essayer de le conformer au tien. Car on influe autant sur un autre en provoquant son assentiment qu'en provoquant son opposition.

On dit que bien des grands drames, entre autres ceux de Shakespeare, se sont faits sur la scène du théâtre, en collaboration avec le public, c'est-à-dire en les modifiant à chaque représentation suivant la façon dont le public les accueillait. Et ne crois-tu pas que les œuvres successives d'un auteur fécond ne sont souvent que les éditions succesives, plus ou moins altérées, d'une seule et même œuvre ?

Tout auteur qui écrit beaucoup se répète beaucoup, et plus il est original, plus il tire de son propre fonds au lieu de se borner à raconter ce qu'il entend autour de lui, et plus il se répète. Les plus grands génies ont été les hommes de quelques idées simples exposées avec beaucoup de vigueur et d'efficacité, mais avec beaucoup d'uniformité et de constance, et non pas les écrivains d'un talent régulier. Il y a eu des hommes qui ont dû leur importance au fait d'être les hommes d'une idée, d'être des idées incarnées. A force de vivre une idée simple, mais noble et féconde, ils sont parvenus à nous la présenter sous toutes ses formes. La variété, la multiplicité des points de vue

accuse presque toujours une certain faiblesse de la pensée. Et je n'ai pas besoin d'enchérir sur cela, car je sais combien tu admires Athanase, parce qu'il fut l'homme d'une idée.

Oui, tes œuvres mêmes, malgré leur apparente variété, que les unes soient des romans, les autres des commentaires, des essais ou des poésies, ne sont, si tu le remarques bien, qu'une seule et même pensée fondamentale qui va se développant sous des formes multiples. Et cherchant ainsi à transmettre cette pensée centrale tu vas la resserrant chaque fois davantage en découvrant de nouvelles formes pour l'exprimer, jusqu'au jour où tu tombes sur la plus adéquate et la plus précise. Et crois-moi, un écrivain persiste, quand il a trouvé la forme permanente d'une idée quelconque, quand il a réussi à lui donner corps définitivement. Et qui te dit que, dans ce travail de recherche, le fait d'écrire des choses fragmentaires et passagères n'est pas aussi utile que toute autre recherche ? Tu sais qu'on étudie davantage dans la conversation que dans la méditation.

A ce propos, te souviens-tu, Miguel, de ce qui t'arriva certain soir où tu te promenais avec ton ami Vincent, esprit sagace et subtil qui s'en alla de ce monde à la fleur de l'âge ? Tu discutais avec lui, comme de coutume, et il devait t'enserrer dans ses argutieuses objections lorsqu'à une demande qu'il te fit, tu répondis sur-le-champ et, la réponse donnée, tu t'exclamas plein de joie: Comme c'est bien dit! comme c'est exact ! et comme c'est précis ! Il appela ton attention sur le fait que tu t'étonnais d'une réponse donnée par toi-même ; à quoi tu répondis : « C'est qu'elle est pour moi aussi neuve que pour vous. J'avais sans doute cette solution dans l'esprit, mais confuse et cachée, sans savoir moi-même que je l'avais, et c'est en faisant des efforts pour satis-

faire à votre objection qu'elle a pris forme en moi et qu'elle m'a été révélée. Vous voyez donc qu'elle est aussi nouvelle pour moi que pour vous. »

Et cela arrive souvent. La pensée dépend du langage, puisqu'on pense au moyen des mots, et que le langage est une chose sociale ; le langage est une conversation. Et la pensée elle-même est donc sociale. Il n'y a pas de pensée plus claire que la pensée transmissible. Si quelqu'un te dit qu'il voit une chose très claire, mais qu'il ne sait pas te la transmettre, tu peux lui répondre qu'il ne peut être sûr de la voir claire ou non. Tout homme qui écrit a connu plus d'une fois le danger de ne comprendre l'absurdité ou l'obscurité d'une de ses propres pensées qu'après l'avoir vue imprimée.

Sois donc convaincu de ceci : c'est que tu médites plus et mieux en écrivant des choses comme celle que tu t'adresses à toi-même en ce moment, qu'en t'enfermant dans ton cabinet de travail pour t'occuper à ce qu'on appelle méditation et qui n'est que divagation. La nécessité de donner à ta pensée une expression transmissible est ce qui l'astreint à une forme vive et efficace. C'est la plume à la main que les choses t'arrivent le mieux, et c'est parce qu'alors tu ne penses pas pour toi-même, mais pour les autres. Penser pour soi-même, à la vérité, ce n'est pas penser, c'est se perdre dans des songeries vagues, comme celui qui se laisse aller à l'assoupissement en contemplant la fumée de son cigare. Penser, c'est penser pour les autres ; penser est une fonction sociale.

Tu as entendu dire quelquefois que Paul de Tarse, l'apôtre des gentils, s'inspirait des paroles mêmes, qu'elles suscitaient en lui des idées, que, dans ses épîtres, on peut suivre cette manière de créer les idées par des associations verbales. Et d'Augustin d'Hippone, le grand Africain, autre colonne mi-

liaire du christianisme entre Paul et Bernard et plus tard Martin Luther, on a dit aussi qu'il parlait par antithèses, par rhétorique enfin. Et c'est que l'un et l'autre étaient des âmes ardentes, non des âmes de solitaires contemplatifs, mais de lutteurs actifs.

On te croit égotiste et on t'accuse de l'être parce que tu t'en réfères fréquemment à toi-même—comme tu le fais aujourd'hui dans ce soliloque — et que tu parles de toi, mais c'est que ce « toi » de l'écrivain est quelque chose qui est à tous, c'est que tu es au milieu de la rue, recevant les paroles de tous et les leur renvoyant. Tu serais non pas un égotiste, mais un misérable égoïste, si tu t'enfermais dans la tour d'ivoire, loin de ton prochain, à travailler jour après jour quelque délicat joyau. Tu travailles en plein air, sous le regard de tous, et en soufflant de temps à autre sur la pièce que tu travailles pour en ôter la poussière.

Cela suffit. Ne parlons plus l'un avec l'autre, ton moi intime et occulte et le moi public et notoire. Sont-ils réellement deux ? Es-tu quelque chose de plus qu'un écrivain ? Ou, mieux, que vaut tout ce qui en toi n'est pas le publiciste ?

DESCRIPTIONS ET PAYSAGES

Miguel de Unamuno se révèle peintre admirable chaque fois qu'il évoque les paysages espagnols qui lui sont le plus familiers. Dans plusieurs de ses livres il a décrit d'une plume richement colorée bien des coins qui étaient vraiment dignes de retenir le regard et de tenter le talent d'un écrivain de valeur comme lui : toutefois, j'en connais peu dont la description soit aussi puissante que celle du triste plateau de Castille. L'auteur a des touches d'un pittoresque aigu pour peindre dans toute sa vérité « la plaine infinie où verdit le blé, où jaunit le chaume », où l'on voit passer, de temps à autre, « une procession monotone et grave de chênes gris largement espacés, de tristes pins qui lèvent leurs têtes uniformes ». Un village, « étendu sur la plaine, rôti par le soleil, durci par le froid, dessine sur l'azur du ciel la silhouette de son clocher ». Dans le fond de ce tableau mélancolique et désolé s'élève la sierra *« aux cimes osseuses et décharnées, hérissées de rocs ». Des collines nettement découpées se profilent aussi sur le ciel, mettant à nu les couches de terrain que le manque d'eau a crevassées. L'impression produite par cette peinture de maître est d'une puissance rare, surtout quand l'auteur nous dit toute « la beauté que revêt un coucher de soleil dans ces solennelles solitudes ». Toute paraphrase, tout résumé en affaiblirait le coloris :*

Coucher de soleil sur le plateau de Castille.

En touchant le bord de l'horizon, le soleil s'enfle comme s'il voulait jouir davantage de la terre, et,

quand il s'enfonce, il laisse, dans le ciel une poussière d'or, sur la terre tout le sang de sa lumière. La voûte infinie va pâlissant peu à peu, puis elle s'obscurcit rapidement : après la fuite du crépuscule tombe une nuit profonde où tremblent les étoiles. Ce ne sont pas les soirs du nord, doux, longs, pleins de langueur.

Combien est belle la tristesse tranquille de cette mer pétrifiée et emplie de ciel ! C'est un paysage uniforme et monotone dans ses contrastes de lumière et d'ombre, ou par ses teintes dissociées et pauvres de nuances. Les terres se présentent comme sur une plaque de mosaïque assez pauvrement variée, au-dessous de laquelle s'étend l'azur du ciel. Ici pas de douces transitions ; pas d'autre harmonie continue que celle de la plaine immense et du bleu compact qui la couvre et l'illumine.

Ce n'est pas une nature qui récrée l'esprit...

Elle nous détacherait plutôt du sol pauvre, en nous enveloppant de son ciel pur, uniforme et nu. Ici, pas de communion avec la nature ; celle-ci ne nous absorbe pas par sa splendide exubérance, et, s'il faut le dire, c'est un paysage monothéistique plus que panthéistique : une campagne infinie où, sans se perdre, l'homme se rapetisse, où il éprouve, au milieu de la sécheresse des champs, toutes les sécheresses de l'âme. Ce même état d'âme profond que fait naître en moi ce paysage, je l'ai connu aussi en lisant le poème où l'âme tourmentée de Léopardi nous montre le pasteur errant qui, dans les steppes asiatiques, interroge la lune sur sa destinée (1).

Chaque fois que je contemple la plaine de Cas-

---

(1) *Canto notturno di un pastore errante dell' Asia* : « Que fais-tu, lune, dans le ciel ? dis-le moi, que fais-tu, silencieuse lune ? etc. » (Leopardi, *Canti*, XXIII.)

tille, deux tableaux s'évoquent aussitôt pour moi : dans l'un, je vois un champ découvert, sec et brûlant, sous un ciel intense ; sur la vaste étendue une innombrable multitude de Maures agenouillés ; leurs espingoles posées sur le sol, ils ont la tête enfoncée dans leurs mains appuyées à terre, tandis que devant eux se tient, debout, un chef au teint hâlé, les bras tendus vers l'azur infini où son regard se perd, et qui semble dire : « Dieu seul est Dieu ! » L'autre tableau montre une vaste campagne morte, sous la lumière fondue du crépuscule, un chardon rompant l'imposante monotonie du premier plan, et, dans le lointain, les silhouettes de Don Quichotte et de Sancho qui se dessinent sur le ciel agonisant...

La Biscaye.

Dans une série de quatre strophes, dont il est malheureusement impossible de conserver la concise énergie en les transportant dans notre langue, Miguel de Unamuno a rendu à la terre basque un hommage affectueux :

Les montagnes de mon pays se mirent dans la mer, et les chênes-rouvres qui les vêtent respirent un air salé.

Les montagnes de mon pays sont bercées par la mer ; quand elles s'endorment, elles sentent la mer dans leurs entrailles.

O ma Biscaye maritime, terre montagneuse, tes cimes baisent le ciel et tu reçois le baiser de la mer.

Ta mer profonde et tes montagnes, je les porte en moi ! Tu m'as mis la tête dans le ciel et les pieds au-dessus de l'abîme !

POÉSIES

POÉSIES MYSTIQUES (1)

L'heure de Dieu.

Maintenant te voilà seule avec Dieu, âme affligée ! Son amoureux silence, qui t'écoute, te dit : Courage, déverse-toi toute, retourne à ta source !

Qu'as-tu à lui dire? Allons, parle ! confesse-toi, confesse-lui ton angoisse, dis-lui la douleur d'être, chose terrible, toujours toi-même !

Oh ! Seigneur, mon Seigneur, non, jamais, jamais. Qu'est-ce qui est vérité devant Toi? Comment le savoir? Tu me connais mieux que moi, tu sais toute ma peine.

Si je prétendais te montrer mes entrailles, je mentirais, Seigneur, sans le vouloir ; le silence est la seule offrande qu'on doive à ton silence.

Je suis coupable, Seigneur, et je ne sais pas ma faute ; je suis le misérable esclave de mes œuvres, je ne sais que faire de ma pauvre vie, j'attends ta parole !

Parle, Seigneur, que ta bouche éternelle rompe le sceau du mystère dans lequel tu te tais ; fais-moi signe, Seigneur, donne-moi la main, montre-moi la route !

---

(1) Ces poèmes sont extraits du recueil *Poésies*, publié par Unamuno en 1907, chez Fernando Fé, Madrid.

Je suis perdu, Seigneur ; comment me retrouver? Par ta main le châtiment m'apprend que j'ai péché, mais dis-moi : en quoi consiste ma faute?

Je suis coupable, je le sais, mais j'ignore la faute qui m'afflige et qui me vaut ce châtiment : je le bénis pourtant, parce qu'il est ma vie.

Je mérite cette douleur qu'à titre de Père tu m'envoies ; tu me l'envoies comme à un fils dont tu désires faire, par la douleur, vraiment un homme, vraiment ton fils.

J'accepte cette douleur comme méritée, je reconnais ma faute, mais dis-moi, dis-le-moi; Seigneur, seigneur de la vie et de la mort : quelle est ma faute ?

Oui, j'ai péché, Seigneur, je te le confesse ; le châtiment m'a révélé coupable, et ma vie, si elle était sans souffrance, ne serait plus ma vie ; mais... pourquoi est-ce que je souffre?

Je subis le châtiment de ma faute et je me tais ; mais vois, Seigneur, comme je pleure ; donne-moi la consolation de savoir quelle faute me vaut ce châtiment.

C'est ton heure, Seigneur ; sur le front du monde, se lève silencieuse l'étoile du Destin, qui répand une lueur de vie !

Les lecteurs, même ceux qui n'entendent pas très bien l'espagnol, trouveront peut-être de l'agrément à lire dans le texte, en s'aidant de la traduction qui précède, cet émouvant poème, dont, je le reconnais, ma faible prose rend bien imparfaitement l'harmonie et le coloris. Voici l'original de cette belle pièce mystique.

La Hora de Dios.

Y a estás sola con Dios, alma afligida,
su silencio amoroso, que te escucha,

te dice : corazón, viertete todo,
        vullve á tu fuente !

Qué tienes que decirle? vamos, habla !
confiesate, confiesale tu angustia,
dile el dolor de ser i cosa terrible !
        siempre tú mismo.

Oh, Señor, mi Señor, no, nunca, nunca ;
qué es ante Tí verdad? cómo saberlo?
mejor que yo Tú me conoces, sabes
        Tú mi congoja !

Si intentara mostrarte mis entrañas
mentiría, Señor, aún sin quererlo,
à tu silencio es el silencio solo
        debida ofrenda.

Soy culpable, Señor, no sé mi culpa ;
soy miserable esclavo de mís obras ;
no sé que hacer de esta mi pobre vida ;
        tu voz espero !

Habla, Señor, rompa tu boca eterna
el sello del misterio con que callas,
dame señal, Señor, dame la mano,
        díme el camino !

Voy perdido ,Señor, cómo encontrarme?
de tu mano el castigo es quien me enseña
que pequé, mas en qué, dime en qué estriba,
        Señor, mi culpa?

Soy culpable, lo sé, mas no conozco
la culpa que me aflige y á que debo

este castígo tuyo que bendigo
por ser mí vida.

Merezco este dolor que como Padre
me mandas como á un hijó á quien deseas
hacer con los dolors todo un hombre,
todo hijó tuyo.

Acepto este dolor por merecido,
mi culpa reconozco, pero dime,
dime, Señor, Señor de vida y muerte,
cual es mi culpa?

Sí, yo pequé, Señor, te lo confieso,
culpable tu castigo me revela,
mi vida sin sufrir ya no es mi vida,
mas... por qué sufro?

Sufro el castigo de mi culpa y callo,
pero mira, Señor, ve como lloro ;
de conocer la culpa del castigo
dame el consuelo !

Es tu hora, Señor, sobre la frente
del mundo se levanta silenciosa
la estrella del Destino derramando
lumbre de vida !

Dans le désert.

Chaste amour de la vie solitaire, poursuite acharnée du mystère, submersion dans la source de vie, âpre consolation !

Éloignez-vous de moi, mes pauvres frères, laissez-moi sur le chemin du désert, laissez-moi seul avec mon propre destin, sans compagnons.

Je veux aller me perdre là-bas dans les sables, seul avec Dieu, là où il n'y a ni maison, ni sentier, ni arbres, ni fleurs, ni êtres vivants : nous serons seuls tous deux.

Sur la terre il y aura moi, solitaire ; là-haut, dans le ciel, un Dieu solitaire, et son âme étendant entre nous deux l'immensité nue.

Là-bas je lui parlerai sans témoins malicieux ; en secret je lui parlerai d'une voix émue ; et en secret aussi Lui m'entendra, gardant en son cœur mes gémissements.

Dieu me donne le baiser de sa bouche infinie ; de sa bouche amoureuse, toute de feu, il me pose un baiser sur la bouche, me l'embrasant toute en un souffle.

Enhardi, je me tourne alors vers la terre ; les mains au sol, je me mets à fouiller les sables brûlants ; mes doigts s'ensanglantent,

les ongles sautent, griffes du désir ; la sueur baigne mes membres châtiés, dans mes veines le sang se glace, et j'ai soif,

j'ai soif d'une eau de Dieu que cache le sable, de l'eau de Dieu qui dort dans le désert ; de l'eau qui court sous le sol, rafraîchissante et claire ;

de l'eau occulte que le sable sec garde avec amour dans son sein stérile, de l'eau qui, même loin de la lumière, est pleine de ciel.

Et quand une gorgée, source de vie, m'a revivifié le cœur et la pensée, je lève le front vers Dieu : alors de mes yeux deux larmes

tombent lentement sur le sable, qui les engloutit dans son sein, et là, se joignant aux eaux pures, elles portent toute mon aspiration.

Vous, restez dans les douces terres qui reçoivent les eaux du ciel ; tandis que la pluie y tombe, Dieu cache derrière les nuages son visage sévère.

Restez dans les champs riches d'arbres, de fleurs, d'oiseaux... je vous abandonne les délices où vous êtes enfoncés ; vous êtes aveugles à Dieu.

Laissez-moi, solitaire, rester seul avec mon Dieu solitaire, dans le désert : je chercherai dans ses eaux souterraines l'âpre consolation.

LE CHRIST DE VELASQUEZ

Ce poème est un commentaire curieux de l'Evangile: l'auteur, dans un long monologue mystique, s'adresse au Christ cloué sur la croix. Il fond dans son texte les principales paroles de l'Evangile, les entourant d'allégories souvent originales et toujours évocatrices. La description du corps de Jésus permet au poète de se lancer dans les comparaisons les plus émouvantes. Un mysticisme effréné se révèle à chaque page du livre. Quelques fragments choisis donneront déjà une idée de la véhémence mystique avec laquelle l'auteur a traité son sujet.

Paix en la guerre.

Ami, te voilà en paix, la paix de la mort (1). Tu es descendu dans notre monde pour y apporter la guerre (2), une guerre créatrice, source de désirs démesurés, ouragan des âmes qui élevent comme des vagues leurs ardeurs, mais avec la crainte de noyer dans leur sein les étoiles, une guerre avec Dieu, comme le faisait Jacob recherchant son frère, car la gloire souffre la violence (3), une guerre sur

(1) St Jean, XV, 14.
(2) St Luc, XII, 51.
(3) Genèse, XXXII, 24-30.

laquelle se fonde celui qui veut la paix, une guerre qui est une gloire (1). C'est seulement dans ta guerre spirituelle qu'il nous sied de chercher la paix, ton baiser salutaire (2) ; c'est seulement en luttant pour le ciel, ô Christ, que nous, mortels, nous pourrons vivre la paix (3), mais la tienne, Frère, et non le mensonge que le monde donne pour être la paix, jusqu'au jour où le lion se nourrira de paille (4), où l'épervier fera son nid avec la colombe. Car ta passion fut une guerre pour la paix.

L'Épée.

Ton corps comme une épée brille au soleil ; comme une épée au soleil luit ton corps, épée du Seigneur, pleine de sang (5), tel le couteau qui a déchiré la peau squameuse du Leviathan (6). En épée qui veut vaincre, tu combats — c'est une épée à double tranchant que ta parole (7) !—contre celle qui doit rompre le fil de notre vie terrestre. Ta main est venue apporter la paix par la guerre. A cause de toi les fils luttent contre leurs pères, les frères contre les frères, et les époux entre eux (8) ; tu es l'épée de la paix, qui frappe pour finir la guerre par la guerre ; tu es l'acier qui divise et qui unit, car seul unit ce qui divise. Et tu es l'épée qui brûle, braise pure, comme

---

(1) St Mathieu, XI, 12; St Luc, XVI, 16 ; Galates, V, 16.
(2) St Jean, XX, 19 ; St Marc, XVI, 14.
(3) St Jean, XIV, 24.
(4) Isaïe, XI, 7.
(5) Isaïe, XXXIV, 6.
(6) Job, LI, 7.
(7) Hébreux, IV, 12.
(8) St Luc, XII, 51-54.

l'épée des chérubins à qui fut confiée, dans le Paradis, la garde de l'arbre de vie (1). Et tu es la blanche flamme du foyer, creuset de nos âmes, qui liquéfie la douleur, la transmuant en un flot qui va vers le soleil, cet océan de feu. Flamme blanche, éclair qui est le sang des ténèbres, semblable à celle qui frappa la vue de Paul sur le chemin de Damas et qui disait : « Pourquoi me persécutes-tu ainsi ? C'est moi, Jésus, que tu poursuis, ô Paul (2)! » Blanche lueur du feu qui dévore ; foyer d'amour, embrase mon cœur comme s'embrase l'amadou desséché... »

De ses yeux qui connurent les ténèbres...

De ses yeux qui connurent les ténèbres du sein de la terre, ton ami Lazare (3), celui de Béthanie, pâle rapatrié de la tombe qui avait vécu dans les deux mondes, te regardait mort sur la croix, et, se rappelant sa propre mort, il pleurait en songeant que tu l'avais pleuré toi-même. De ses yeux vierges fixés sur toi, ta mère buvait ta calme pâleur, et toute ta passion se transvasait de ton cœur dans le sien, que crucifiait une peine infinie. De ses yeux d'aigle, Jean contemplait ton corps, voyant luire derrière toi le soleil des âges et des peuples, le but éternel de l'histoire. A te voir déjà sans vie, Thomas se refusait à en croire ses yeux, et il voulut de sa main toucher la neige de ton corps mort (4). Désenchanté, Pierre regardait le sol triste, et de ses yeux coulait à terre une fontaine de larmes baignant les traces de sang

---

(1) Genèse, III, 24.
(2) Actes, IX.
(3) Saint Jean, XI.
(4) S[t] Luc, XXII, 62.

que ton passage avait laissées sur le Calvaire (1). Nicodème, le disciple honteux venu de nuit, contemplait de loin ta croix, absorbé, et sentait renaître à nouveau son cœur dans sa poitrine. La Madeleine ne voyait, à travers ses larmes, qu'un nuage : tout était pour elle enveloppé d'une nuit noire. Regardant vers la cité, Saint Jacques furieux montrait le poing et fronçait les sourcils. Etienne, le jeune homme au visage angélique, recueillait avec piété, comme des reliques, les pierres teintes de ton sang (2). Pendant ce temps, là-bas, dans sa ville de Tarse, au bord de la mer ionique, Paul, le pharisien, rivait ses yeux faibles, avec une sollicitude inquiète, sur les manuscrits gardant la science hellénique, et cela pour devenir ton Mercure parmi les peuples (3). Et dans le lointain, perdu dans les ténèbres du futur, voici Athanase venu pour contempler la lumineuse obscurité et pour voir le Créateur créé, l'action patiente, l'infinité finie, et Dieu prenant la forme humaine pour faire de nous, les hommes, des dieux. Du ciel tomba sur ton front une goutte de sang échappée au bec recourbé d'un vautour fatigué qui venait du Caucase, et ton sang se mêla alors avec celui de Prométhée.

Au déclin du jour où tu mourus...

Au déclin du jour où tu mourus, le soleil se coucha dans des nuages de sang, nuages prophétiques, annonciateurs de l'aspiration tourmentée des hommes.

La pauvre caille prise dans la cage, la caille venue

---

(1) St Jean, III, 2.

(2) Actes des Apôtres, VI, 15.

(3) Actes, IX, 8, 9, 18 ; Galates, IV, 13; VI, 11; Thess. II, 19.

à travers les mers, cherche en sautillant la liberté et le vol sur les blés, et par ses sauts inutiles elle teint du sang de sa tête le toit de sa prison. C'est ainsi qu'elle succombe parfois, martyre de ses aspirations.

Ce sang du couchant n'est-il pas comme la trace de la douloureuse pensée humaine qui, par les bonds de sa folle recherche, a voulu s'ouvrir la voûte du ciel bleu et voir les yeux de Celui qui T'envoya donner Ton propre sang pour racheter ce sang tragique ?

Cruellement on crève les yeux au condor des Andes ; puis, on le lâche, et le souverain des cimes, se croyant au fond de quelque ravin sans lumière, élève son vol, droit, vertical, comme pour préserver ses ailes des aspérités du roc ; sans yeux, il va cherchant la lumière, il monte, et il ne la trouve point. Il monte encore, il arrive à ces hauteurs où l'air, trop raréfié, ne permet ni le vol ni la respiration. Alors ne pouvant plus respirer, il continue de chercher la lumière de vie, malgré ses orbites aveugles. Mais soudain, il incline sur sa poitrine son bec recourbé, et il s'écroule.

Ainsi l'esprit insatiable de l'homme s'est élevé vers la lumière jusqu'aux hauteurs où il n'y a plus assez d'air pour respirer et pour voler ; il a cherché à savoir au risque d'étouffer...

Fragment de l'oraison finale.

Toi qui te tais, ô Christ ! afin de nous entendre, écoute les sanglots de nos poitrines, et reçois nos plaintes, gémissements de cette vallée de larmes. Du fond de notre misère, nous crions vers toi, Jésus-Christ : Toi qui es la blanche cime de l'humanité, donne-nous les eaux de tes neiges. Aigle blanc dont le vol embrasse le ciel, nous te demandons ton sang. A toi, la vigne, nous réclamons le vin qui nous con-

sole en nous enivrant ; à toi, Lune de Dieu, nous demandons la douce lumière qui, pendant la nuit, nous dit que le soleil vit et nous attend ; à toi, colonne puissante, appui pour notre repos, à toi, hostie sainte, nous demandons comme une aumône le pain pour notre voyage vers Dieu ; à toi, Agneau de Dieu qui effaces les péchés du monde, nous demandons la toison d'or de ton sang ; à toi, rose du buisson sauvage, nous demandons de mettre dans nos cœurs, pour l'éternité, la divine liqueur, le nectar. Nous te demandons, Seigneur, de tisser nos vies dans la céleste tunique de Dieu, sur le métier à tisser de la vie éternelle.

Appendice

I. — *Notice biographique.*

Miguel de Unamuno est originaire du pays basque ; il est né à Bilbao le 29 septembre 1864. Il a raconté lui-même ses souvenirs d'enfance et de jeunesse dans un livre (1) savoureux dont le ton familier et sincère retient tout de suite l'attention du lecteur : il y met en lumière tout ce que comporte de saillant, d'agréable ou de pénible, l'apprentissage de la vie, — depuis les rêveries qui transportent dans un cadre merveilleux l'imagination de l'enfance, jusqu'aux allégresses ou aux anxiétés mystiques dont l'adolescence est enivrée ou tourmentée dès qu'elle prend contact avec les aspects vulgaires de la réalité.

Unamuno venait d'atteindre sa dixième année lorsqu'il assista, en 1874, à un épisode de l'insurrection carliste : le bombardement de Bilbao. Pour un enfant de dix ans, on comprend l'importance d'un semblable événement. Ensuite commence la longue période studieuse, l'acquisition des connaissances dont le terme est consacré par les diplômes universitaires ; il s'agit d'emmagasiner les fameuses notions sans lesquelles un homme ne saurait passer pour cultivé. Devenu professeur, Unamuno dépense son activité entre son enseignement et ses livres. Travailleur acharné, ajoutant chaque jour à son acquis par d'immenses lectures, on se demande même comment il a pu écrire tant d'ouvrages dont la haute qualité étonnerait les mieux doués.

---

(1) Souvenirs d'enfance et de jeunesse (*Recuerdos de niñez y de mocedad*) 1908.

Recteur de l'Université de Salamanque, Unamuno mène de front plusieurs tâches ; il est d'abord titulaire de deux cours quotidiens : dans l'un, il explique la langue et la littérature grecques, traduisant et commentant Homère, Platon, Sophocle, etc. ; dans l'autre, il expose l'évolution historique de la langue castillane en la comparant avec les autres langues romanes, parmi lesquelles le français et l'italien, et surtout le catalan et le portugais.

Comme tâche, on avouera que ce n'est déjà pas mal, étant donnée l'importance de l'œuvre littéraire réalisée en dehors de ces cours. Mais ce n'est pas encore tout. Unamuno aime profondément son pays, il voudrait lui voir prendre le rang qu'il mérite d'occuper ; il ne peut se résigner à la somnolence politique dans laquelle est plongée l'Espagne, et, pour l'arracher à sa torpeur, il mène dans la presse quotidienne des campagnes aussi véhémentes que généreuses, fouaillant l'incapacité des dirigeants, dénonçant la veulerie des dirigés. Une de ces campagnes lui a même valu, l'année dernière, l'honneur d'être condamné à seize années de prison. Bien entendu, cette condamnation demeure sans effet, puisque celui qu'elle frappait continue son enseignement à l'Université. Que le lecteur se rassure ; Unamuno n'a rien d'un anarchiste ni d'un calomniateur. A la suite de deux articles qui avaient été jugés irrespectueux pour le roi, un tribunal avait condamné notre auteur pour «délit de lèse-majesté ». Un décret royal a récemment aboli ce verdict : ce sont là choses particulières à l'Espagne ; c'est une tradition plutôt plaisante que tragique. En effet, selon le Code espagnol, la plus légère expression de mépris à l'égard du roi est considérée comme un délit de lèse-majesté et entraîne une condamnation à huit ans de prison ; mais il reste bien entendu que la peine proprement dite n'est jamais appliquée (1).

---

(1) Miguel de Unamuno a donc été bel et bien condamné à seize ans de prison théoriques. C'est beaucoup pour deux articles. Cosas de España.

Quelle est la situation occupée par Unamuno dans le monde littéraire de son pays? Information prise, on constate qu'il est beaucoup plus connu par ses articles dans les journaux quotidiens que par la profonde originalité et la valeur intellectuelle de ses ouvrages : du reste, il est l'objet de l'hostilité, silencieuse ou exprimée, de ses confrères de lettres. Si on lui a rendu justice, si son œuvre a été quelquefois appréciée comme elle mérite de l'être, c'est plutôt hors de son pays, il le reconnaît lui-même avec la meilleure grâce du monde. En Espagne, je pense que son originalité, jointe à la diversité des genres qu'il a traités avec talent, a dû dérouter le jugement ou le goût des critiques officiels, qui n'aiment pas les surprises en fait de littérature ; dès qu'un écrivain est trop personnel pour entrer dans un cadre régulier, ou pour être étiqueté sous une rubrique ou un cliché, ils le délaissent, pour la bonne raison qu'ils sont incapables de le comprendre.

Seulement, les critiques passeront, eux, leurs clichés et leurs rubriques régulières, tandis que demeurera l'œuvre passionnée, originale et souvent douloureuse de Miguel de Unamuno.

II. — *Les Œuvres.*

Voici la liste des ouvrages de Miguel de Unamuno, liste qui, bien entendu, ne comprend pas toute sa production, car il donne presque chaque jour des chroniques dans les journaux de la péninsule ou dans les grandes feuilles sud-américaines, telles que la Nacion *de Buenos-Ayres, par exemple.*

Paz en la guerra, novela (Paix en la guerre, roman). — Madrid, Fernando Fé, 1897.

De la enseñanza superior en España (De l'enseignement supérieur en Espagne). — Madrid, *Revista Nueva,* 1899.

Tres ensayos (Trois essais). — Madrid, B. Rodriguez Serra, 1900.

Amor y Pedagogia (Amour et Pédagogie, roman). — Barcelona, Henrich y Cie, 1902.

Paisages (Paysages). — Collection Colon, Salamanca, 1902.

De mi País (descriptions, articles de mœurs). — Madrid, Fernando Fé, 1903.

Vida de Don Quijote y Sancho según Miguel de Cervantès Saavedra explicada y comentada por Miguel de Unamuno (Vie de Don Quichotte et de Sancho selon Miguel de Cervantès Saavedra, expliquée et commentée par Miguel de Unamuno). — Madrid, Fernando Fé, 1905.

Cet ouvrage a été réédité en 1914, après avoir été revu et corrigé par l'auteur : cette seconde édition a été publiée dans la bibliothèque « Renacimiento ». — M. Gilberto Beccari a donné une traduction italienne de cette œuvre sous le titre : *Commento al « Don Chisciotte »*. R. Carabba, édit., Lanciano.

Poesias. — Madrid, Fernando Fé et Victoriano Suarez, 1907.

Recuerdos de ninez y de mocedad (Souvenirs d'enfance et de jeunesse). — Madrid, Fernando Fé, V. Suarez, 1908. Ouvrage traduit en italien par Gilberto Beccari sous le titre : *Il fiore dei miei ricordi* (La fleur de mes souvenirs). Firenze, Vallecchi.

Mi religion y otros ensayos (Ma religion et autres essais). — Biblioteca « Renacimiento », Madrid, 1910.

Por tierras de Portugal y de España (Par les terres du Portugal et de l'Espagne). — Madrid, « Renacimiento », 1911.

Rosario de sonetos liricos (Rosaire de sonnets lyriques). — Madrid, Fernando Fé et Suarez, 1911.

Soliloquios y conversaciones (Soliloques et conversations). — Renacimiento, Madrid, 1912.

Contra esto y aquello (Contre ceci et cela). — Madrid, Renacimiento, 1912.

El espejo de la muerte (Le miroir de la mort, recueil de contes). — Madrid, Renacimiento, 1913.

Del sentimiento trágico de la vida en los hombres y en los pueblos (Du sentiment tragique de la vie chez les hommes et chez les peuples). — Madrid, Renacimiento, 1913. Cet ouvrage a été traduit en italien par M. Gilberto Beccari, sous le titre : *Del sentimento tragico della vita;* cette traduction a paru à Milan, en 1914, à la Libreria editrice milanese. Cet ouvrage a ensuite été traduit en français par M. Faure-Beaulieu en 1916 ; cette traduction a paru aux éditions de la *Nouvelle Revue Française.*

Niebla (Brouillard), roman. — Madrid, Renacimiento, 1914.

Ensayos (essais), en deux volumes. — Madrid, Residencia de estudiantes, 1916. Ces essais ont été traduits en italien par M. Beccari, en collaboration avec M. Levi, et paraîtront sous peu aux éditions de la « Voce », à Florence.

Abel Sanchez, una historia de pasion (Abel Sanchez, histoire de passion), roman. — Madrid, Renacimiento, 1917.

Tres novelas ejemplares y un prologo (Trois nouvelles exemplaires et un prologue). — Madrid et Barcelone, Calpe, édit. 1920.

El Cristo de Velasquez, poema (le Christ de Velasquez). — Madrid, Calpe, éd., 1920.

La tia Tula (La tante Tula), roman. — Madrid, Renacimiento, 1921.

Sous le titre *Perché esser cosi ?* (pourquoi être ainsi?), M. Gilberto Beccari a traduit en italien plusieurs nouvelles d'Unamuno ; cette traduction a été publiée dans la collection : « I migliori novellieri del mondo », éditée par la maison Urbis, à Rome.

La traduction italienne de la tragédie d'Unamuno, *Fedra,* avec un prologue de Corradini, est déjà imprimée et va paraître incessamment.

OPINIONS SUR MIGUEL DE UNAMUNO

1. — Sur le sentiment tragique de la vie.

Parmi les jugements plus ou moins récents qui ont été portés sur la personne et sur l'œuvre de Miguel de Unamuno, qu'on me permette de citer celui de M. Aguilera sur le « Sentiment tragique de la vie » :

M. de Unamuno, en condensant toute la philosophie de sa race, nous propose une solution sinon nouvelle, du moins essentiellement nationale, espagnole, au problème humain du sens de la vie.

Quelle est donc cette solution et par quelle méthode y est-il arrivé?

Pour comprendre ce que sa méthode peut avoir d'original, il faut rappeler que l'auteur est Espagnol, catholique convaincu à la façon d'un Pascal et d'un Bossuet, et pragmatiste de tendance. Comme Espagnol, il est profondément pénétré de ce réalisme et de cet idéalisme qui s'harmonisent si bien dans le génie de son pays. Comme pragmatiste, il procède par voie de postulats et d'intuitions, oublieux de la logique scientifique. Au lieu de s'affirmer comme un penseur ayant avant tout des besoins intellectuels, il se plaît à accentuer son attitude *d'homme en chair et en os*, affamé de vie, d'amour et d'éternité. C'est un mélange peut-être unique de mysticisme fécond et d'expérience quotidienne. Remarquons en outre que son christianisme, sous sa forme catholique, avec laquelle, du reste, il prend de grandes libertés, n'a rien de commun avec le catholicisme thomiste si en faveur à Rome depuis Léon XIII. Il estime que, pour comprendre le problème de l'existence humaine dans les

termes où il se pose, il faut renoncer à la rigueur de la logique et s'en tenir aux vérités spirituellement utiles, celles qui font vivre. Aussi bien, quelqu'un a déjà appelé cette méthode un vitalisme anti-intellectualiste. Il renonce à tout essai de conciliation entre « la foi sans preuves et la raison sans charme », pour accepter le conflit autrement héroïque et salutaire entre ces deux tendances fondamentales qui se combattent en nous. Cette guerre intestine est, dit-il, toute notre grandeur et Cervantès a mis dans son immortel roman toute la substance de la pensée pascalienne, car Don Quichotte n'est autre chose qu'un Pascal espagnol. Comment du reste pouvoir concilier le rationnel et l'antivital, la science qui détruit la notion même de personnalité et l'instinct de la vie en nous, la conscience qui ne parvient jamais à faire de ses affirmations une vérité scientifique? C'est là ce qu'il appelle le sentiment tragique de la vie, point de départ de son enquête.

« Et voilà, ajoute l'auteur, notre étrange situation ici-bas, nous devons quand même vivre, agir, entre ces deux meules qui nous triturent l'âme. » La raison scientifique nous dit qu'il n'y a rien dans le monde de substantiel, d'absolu ; il faut donc nous adresser à la volonté et au sentiment pour nous permettre d'introduire dans ce monde cette volonté qui nous pousse à affirmer le monothéisme, alors que la raison ne peut conclure qu'au panthéisme. L'argumentation du philosophe castillan rappelle celle de Kant, qu'il connaît à fond mais qui lui demeure antipathique : espérons et surtout agissons moralement *comme si* (*als ob*) le monde était autrement agencé. Il raisonne suivant la formule qu'il emprunte à l'*Obermann* de Sénancour : « L'homme est périssable ; il se peut, mais périssons en résistant et, si le néant nous est réservé, ne faisons pas que ce soit une justice. »

Sur les résultats ainsi obtenus, force nous est de nous contenter ici de quelques indications, ce livre si riche en aperçus nouveaux se prêtant mal à l'analyse.

Partant du sentiment de l'amour humain, qui

aboutit à donner à cet univers inconscient une conscience et une personnalité avec une finalité, ce que nous appelons Dieu, le recteur de Salamanque montre que nous créons Dieu, en quelque sorte ; que nous donnons un but à ce monde pour pouvoir donner un but à notre propre vie et à notre activité. Le chapitre intitulé *de Dieu à Dieu*, est une étude de haute psychologie religieuse. Le chapitre neuvième s'inspire de *l'Evolution créatrice* de Bergson, et il faut signaler la manière originale dont il rattache la morale à la religion. L'auteur s'inspire d'un réalisme biblique qui donne à son livre une saveur particulière.

L'on peut se demander si cette philosophie espagnole ne répond pas mieux que toute autre, du moins à cette heure si trouble, aux aspirations profondes et presque inavouées de tous ceux qui, comme nous, sentent ce que les temps actuels ont de réellement tragique pour la pensée et la conscience. N'est-il pas vrai que plus nous multiplions nos expériences et plus aussi nous sentons ce que notre culture soi-disant scientifique a de mécanique et d'étranger à notre moi profond, et éprouvons le besoin de préserver notre conscience de l'emprise d'une civilisation matérielle et utilitaire? N'est-ce pas là la raison de cette faim de vie d'au-delà qui nous incite à chercher dans un mysticisme laïque, dans une religiosité à l'état diffus peut-être mais réelle, l'apaisement de nos secrètes inquiétudes?

M. Aguilera.

(*Semaine littéraire*, N° du 10 juillet 1915.)

2. — Sur la « Vie de Don Quichotte et de Sancho ».

M. Guiton, qui a publié récemment, dans le Correspondant, *un article fort intéressant sur Giovanni Papini, a bien voulu nous communiquer la traduction d'un article écrit par ce dernier sur le « Don Quichotte » d'Unamuno. Cet article a servi de préface à la traduc-*

tion italienne, due aux soins de M. Gilberto Beccari, de la « Vie de Don Quichotte et de Sancho ». Voici un passage typique de cet article :

Le dernier et, à mon avis, le plus heureux et le plus profond parmi ces exégètes de Don Quichotte, est Miguel de Unamuno. Cet homme est le seul, parmi ses compatriotes contemporains, dont la renommée ait réussi à traverser la Méditerranée et ait fait un certain bruit en Italie.

... Ce recteur de l'Université de Salamanque est, en même temps, poète lyrique et tragique, essayiste fécond, sociologue vigoureux et philosophe sans timidité. Laissant de côté la pure littérature, c'est l'esprit le plus représentatif de l'Espagne de nos jours. Il est pour son pays quelque chose de semblable à ce que fut Carlyle pour l'Angleterre et Fichte pour l'Allemagne. Son activité d'apôtre spirituel qui s'est déployée après les amertumes et les avilissements des défaites américaines a, en effet, quelque rapport avec celle des deux animateurs anglo-saxons. Il cherche, comme Fichte, à soulever avec une forte discipline morale puisée aux plus pures traditions du passé les esprits déprimés de ses compatriotes, et il se sert, comme Carlyle, de la fiction et de la lyrique pour que son peuple, qui n'a pas eu de philosophie propre et qui depuis si longtemps reste en dehors des grands courants européens, retrouve dans l'idéalisme moderne de nouvelles raisons de vie plus intense et de grandeur plus pure.

Ce commentaire du chef-d'œuvre de la littérature de son pays est le plus courageux témoignage de son apostolat national. Don Quichotte y est ressuscité dans une atmosphère de spiritualité, en un monde de conceptions éthiques et mystiques ; mais cette atmosphère, ce monde sont strictement espagnols, et même, si l'on veut, basques et castillans, et aussi basques que castillans. Dans ce livre, il y a un Don Quichotte idéal, idéalisé, transfiguré, qui n'a, avec celui de Cervantès, que la concordance des actions extérieures ; mais une vivification si magnifiée n'est point faite

par un philosophe étranger et cosmopolite qui ne voit dans le saint cavalier que des idées bastraites et universelles, créées pour tous les temps, pour tous les pays et pour toutes les cervelles : c'est au contraire l'œuvre d'un poète, philosophe, mystique espagnol, né dans la même terre que son héros, chrétien comme lui, fou comme lui, et qui aperçoit dans la recherche de l'essence du quichottisme, le véritable accès qui mène à l'âme même de sa patrie. C'est pourquoi cette œuvre n'est pas seulement le commentaire passionné d'un chef-d'œuvre, mais c'est, en même temps, l'essai d'une psychologie de la race espagnole dans ses moments les plus sublimes. Unamuno ne voit pas son Don Quichotte aussi solitaire que peut se l'imaginer un étranger. Ce n'est pas un fou, ce n'est pas un anormal, ce n'est pas un isolé. Comme tous les biographes, Unamuno compare aussi son héros à d'autres héros, et ces héros s'appellent le Cid, Sainte Thérèse, Pizarro, Ignace de Loyola : surtout Ignace de Loyola.

Il ne faut pas s'étonner de ces rapprochements. Unamuno en ose de plus surprenants : il met le chevalier de la Triste Figure à côté de l'ombre du Crucifix, et plus d'une fois il nous montre avec quelles stupéfiantes façons le fol hidalgo savait réaliser l'enseignement du Christ mieux que beaucoup de chrétiens. Mais le frère jumeau spirituel de Don Quichotte est, pour Unamuno, le créateur de la Compagnie de Jésus, le chevalier errant de la foi, l'ancien soldat du monde qui voulut devenir soldat et capitaine de l'âme. Le Don Quichotte d'Unamuno est, en ceci au moins, profond : il n'a pas un cœur inchangeable, il n'a pas un caractère seul, il ne personnifie pas une idée fixe. Le Biscayen traite l'homme de la Manche comme une authentique personnalité historique, comme un saint laïque dont Cervantès aurait été l'unique et imparfait évangéliste. C'est pourquoi il ne réduit pas sa figure à un schéma unitaire en enlevant et en tranchant le corps que l'art a mis autour d'elle ; bien au contraire, il ne se con-

tente même pas de ce que le livre nous donne, et il ajoute au lieu d'enlever là où le vieil historien s'est tu ou n'a pas dit assez. Unamuno, absorbé entièrement en Don Quichotte, ne parle de Cervantès que pour lui reprocher indirectement de ne pas avoir compris son héros. Le vétéran de Lépante est pour lui un intermédiaire nécessaire, et il ne le tolère que pour cela. Le moderne biographe, tout en suivant fidèlement, chapitre par chapitre, le biographe ancien, nous donne une vie beaucoup plus compliquée et plus complète que celle qui lui sert de texte et de modèle ; il nous donne la vie extérieure expliquée, justifiée et illustrée par la vie intérieure.

GIOVANNI PAPINI.

(*Stroncature*, Florence, 1916, p. 359 à 367.)

3. — Un portrait d'Unamuno.

La Revue des Deux-Mondes *a publié dans son numéro du* 1er *juin* 1922 *un très bel article de M. Maurice Legendre sur Unamuno au cours duquel est remarquablement peinte la physionomie de l'illustre penseur. Nous sommes heureux d'en publier l'extrait suivant :*

Je verrai toujours don Miguel dans la grande salle monastique, salle de travail et bibliothèque, où il recevait, comme recteur de l'Université de Salamanque. Située au rez-de-chaussée, cette vaste pièce eût été trop sombre dans un pays de lumière moins intense. A Salamanque, une douce lumière, calmée et domptée, tombait de la haute fenêtre sur don Miguel et sur sa table, puis se perdait dans les longues rangées de volumes où toutes les puissances de la pensée et de la poésie humaines attendaient d'être évoquées par le maître. Les murs austères et puissants supportaient une voûte profonde sur le philosophe en action. Au centre des lumières et des ombres, il y avait les grands yeux pénétrants de don Miguel, élargis dans des

lunettes rondes, et abrités sous un front large, solide comme les fronts étroits, taillé en biseau comme pour mieux recevoir la lumière, planté de cheveux drus, en brosse aujourd'hui argentée. Un fort collier de barbe souligne la puissance de la mâchoire et le cou est planté sur de robustes épaules. L'argent des cheveux et de la barbe fait ressortir la coloration du teint de ce buveur d'eau, qui est aussi un buveur de soleil. Ce n'est pas dans des bibliothèques évidemment que s'est formée la race dont il est un vigoureux exemplaire. Et le hâle de sa peau contraste avec les tons diaphanes des physionomies qu'on voit d'ordinaire aux gens qui hantent les bibliothèques, mais s'accorde au contraire avec la patine que le ciel a mise aux monuments dorés de Salamanque.

Plus loin de la fenêtre, aux confins incertains où l'ombre commençait à dominer, il y avait sur le grand mur blanc un portrait qui exagérait la rigidité austère du modèle. Don Miguel était là, plus jeune, mais d'une jeunesse qui avait dû être en marge de sa vie, attirée et arrêtée par la volonté du peintre dans une sorte de protestantisme vers lequel don Miguel avait certainement eu un penchant, mais où sa vie exubérante n'aurait jamais pu se fixer, ni sa carrure se réduire. Le don Miguel du peintre était moins robuste que le don Miguel en chair et en os ; et il était moralement plus vieux que celui qui avait continué de vivre et de travailler.

Unamuno est toujours vêtu d'un complet de couleur sombre dont le gilet montant, qui ne laisse pas place à la frivolité d'une cravate, a quelque chose d'ecclésiastique, mais dont le veston léger, aussi commode dans une excursion que dans une salle de travail, est également éloigné de l'inhumaine redingote et de l'antique soutane. La simplicité de ce costume est complétée par un chapeau rond de couleur noire, et par là grave, mais dont les bords légers et relevés frémissent à tous les vents de la rue. Don Miguel, basque robuste, ne met jamais de manteau, même quand souffle par les rues de Salamanque la

bise de l'hiver brutal ; et sous le plus violent soleil de l'été, il ôte pendant des heures le chapeau mou qu'il froisse dans sa main, tandis qu'il converse avec ses amis.

Un tel homme ne peut pas être perçu complètement dans la pénombre d'une bibliothèque, ni même dans les rues de sa vieille cité d'adoption. Il a respiré le grand air de toutes les Espagnes, il est familier avec tous les pays et tous les ciels de sa patrie, et la silhouette de ce chevalier errant a traversé les déserts de la mexeta et de la sierra, comme elle traverse le désert des âmes endormies, où les avertissements lancés pour la justice, tombent sans trouver d'écho.

Aussi, lorsque je veux revoir don Miguel de pied en cap, je ne me contente pas de l'évoquer dans la grande salle monastique de l'Université de Salamanque, ni même dans les rues qui enserrent les monuments vénérables de la cité ; je l'évoque en pleine campagne, dans le grandiose désert des Batuecas et dans les sauvages vallées de Las Hurdes, où il y a une dizaine d'années, nous vécûmes près d'une semaine à l'air libre, et où don Miguel, sous les torrents du soleil, faisait dans la pierraille, avec des compagnons plus jeunes que lui, des étapes que le plus solide montagnard du pays basque n'eût pas dédaigné. Il savait, dans les pauvres villages, inspirer confiance aux gens les plus humbles et les intéresser à son tour. Il se restaurait d'un verre d'eau, d'un morceau de pain et d'une paire d'œufs frits, et il émerveillait par son endurance, non moins que par sa conversation, notre bon et cher guide, le tio Ignacio de la Alberca.

Il n'y a pas de vie plus simple et mieux ordonnée que celle de don Miguel. Beaucoup, qui ne l'ont jamais vu, l'imaginent comme un révolutionnaire, et nous verrons en quel sens cette épithète lui convient ; mais ce qu'il faut bien établir tout de suite, c'est qu'il ne peut être qu'un révolutionnaire du type religieux, et qu'il n'a rien de commun avec la lignée d'énergumènes, qui a sans doute de très lointains ancêtres dans l'histoire, mais dont nous n'avons pas besoin

d'aller chercher le type ailleurs que chez le moujik tartare bolchevisant. Ce révolutionnaire-là est un destructeur qui a confondu les conventions sociales les plus artificielles et les lois de la morale, et qui, ayant violé pêle-mêle les unes et les autres, se pose en redresseur des unes et des autres, sous l'inspiration de ses haines et de ses appétits. Don Miguel n'est pas moins singulier parmi les révolutionnaires que parmi les poètes et parmi les recteurs. Nul ne représente mieux que lui les meilleures qualités de la bourgeoisie. Sa vie a été consacrée tout uniment à sa famille, à ses amis et à son travail. Marié à une femme qui a hérité des plus nobles traditions familiales du pays basque, profondément bonne et très pieuse, il a élevé huit enfants et son foyer a toujours été prêt à recevoir le parent éprouvé, pour lui donner le réconfort de la plus chaude affection. Ses enfants ont grandi dans une atmosphère de sérénité, d'affection et de travail.

De Madrid ou d'ailleurs, on se représente Unamuno avec les attributs d'anticléricalisme et d'anti-militarisme qui complètent le moderne révolutionnaire ; mais à Salamanque, beaucoup de prêtres, de religieux et d'officiers échangent un salut affectueux avec don Miguel et, à l'occasion, s'entretiennent avec lui, sans doute parce qu'ils savent mieux qu'on ne le sait ailleurs, que la critique souvent violente de cet homme ne vise que les abus et prend toujours les mots dans leur sens franc. J'ai moi-même fait un séjour avec don Miguel, chez des religieux et je ne pense pas qu'il ait jamais scandalisé le plus humble d'entre eux. C'est une grande force chez lui, et qui manque à la plupart des révolutionnaires, de n'avoir pas dans sa vie privée de motif de s'insurger contre ce qu'il y a de plus pur et de plus grand dans la morale et dans la religion catholique. Quand il réclame pour la justice, il ne généralise pas, comme tant d'autres, à partir de rancunes ou d'appétits individuels. La passion personnelle n'est pas à l'origine, mais au terme de sa propagande. Et, à mesure qu'elle se déclare, modifiant en apparence plus qu'en réalité, la vie paisible, unie et bourgeoise,

de l'ancien recteur de Salamanque, elle ordonne et unifie son œuvre intellectuellement tumultueuse, mais provisoirement tumultueuse, et semblable à un mélange où fondraient, sous une température croissante, des corps inégalement fusibles. Le tumulte intellectuel des années de jeunesse et de première maturité s'ordonne dans la passion ardente et apaisante, aux approches d'une vieillesse robuste et sans déchéance.

MAURICE LEGENDRE.

TABLE DES MATIÈRES

Préface : Miguel de Unamuno et le sentiment tragique de la vie 7
Le Don Quichottisme religion de l'Espagne . . 17
Pour racheter le tombeau de Don Quichotte . 20
Le vertige passionnel 22
Les sophismes de la couardise 23
Pour remplir sa mission. 23
Il n'y a point d'avenir 23
C'est la foi qui crée toutes les vérités. 25
Ce sont les martyrs qui font la foi. 26
La bonne et la mauvaise paix 26
Stérilité du mensonge 27
Don Quichotte et l'âme espagnole 27
La nouvelle mission de Don Quichotte. . . . 33
De l'homme. 34
L'homme en chair et en os. 35
Philosophie, science et poésie 36
L'homme est un animal affectif. 37
Les méfaits du positivisme. 37
Unité et continuité. 38
L'homme est une fin, non un moyen 39
Le monde et la conscience humaine 40
De l'amour et de la douleur 42
L'amour 43
L'amour est une lutte 44

Les amants à la fois tyrans et esclaves . . . 44
L'amour charnel et l'avarice. 44
Le désespoir dans l'amour 45
L'amour spirituel 45
Amour et compassion 46
La douleur. 47
Douleur et conscience 49
Esprit et matière. 49
Vice et vertu. 51
Plaidoyer pour l'Antipathie. 52
Eloge de la Fainéantise. 58
L'oisiveté facteur de civilisation 59
Le travail pour le travail. 59
L'art de consommer 60
Le fainéant Socrate 61
Le Problème de la Destinée 62
Le sentiment tragique de la vie 62
Le Paradis perdu. 62
D'après une autre version de notre origine. . 64
L'homme est un être malade 66
Le duel entre la vie et la raison. 67
La salvatrice incertitude 68
La Foi religieuse 71
C'est l'amour qui crée la foi en Dieu 73
Raison et imagination. 75
Notre Dieu. 76
Raison, foi, espérance 77
Hier, aujourd'hui et demain 78
L'amour et l'espérance. 78
L'espérance forme de la foi. 80
Considérations sur la femme. 81
La femme de lettres. 86
L'Histoire et le Roman 93
Taine caricaturiste 99
Flaubert 103
Soliloque. 109

Descriptions et paysages 115
Coucher de soleil sur le plateau de Castille. . 115
La Biscaye. 117
Poésies mystiques. 121
L'heure de Dieu 121
Dans le désert 124
Le Christ de Velazquez 127
Paix en la guerre 127
L'épée. 128
De ses yeux qui connurent les ténèbres. . . . 129
Au déclin du jour où tu mourus 130
Fragment de l'Oraison finale. 131
Appendice 133
I. — Notice biographique 135
II. — Les œuvres. 137
Opinions sur Miguel de Unamuno. 140
1. — Sur le sentiment tragique de la vie . . . 140
2. — Sur la « Vie de Don Quichotte et de Sancho. » 142
3. — Un portrait d'Unamuno. 145

ÉDITIONS J. POVOLOZKY & Cie, PARIS

André Lhote, par **Alexandre Mercereau**. (Monographie ; 20 reproductions en noir et en couleurs.) . . . . 125 » et 25 »

Franck Kupka, par **L. Arnould-Gremilly**. (Monographie ornée de 20 reproductions en noir et en couleurs.) . . . . . 125 » et 25 »

Picabia, par **Mme de la Hire**. (Monographie, 17 reproductions en noir et en couleurs.) . . . . 100 » et 16 »

Les esthétiques anciennes et modernes.

Gino Severini. *Du Cubisme au Classicisme* (esthétique du compas et du nombre), préface du Dr Allendy, nombreuses reproductions. 7 50

Albert Gleizes. *Du Cubisme et des Moyens de le comprendre* (nombreuses reproductions), 6e mille. . . . . 6 »

Les grandes anthologies.

Sous la direction d'Alexandre Mercereau.

Schneeberger. *Les Poètes Catalans.* (Introduction : la poésie catalane depuis les origines ; les poètes catalans depuis cinquante ans ; choix d'œuvres et notices bio-bibliographiques) 7 50

SOUS PRESSE :

Louis Morpeau. *Les Poètes Haïtiens depuis 1820.* . . . . 10 »

Suivront, sur le même plan, les poètes français, russes, belges, suisses, italiens, espagnols, portugais, anglais, japonais, scandinaves, allemands, arabes, hindous, chinois, polonais, tchèques, etc., etc.

Bibliothèque des chefs-d'œuvre russes.

Vl. Korolenko. — Garine. — Tchekhov. — Gogol. — Matchtet. — Garchine. — Pomialovski. Edition originale . . . . 20 »
Chaque volume. . . . . 6 »

Romans.

Marcello-Fabri. *L'Inconnu sur les Villes*, roman des foules modernes. (A eu des voix au prix Goncourt.) Prix 6 50

Aldanov. *Sainte-Hélène Petite Ile* (sur Napoléon et son temps). 6 50

Poésie.

S. Essenine. *Confession d'un voyou.* . . . . 10 »
Fernand Divoire. *Ivoire au Soleil.* . . . . 4 »
Man'ha. *Le Jardin des Scarabées.* . . . . 5 »
Nicolas Beauduin. *Signes Doubles* . . . . 12 »
Nicolas Beauduin. *L'Homme Cosmogonique* . . . . 10 »
Nicolas Beauduin. *Les Enfants des Hommes.* . . . . 10 »
Juliette Roche. *Demi-Cercle.* . . . . 25 »
Paul Fort. *L'Arbre à poèmes* . . . . [illegible] »

OVOLOZKY
ACQUES
EDITEUR
13 RUE BONAPARTE
TELE GOBELINS 53-62